

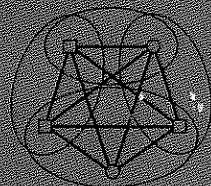
THERAPIE FAMILIALE

*R e v u e
Internationale
d'Associations
Francophones*

TEMPS ET SYSTÉMIQUE

CONTRIBUTIONS DE: G. AUSLOOS; J. BARUDY;
E. DELVIN; R. DEVISCH; P. FONTAINE; B. FOUREZ;
M. MEYNCKENS; M. SACRÉ; M. SIMÉON; E. TILMANS-
OSTYN et C. VIEYTES-SCHMITT

m+h



Vol. XIII — 1992 — No 3

Comité scientifique: C. BRODEUR, Montréal – M. DEMANGEAT, Bordeaux – A. DESTANDEAU, Menton – J. DUSS von WERDT, Zurich – J. KELLERHALS, Genève – S. LEBOVICI, Paris – J.-G. LEMAIRE, Versailles – A. MENTHONNEX, Genève – † R. MUCCHIELLI, Villefranche/Mer – Y. PELICIER, Paris – R.P. PERRONE, St-Etienne – F.X. PINA PRATA, Lisbonne – † J. RUDRAUF, Paris – J. SUTTER, Marseille – M. WAJEMAN, Paris – P. WATZLAWICK, Palo Alto.

Rédaction: Guy AUSLOOS, Montréal – Jean-Claude BENOIT, Paris – Léon CASSIERS, Bruxelles – Yves COLAS, Lyon – † Jean-Jacques EISENRING, Marsens – Daniel MASSON, Lausanne – Maggy SIMEON, Louvain-La-Neuve.

Comité de lecture: Ph. CAILLE, Oslo – M. ELKAÏM, Bruxelles – P. FONTAINE, Leuven – E. GOLDBETER, Bruxelles – C. GUITTON, Villejuif – L. KAUFMANN, Prilly – R. NEUBURGER, Paris – G. PRATA, Milano – J.C. PRUD'HOMME, Québec – C. ROJERO, Madrid – E. ROMANO, Paris – P. de SAINT-GEORGES, Namur – P. SEGOND, Paris – F. TULKENS, Bruxelles.

Rédaction: Prière d'adresser la correspondance à:

Dr Daniel Masson
Centre de traitement psychiatrique de jour
Rte du Signal 25
CH-1018 Lausanne
Fax: (021) 312 29 82

Secrétaire de rédaction: E. Terribilini

Recension de livre: B. Waternaux

Administration et abonnements: Editions Médecine et Hygiène
Case postale 456
CH-1211 Genève 4

Paiements aux Editions Médecine et Hygiène:

- Compte de chèques postaux: 12-8677-8, Genève.
- Société de Banque Suisse, CH-1211 Genève 6,
Compte N° C2-622.803.0
- Compte de chèques postaux belges N° 000-0789669-89.
- Société de Banque Suisse, Montréal, Compte N° 103.377/01.08

Pour la France:

- Chèques postaux ou bancaires établis à l'ordre de la B.U.O. (Banque de l'Union Occidentale à Paris) libellés en francs français.

Prix de l'abonnement annuel:

Abonnements individuels:

FS 64. – FF 267. – FB 1600. –

Bibliothèques et abonnements institutionnels:

FS 120. – FF 500. – FB 3000. –

Numéro séparé:

FS 32. – FF 128. – FB 800. –

Pour vous abonner, il convient de renvoyer le bulletin à découper joint à ce fascicule.

Tous droits de reproduction, adaptation, traduction même partielles strictement réservés pour tous pays. Copyright 1992 by Thérapie Familiale, Genève, Switzerland. Edité en Suisse.

ISSN 0250-4952

Revue trimestrielle, paraît quatre fois par an

trouver le
avoir le
être à
perdre son
A la recherche du
CONCEPTS DU

tuer le
manquer de
voler du
arriver à
perte de
beau
long-
meilleur
prin-
... j'ai tout mon

TEMPS

gagné
INTERDIT

ARRÊTÉ

VOLÉ

perdu
ÉCOULÉ

gâché

d'arrêt

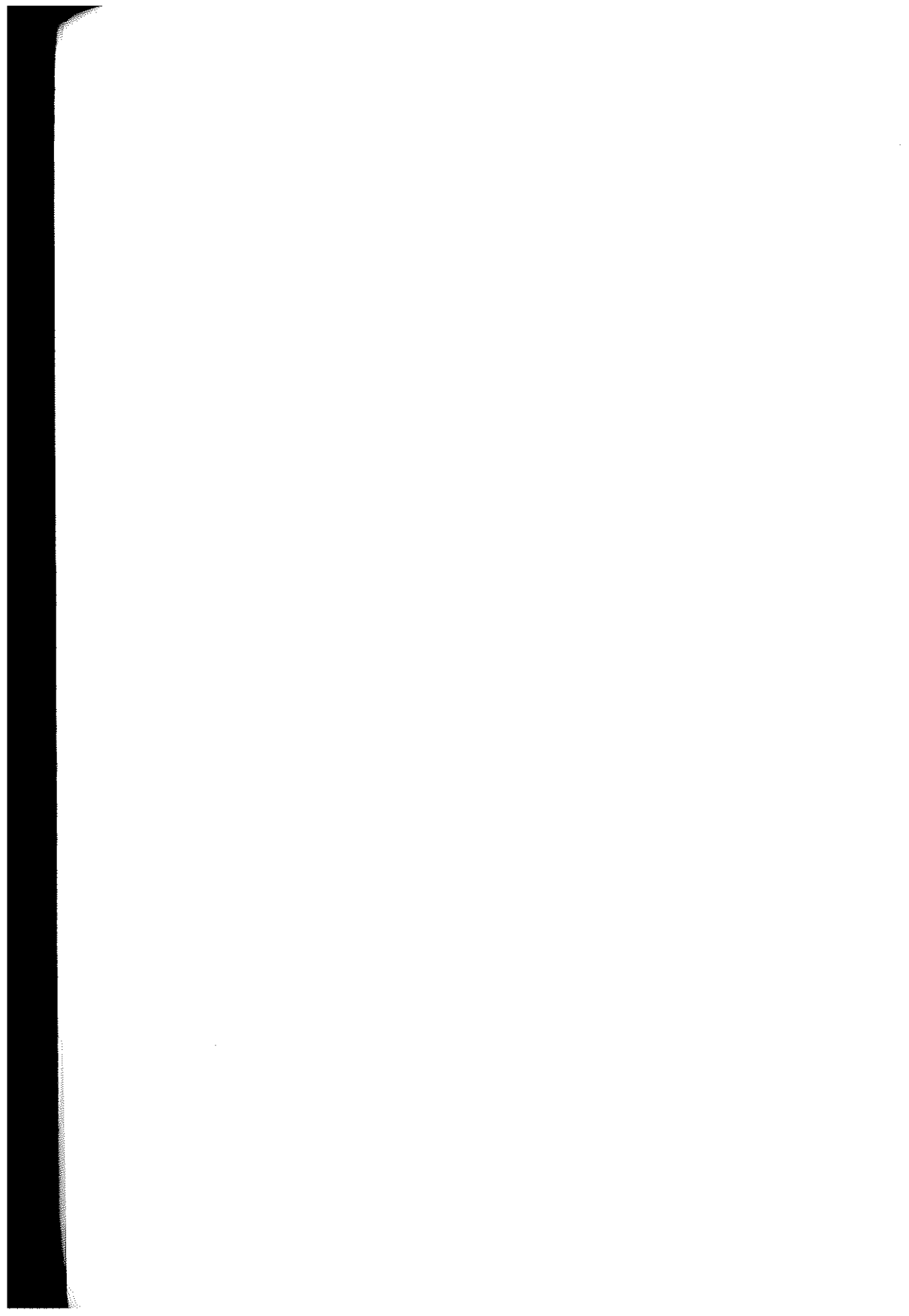
DANS LE
PROCESSUS

BIOLOGIQUE
nécessaire

EN INSTITUTION

événementiel
ACCÉLÉRÉ

DE LA FORMATION



Introduction

G. AUSLOOS Temps et systémique

Considérations épistémologiques

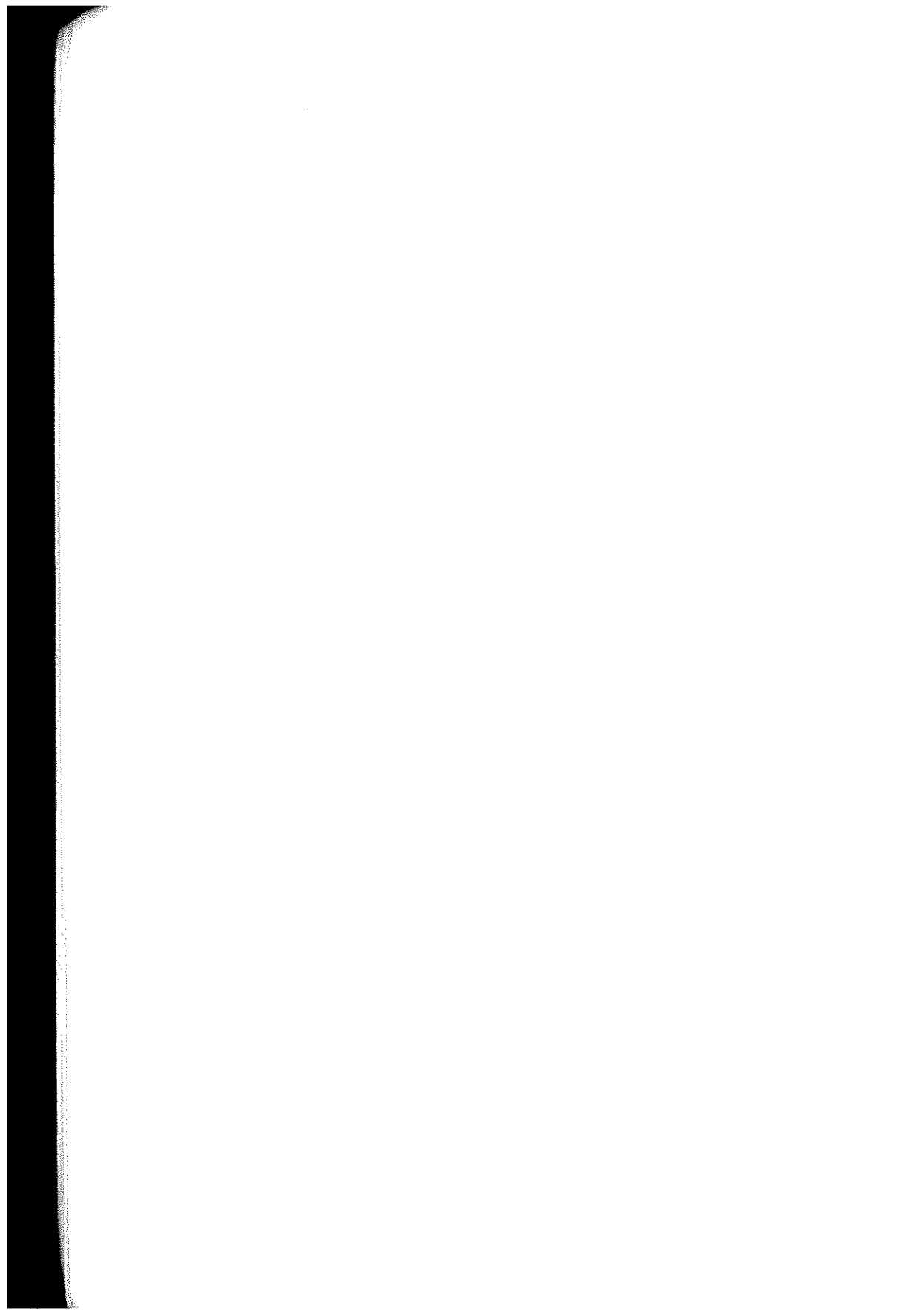
- I. R. DEVISCH De quelques concepts socioculturels du temps
- II. B. FOUREZ Quand le système s'emballé
- III. J. BARUDY Les différents temps dans la phénoménologie humaine: le temps biologique et le temps culturel

Applications

- IV. E. TILMANS Le temps dans le processus thérapeutique
- V. C. VIEYTES Les enfants de Cendrillon. Le temps interdit
- VI. M. SACRÉ Le temps écoulé
- VII. E. DELVIN Le temps arrêté
- VIII. M. MEYNCKENS Le temps en institution
- IX. P. FONTAINE Le temps et les familles sous-prolétaires
- X. M. SIMÉON Le temps de formation

Conclusion

C. VIEYTES-SCHMITT



INTRODUCTION: TEMPS ET SYSTÉMIQUE

Guy AUSLOOS*

Nous mesurons
par le temps le mouvement
par le mouvement le temps.

(Aristote)

En 1985, à Athènes, je présentais une conférence sur le temps et la famille. J'y proposais de parler de temps arrêté pour les systèmes à transactions rigides et de temps événementiel pour les systèmes à transactions chaotiques. Un des auditeurs me raconta que les colonels avaient déclaré, lorsqu'ils avaient pris le pouvoir, lors du premier discours radiodiffusé de la nouvelle dictature: «La Grèce est un homme malade; il faut l'immobiliser dans le plâtre, arrêter les horloges et attendre la guérison.»

Les événements de l'Est nous parlent de cette violente transition entre le temps arrêté de l'immobilisme imposé par les Soviétiques et le temps événementiel de ces républiques renaissantes:

*Après un arrêt total du temps
en Tchécoslovaquie pendant vingt et un ans,
le temps va maintenant tellement vite
que nous ne pouvons pas vous dire
précisément ce qui va se passer demain.*

(Vaclav Havel dans «La Presse» **, 29 novembre 1989)

Temps et crise

Crise et gestion du temps sont intimement liées. En 1981, la dictature des généraux agonise en Argentine. Les défilés des mères de la place de Mai ne cessent de rappeler qu'il est impossible que leurs fils soient morts pour rien. Les ouvriers descendent dans la rue. Et là, les généraux que l'on croyait finis ont un éclair de génie:

* Professeur agrégé de psychiatrie à l'Université McGill et à l'Université de Montréal.

** «La Presse» est le nom d'un journal de Montréal, comme «Le Soir».

il faut reconquérir les Malouines. On ne sait généralement pas que, depuis plus de cent ans, les petits Argentins commencent la classe chaque matin en scandant ce slogan: «Las Malvinas son argentinas.» Cet événement, créé de toutes pièces, souda instantanément la population autour de ses chefs.

Se rappelle-t-on qu'au même moment l'Angleterre était secouée par des scandales qui avaient entraîné la démission forcée d'un ministre et menaçaient dangereusement de faire tomber le gouvernement Thatcher? Pendant la semaine qui suivit l'ouverture des hostilités, un correspondant attentif remarqua qu'étonnamment, pas plus dans la presse qu'au Parlement ou à Hyde Park, personne ne se risqua à critiquer la politique de la Dame de Fer. L'événement avait soudé l'Angleterre aussi bien que l'Argentine autour de ses chefs.

Plus près de nous, la crise du Golfe nous montre également qu'en utilisant l'événement, on peut aussi bien faire oublier la cruauté d'un régime totalitaire, comme en Irak, que masquer l'échec d'une politique économique et sociale qui plonge le pays dans la récession, comme aux Etats-Unis. Lorsque, dans les deux camps, les dirigeants ont intérêt à détourner l'attention de la crise prévisible, tous les ingrédients sont là pour qu'on s'accorde sur une crise événementielle. La crise prévisible est masquée par une crise événementielle.

Temps arrêté et temps événementiel ne s'excluent pas, ne sont pas contradictoires; tour à tour, ils traversent nos vies en des phases qui alternent, créant ce ballet que E.T. Hall a si joliment appelé «la danse du temps». Danse des âges de la vie, danse des tensions et des repos, danse de l'événement et de la paix.

Temps et pathologie

Dans le travail avec les familles, nous oublions trop souvent de considérer le temps comme un de nos alliés les plus précieux, même si son intervention reste subtile et discrète. Les classifications nosographiques nous ont habitués à regarder les individus et les familles comme s'ils étaient figés dans le temps immobilisé du diagnostic.

Même si nous utilisons la vidéo, notre œil reste le plus souvent photographique au lieu d'être cinématographique. Nous nous embarquons dans le temps refroidi du dépressif, nous nous engluons dans le temps figé de la famille du schizophrène, ou encore, nous nous laissons affoler par le temps tourbillonnant du caractériel. Et nous faisons comme s'il en avait toujours été ainsi et comme si rien ne devait jamais changer profondément.

Non, dira-t-on sans doute, là vous allez trop loin: ce ne sont pas les thérapeutes qui empêchent le changement mais les résistances de la famille; tout le monde sait bien que l'homéostasie familiale repose sur le maintien et le non-changement.

Temps et résistance

Et pourtant c'est bien cela que je questionne: notre regard photographique nous a amenés à voir l'équilibration familiale comme un processus où prédominent les rétroactions négatives. Nous n'avons pas assez su voir la créativité permanente dont font preuve les familles les plus figées. Nous n'avons pas su voir que l'homéo-

stase ne se réduit pas au non-changement mais représente au contraire une fluctuation constante entre de nécessaires maintiens et de permanents changements. Et nous avons trop souvent appelé résistance des familles ce qui n'était qu'incapacité des thérapeutes de voir leur potentiel évolutif.

Notre façon de mener l'entretien, de nous attarder sur les facteurs déclenchants (même si, comme systémiciens, nous nous prétendons non causalistes), de nous méfier des résistances de la famille (qui ne sont le plus souvent que de l'inertie, de l'habitude, ou la crainte d'être confrontée à un nouvel échec), de nous fier à notre démarche plutôt que de leur laisser improviser la leur, sont autant de facteurs qui risquent de rendre les changements moins probables.

Temps et processus

Le temps est un allié précieux parce qu'il permet à la famille d'évoluer, c'est-à-dire d'expérimenter de nouvelles solutions. Encore faut-il que nous activions ce processus dans lequel émergera ce que j'appelle leur autosolution. Jouer avec le temps, c'est accepter l'imprévisibilité. Héraclite disait que

le temps est un enfant qui joue avec des pions.

Accepter l'imprévisibilité, c'est se méfier de nos hypothèses de changement pour privilégier leurs innovations. La plupart du temps, nous travaillons trop et, ce faisant, nous éteignons la créativité des familles. Nous savons pourtant que, si l'information circule, les changements deviennent possibles.

Est-ce à dire que notre intervention devrait se limiter à circulariser l'information? Oui et non! Oui, parce qu'une famille informée par elle-même, avec l'aide du thérapeute, sur son propre fonctionnement, a toutes les chances de trouver les ressources nécessaires à la solution de son problème. Non, parce qu'il est le plus souvent nécessaire d'activer ce processus, de tirer sur la gâchette, de vaincre la force de l'habitude.

Et, quoi qu'il en soit, est-il nécessaire de rappeler que circulariser l'information n'est pas recueillir des données, n'est pas faire parler les gens, n'est même pas favoriser le dialogue, mais faire émerger «une différence qui fait la différence». L'information se doit d'être rétroactive, c'est-à-dire, dans un premier temps, venir de la famille pour, dans un second temps, y retourner et relancer le processus.

Temps et prescription

Et là, c'est encore le temps qui interviendra. Quand nous faisons une prescription, c'est bien pour déclencher plus tard une modification dans les règles de fonctionnement. Il serait bien illusoire d'imaginer que le changement se produise extemporanément. Ils vont eux aussi faire leurs hypothèses, essayer, évaluer les résultats, changer d'attitude, tirer des conclusions et recommencer autrement.

C'est bien ainsi qu'ils s'inscrivent dans un processus de changement. C'est bien cela qui prend du temps.

Le tai-chi nous apprend que «capter le temps est aussi difficile que saisir l'eau qui coule»... Nos prescriptions ne doivent pas enfermer le processus dans un carcan rituel, suppléer à l'imagination par des recettes, viser un changement prévisible, mais, au contraire, ouvrir à l'exploration de solutions que personne jusque-là n'avait imaginées, qu'on n'avait jamais osé appliquer auparavant, qui seront bonnes précisément parce qu'inattendues.

Temps et solution

Les familles ont les compétences nécessaires pour effectuer les changements dont elles ont besoin à condition qu'on leur laisse expérimenter leurs autosolutions et qu'on active le processus qui les y autorise.

Récemment, Prigogine et Stengers nous ont rappelé dans *Le temps et l'éternité* que la physique elle-même avait de la peine à tenir compte du temps. Nous ne sommes pas bien différents des physiciens.

En Suisse, si vous demandez votre chemin, on risque fort de vous répondre «vous aurez meilleur temps de passer par là». J'ai toujours trouvé cette expression merveilleuse. Avoir meilleur temps! Cela me semble un programme très acceptable, tant pour les thérapeutes que pour les familles.

Nous aurons meilleur temps de:

- leur permettre de comprendre plutôt que de leur transmettre notre compréhension;
- leur laisser la responsabilité du changement plutôt que d'en être l'agent;
- nous ouvrir à l'imprévisibilité plutôt que de vouloir tout contrôler.

Ils auront meilleur temps de:

- trouver leurs autosolutions plutôt que de suivre nos conseils;
- pouvoir expérimenter avant de décider;
- s'engager dans l'avenir plutôt que de se pencher sur le passé.

C'est aussi à cela que nous engageant les textes qui suivent et que je voudrais, brièvement, pour ne pas leur voler trop de temps, vous présenter. Rassemblés à l'occasion d'un colloque sur le temps organisé en 1990 par le Groupe de Formation et de Recherche en Approche Systémique et Thérapie Familiale du Centre Chapelle-aux-Champs, à Bruxelles, ils ont été ensuite retravaillés par les auteurs pour cette publication.

Temps de présenter les textes

Dès le début de l'article de René Devisch, je n'ai pu m'empêcher de jouer avec cette phrase de Husserl que nous avait brillamment commentée le Professeur De

Waelhens quand j'étudiais à l'Institut Supérieur de Philosophie (je cite de mémoire et j'espère que le temps n'a pas trop altéré le texte):

*L'instauration d'un présent en présence,
c'est à la fois la rétention présente
d'une présence anticipée
et la protension présente
d'une présence anticipative.*

Partant de l'expérience du temps et de son inscription dans l'espace, Devisch nous le décrit dans ses dimensions synchroniques, diachroniques et euchroniques. A la fois conceptualisation et commentaire, ce texte suscite la réflexion.

Bernard Fourez nous fait voyager dans le temps: de la Renaissance à 1789, de la Révolution à la Restauration, du noble au bourgeois, du temps accéléré au temps renoué, de la psychogenèse à la catharsis, du transmis à l'existentiel, de la production d'organe au cancer... Cette simple énumération rend mal le fourmillement d'idées qui parcourt ce texte, nourri à la fois de théorie et de clinique.

Jorge Barudy, sud-américain, nous fait partager la pensée de deux autres célèbres Sud-Américains, Maturana et Varela. Il nous présente de façon claire, bien que complexe, les théories de ces auteurs et les applique ensuite à la notion de temps. Partant du temps biologique, il aborde le temps intergénérationnel pour s'élargir ensuite au temps culturel et à l'émergence du langage. Graduellement aussi, on assiste à l'émergence de l'auteur en tant qu'observateur, et cette touche personnelle fait que cet article est bien plus qu'un commentaire ou qu'une paraphrase: c'est une ouverture au dialogue avec le lecteur.

Edith Tilmans aborde la question du temps dans le processus thérapeutique. N'a-t-on pas souvent l'image de la thérapie comme d'un processus qui se déroule dans une sorte de temps uniforme? Edith nous présente au contraire une sorte de ballet où la thérapeute-chorégraphe utilise les accélérations et les ralentissements comme autant de moyens pour faciliter l'alliance, les élaborations, l'ouverture au changement pour les membres de la famille. On y retrouve avec plaisir la solidité, la rigueur, mais aussi la simplicité et la tendresse de ses origines flamandes.

Carmen Vieytes-Schmitt est thérapeute mais aussi poète et philosophe. «Les enfants de Cendrillon» sont-ils un conte, une fable, un appel ou un aveu, ou peut-être tout cela? Quoi qu'il en soit, ces réflexions ne se résument pas; on s'en imprègne, on y repense, on y revient.

J'ai rencontré une thérapeute heureuse... en lisant le texte de Martine Sacré: «Le temps de la psychothérapie est redevenu pour moi le temps du plaisir...» Plaisir aussi pour le lecteur de voir qu'un travail d'approfondissement centré sur une problématique difficile permet de se libérer «de l'impuissance et de l'impatience». Ce travail avec, autour de et sur l'énurésie, me paraît exemplaire dans sa rigueur, dans ses questionnements et, en fin de compte, dans sa créativité.

Lorsque le temps s'est arrêté en butant sur le handicap mental, il n'est pas aisé de le remettre en route. Esther Delvin nous plonge d'abord dans ce temps aboli des institutions immuables, sans avenir, sans passé, sans changement. Et, alors qu'on commençait à désespérer, elle nous transmet un message d'espoir en montrant que

l'équipe peut s'atteler à remettre le temps en marche par le biais d'un projet institutionnel réaliste auquel pourra s'associer la famille. On pourrait donc réveiller la Belle au bois dormant.

Parlant du temps en institution, Muriel Meynckens nous décrit l'institution d'un temps: le rituel de la «réunion d'avenir». Instant de présent qui permet de se projeter dans le futur tout en faisant dans le même temps le deuil du passé, temps nécessaire pour que la séparation ne soit pas à nouveau rupture et donc répétition des douloureuses ruptures du passé. Réflexions ensuite sur la nécessité de prendre le temps de dire: dommage que l'auteur n'ait pas pris «le temps d'en dire plus» sur cet intéressant thème.

Pierre Fontaine est subtil et généreux: cette longue réflexion sur le temps vécu par les familles du sous-prolétariat traduit bien ces deux qualités. Subtilité de l'analyse d'un vécu qui nous reste trop souvent étranger; générosité de l'approche qui mêle respect et complicité. Document exceptionnel par son sujet, il est aussi exceptionnel par la richesse de ses évocations. N'a-t-on pas toujours volé le temps de ce sous-prolétariat?

Castaneda scande la démarche de Maggy Siméon, qui nous décrit le processus de la formation dans ses aspects synchroniques, diachroniques et euchroniques. Et il est bien vrai que la formation n'est qu'un temps mais qu'elle est aussi processus, parce qu'elle avait débuté bien avant et ne s'arrête pas de sitôt. Oscillation entre mimésis et maïeutique, elle devrait déboucher sur cette «liberté de voir tout ce que tu désires contempler» (Castaneda). Conclusion qui n'étonne pas pour qui connaît Maggy.

Présenter ces textes fut un double plaisir: celui de retravailler ce thème du temps qui me tient à cœur, et plaisir de présenter le travail de cette équipe avec laquelle je travaille depuis bien longtemps. Plaisir surtout de faire mentir l'adage selon lequel «le temps est une lime qui use sans bruit»: il peut aussi être le creuset dans lequel s'épanouissent le respect, l'amitié, l'innovation, la créativité.

Dr Guy Ausloos
CH Douglas - CPC 1
6875 bd La Salle
Montréal, Qc H4H 1R3
Canada

BIBLIOGRAPHIE

1. Ausloos G. (1981): «Systèmes, homéostasie, équilibration», *Thérapie familiale*, 2, n° 3, pp. 187-203.
2. Ausloos G. (1983): «Finalités individuelles, finalités familiales: ouvrir des choix», *Thérapie familiale*, 4, n° 2, pp. 207-219.
3. Ausloos G. (1990): «Temps des familles, temps des thérapeutes», *Thérapie familiale*, 11, n° 2, pp. 15-25.
4. Bateson G. (1984): *La nature et la pensée*, Paris, Seuil.
5. Hall E.T. (1985): *La danse de la vie*, Paris, Seuil.
6. Prigogine I. et Stengers I. (1988): *Entre le temps et l'éternité*, Paris, Fayard.

DE QUELQUES CONCEPTS SOCIOCULTURELS DU TEMPS

René DEVISCH*

Résumé: *De quelques concepts socioculturels du temps.* — Les concepts du temps sont des outils cognitifs de mesure et de référence en vue d'apprécier des activités et des changements, principalement par rapport à une étendue ou à un passage dans l'espace. Diverses traditions culturelles traduisent soit l'actualité, soit l'écoulement du temps: ce dernier est alors exprimé en termes soit d'un mouvement dans l'espace, soit d'une croissance, ou encore d'un mouvement mécanique ou numérique. Le temps euchronique, quant à lui, est celui de la maturation interne, de la croissance endogène, du sommeil, du rêve.

Summary: *Some sociocultural concepts of time.* — The concepts of time are cognitive tools for measuring or relating activities or changes principally in terms of their extension or passage through space. Diverse cultural traditions translate either the actuality, or the transformation or flow of time in terms of a movement in the environment, a growth, or in the idiom of mechanical or numerical movement. Euchronic time however is the one of inner maturation, growth from within, sleep and dream.

Mots-clés: Temps synchronique — Diachronique et euchronique — Espace et temps.

Key words: Synchronic — Diachronic and euchronic time — Space and time.

Les concepts de temps sont des outils cognitifs de mesure et de référence destinés à apprécier des activités et des changements, principalement par rapport à une étendue ou à un passage dans l'espace. Ces concepts sont aussi importants que ceux de cause, de nombre, de changement, de relation entre éléments et ensemble.

De multiples recherches montrent combien diffèrent les cultures dans leurs notions de temps (voir bibliographie en annexe).

1. Point de départ: l'expérience du temps

La notion du temps surgit de l'expérience:

- de l'*actualité* d'une opération ou d'une réalisation tendue aussi vers le *passé* que vers le *futur*;

* Professeur K.U. Leuven, Professeur extraordinaire U.C. Louvain, Membre de l'Ecole Belge de Psychanalyse, Leuven, Belgium.

- du *changement* qu'amène l'opération;
- de la *continuité* malgré le changement.

L'une ou l'autre de ces expériences peut être privilégiée par le temps social. Plus l'actualité est une expérience de la continuité, plus le passé et le futur sont situés en dehors d'une temporalité du changement.

1.1. De l'expérience de l'actualité au concept de temps synchronique

Avant —————> Maintenant <—————Après
suspendu; actualité

Le présent est le moment où je sens alterner en moi l'activité et la passivité. Le présent est le moment où je vis en moi la convergence de ce qui va se faire et de ce qui vient de se faire. Ce «maintenant», ce que nous vivons le plus immédiatement, n'est pas ce qui, dans les langues occidentales, s'indique par les substantifs, mais bien par les verbes, c'est-à-dire l'opération, la réalisation. Par exemple: *j'écris* cette lettre à un ami pour lui dire que *j'accepte* son invitation; je *trouve* qu'il fait chaud; je *rencontre* un vieil ami.

Le passé et le futur n'existent pas dans le plein sens du mot. Par exemple: si j'étais malade, c'est que je ne le suis plus; je ne le comprendrai que dans la mesure où je ne comprends pas maintenant. Dans ces exemples, le fait que «je ressens, j'écris...» est l'actualité vers laquelle sont orientés aussi bien le futur que le passé.

1.2. De l'expérience du changement au concept du temps diachronique

La perception du changement naît d'une prise de conscience de ce qui se fait, et qui, comme tel, doit encore se faire. Le changement, c'est l'accomplissement de ce qui était possible, c'est la diminution de ce qui peut devenir petit, c'est le déplacement de ce qui peut être déplacé, c'est la construction de ce qui peut être construit.

Le changement, c'est le fait que le matériel de construction, qui est encore matériel, devient maison. Ni avant, ni après l'acte, on ne peut parler de changement. Quand la maison est construite, il n'y a plus de raison de parler de possibilité; en effet, celle-ci est réalisée.

2. Dimensions du temps traduites en espace

L'espace offre un cadre de référence pour expliciter l'expérience de l'actualité, de la transformation, du changement. Par exemple, la construction d'une maison.

| | | |
|---|---------------------------------------|--|
| matériaux de construction et plan = ESPACE | maison-en-train- d'être construite | maison achevée |
| REPOS MOUVEMENT | ESPACE | MOUVEMENT ESPACE |
| —————> | | —————> |
| le temps écoulé | présent | le temps vient événements, actions, projets |
| mémoire vague | | horizon vague |

3. Concepts socioculturels du temps

Pour les besoins de la vie pratique, des activités en commun, ou encore des communications, *le temps est traduit en espace*, permettant de mesurer la durée d'un acte en termes d'espace. C'est le temps construit par l'homme, auquel le temps cosmique prête une base objective.

3.1. Le temps avant tout synchronique

- Le temps peut être mesuré, par convention, en termes d'espace, en termes de coïncidences et de succession.

Le temps apparaît comme la *mesure* de la durée des activités en commun et comme *mesuré* ou ordonné en référence à une succession spatiale.

Par convention et en référence à certains phénomènes récurrents et/ou irréversibles dans la nature (tels les mouvements du soleil, les cycles lunaires, le rythme des saisons, etc.), des groupes donnés se mettent d'accord sur le commencement, la durée et la fin d'activités exercées en commun: le commencement, la durée et la fin d'une activité (p.ex. un voyage, un travail) sera ainsi comparé à une autre activité (p.ex. le mouvement du soleil).

- Les *horloges* mécaniques et les *calendriers* visualisent le temps en termes de mouvement dans l'espace, tout en le traduisant en un mouvement mécanique, mathématique ou numérique. La mesure d'un intervalle se réduit à l'enregistrement de deux simultanités. La *pendule* est un artifice qui traduit le temps en espace grâce à une mécanique fractionnant le temps en parties égales. La pendule cadre dans la civilisation urbaine. Celle-ci réalise parfaitement la définition aristotélicienne du temps comme le mouvement local mesuré ou nommé selon le passage de l'antérieur au postérieur. La pendule telle qu'inventée en Hollande par Christiaan Huygens, en 1656, indique le temps par la coïncidence entre aiguilles et chiffres et moins par le mouvement de la pendule, de la corde ou des poids. Le temps de l'horloge assure une régularité de la succession, à vitesse constante, uniforme. Le temps de l'horloge est un temps homogène, universel, réversible, quantitatif.

La *montre* classique — non digitale — est basée sur la détente retardée d'un ressort à spirale et sur la perception de la position des aiguilles, et non pas tant de leur mouvement. L'horloge est l'unique opérateur susceptible de convertir le qualitatif en quantitatif en affectant chaque durée d'un nombre censé en exprimer la valeur, le prix.

Le calendrier occidental traduit les rythmes solaires et lunaires en termes d'espace et d'intervalles réguliers. Le temps du calendrier est plus quantitatif que celui de l'horloge, étant donné que ces rythmes ont inspiré les rythmes liturgiques qui ont durant des siècles façonné le vécu corporel et le vie sociale des Occidentaux. C'est ainsi que Descartes a pu caractériser l'ordre de l'univers par la métaphore de l'horloge.

- L'horloge et le calendrier rendent possible une *multiplicité de vitesses* dans la vie quotidienne. Le temps de l'horloge permet d'ordonner des événements selon leur succession temporelle, d'établir l'égalité de deux durées synchrones, d'additionner ou de comptabiliser des unités de temps, de coordonner les mouvements doués de vitesses. Il permet de coordonner des activités et des mouvements à plusieurs niveaux et à plusieurs vitesses. Parce que pareille cooccurrence est linéaire, elle ne permet jamais de conclure, ni de mettre fin aux activités.

- Le temps continu et homogène des calendriers et des horloges est devenu un *temps régulateur* de nos activités. L'horloge, le calendrier nous permettent d'arriver à temps, avant l'heure, en retard, d'accélérer l'activité, d'être un précurseur, c'est-à-dire de précéder le temps ou le rythme d'un groupe.

- Le temps des mass media et de l'ordinateur est un temps désubjectivé, faisant fi des récurrences dans le cosmos. Celui-ci devient un univers d'informations, de simulations, orientées vers l'efficacité.

Les informations et les connaissances ont un prix d'autant plus élevé que la durée de leur transmission se raccourcit.

3.2. Le temps avant tout diachronique

C'est le temps conçu comme un contenant spatial où est privilégié l'expérience de la distension, de la succession des opérations, du passage, de l'avant-après. C'est la dimension temporelle privilégiée dans les religions de salut, tout comme dans la société industrielle. C'est aussi le temps de l'écriture alphabétique, de la monnaie et des horloges.

1. Le temps considéré comme un contenant rempli à l'avance par des projets, des planifications, des prospectives, des rendez-vous. C'est le temps économique, régulateur de la production. «Time is money» est bien le temps de l'homme d'affaires, avec sa distribution de pas d'avance de rendez-vous, de conversations téléphoniques, de rapports à rédiger. etc. C'est le temps de plus en plus accéléré par l'électronique.

Nous voyons là le genre de temporalisation qui envahit toutes les activités productrices, des loisirs et la recherche scientifique inclus, destiné à minimiser les coûts et destiné à maximaliser les profits et les usages de consommation. C'est le temps quantifiable, le temps du travail payant. C'est en fonction d'une telle conception dominante que la société industrielle distingue les populations active et passive (comme la personne au foyer, l'étudiant, l'infirme, le chômeur). Relevons au passage l'expression courante: «J'aime ce job car il comporte beaucoup de changements.»

2. Le temps comme contenant engloutissant, aspirant, tel un gouffre. Tout d'abord, il y a le temps *arrêté* dans le regret nostalgique ou culpabilisant face à une séparation, un échec, une faute. Tel est le cas, soit de la veuve ou du veuf incapable d'accepter la mort du partenaire, soit du parent face au départ d'un enfant, ou encore face à un divorce. C'est sans doute l'expérience de celui qui est en proie à l'irréparable, à l'irréversible. Le passé apparaît comme un gouffre, un échec total: le sujet fuit dans l'alcool, la drogue, la dépression. N'est-ce pas le cas de nombreuses personnes désorientées après avoir perdu leur job? Deuxièmement, c'est le temps de l'*angoisse engloutissante* devant des phénomènes de dépersonnalisation dans la société industrielle. Troisièmement, n'est-ce pas le temps de la mort dans une vision *matérialiste* pure et dure du monde? La mort est le néant, et entre ce moment-ci et le «plus rien», il n'y a rien, et ce rien vient tellement lentement; il n'en finit pas de venir.
3. Le temps comme contenant quasi architectural, à multiples niveaux, aux vitesses différentes, que l'on remplit, que l'on cherche à s'appropriier ou à s'appropriiser. Sinon, comment comprendre la personne à l'âge de la retraite qui demande: «pouvez-vous m'employer? je n'ai rien à faire», «je dispose de tout mon temps». Est-ce une réaction contre la peur de l'usure, de l'inactivité productrice? C'est la temporalité de la curiosité consommatrice ou des recours commémorialistes dans certains milieux détrônés, s'attelant à repenser leur passé afin de peupler leur présent. Certaines formes de conscience nationale, d'engouement pour l'histoire visent à donner une densité au présent en le reliant aux faits glorieux du passé.

3.3. Le temps euchronique

C'est le temps de l'immédiateté, du face-à-face, de la maturation, de la croissance, de la détente, de l'enthousiasme, de l'amour, de la créativité, tout comme de la norme fondatrice.

1. C'est le temps de l'*enfance*, où la réceptivité à apprendre et à connaître sont grandes.
2. C'est le temps de la *réceptivité créatrice*, marquant la maturation chez un auteur, ou chez un patient; également marquant certaines sociétés ouvertes ou en réveil.

3. C'est le temps de la *détente*, du *loisir*, du *sommeil*: l'instant est très dilaté lorsque l'individu ou le groupe jouit d'une grande indépendance vis-à-vis d'une conquête du monde pour autant que la compétition commercialisée ne s'y mêle pas comme, par exemple, dans le tourisme organisé.
 4. C'est le temps de la tradition, de la continuité de sens, tel que dans une vie engagée, vouée à un idéal ou à une autre personne, liée par un vœu dans le passé.
- 3.4. Des **conflits ou discordances** s'installent entre diverses dimensions du temps, entre le temps qualitatif intériorisé par l'organisme et le temps quantitatif imposé par les horloges et les machines.

René Devisch
Tienstraat 102
B-3000 Leuven

BIBLIOGRAPHIE

1. Attali J. (1983): *Histoire du temps*, Fayard.
2. Boslough J. (1990): *National Geographic*, pp. 109-132.
3. Cartry M. (Ed.) (1984): *Calendriers d'Afrique* (coll. «Systèmes de pensée en Afrique Noire», cahier 7), Paris, CNRS.
4. Eickelmann D.F. (1977): «Time in a complex society: A moroccan example», *Ethnology*, 16 (1), pp. 39-55.
5. Evans-Pritchard E.E. (1948): *The Nuer*, Oxford, Clarendon Press, Chap. 3.
6. Geertz C. (1975): *The interpretation of cultures*, London, Hutchinson, chap. 14, Person, time and conduct in Bali.
7. Hall E.T. (1959): *The silent language*, N.Y. Doubleday book.
8. Lénhardt M. (1971): *Do Kamo*, Gallimard, Paris (2^e éd.), pp. 139-163.
9. Le Goff J. (1960): «Au moyen âge: Temps de l'église et temps du marchand», *Annales*, 15 (3), pp. 417-433.
10. Pomian K. (1984): *L'ordre du temps*, Gallimard.
11. Ricœur P. (1983): *Temps et récit I*, Seuil, Paris.
12. Thornton (1981): *Space, time and culture among the Iraqw of Tanzania*, Academic Press.

QUAND LE TEMPS S'ACCÉLÈRE

Bernard FOUREZ*

Résumé: *Quand le temps s'accélère.* — L'auteur tente de montrer à l'aide d'analogies historiques, économiques et biologiques qu'une rupture de lien peut engendrer l'accélération du temps et que dans les situations marquées par l'urgence, des ruptures de lien peuvent y être observées. Enfin, l'auteur précise que les comportements d'urgences sont un théâtre où se rejoue un inconscient historique et sociologique.

Summary: *When time accelerates.* — The author tries to show with the help of historical, economical and biological analogies, that rupture of relationship can cause an acceleration of time. In situations parked by urgency, the rupture of relationship can be observed. Finally, the author points out that attitudes of urgency are a theater where historical and sociological unconscious are played.

Mots-clés: Accélération — Rupture — Lien — Urgence — Dédifférenciation.

Key words: Acceleration — Rupture — Relationship — Urgency — Differentiation.

Je voudrais vous faire part d'observations et des réflexions que je me suis souvent faites à propos de l'accélération que peut connaître un phénomène vivant; cet article concerne donc le temps accéléré avec les répercussions et les rétroactions qu'entraîne cette accélération.

Ce qui a nourri cette réflexion est, d'une part, le travail dans une institution s'occupant de gestion d'urgences pour une population d'adolescents — en l'occurrence S.O.S. Jeunes — et, d'autre part, l'observation de certaines périodes de l'histoire, ainsi que des phénomènes financiers et biologiques.

J'énoncerais cette observation comme suit:

Quand, dans un système, un élément de celui-ci se soustrait à un ou plusieurs de ses liens qui lui donnent sens, place, valeur, etc., cet élément pourra connaître une ouverture, une créativité et un développement en accélération qui se manifestera par une production d'activités nombreuses et rapidement opérées si cette production constituait une tentative de recréer des bases, de la consistance, des liens qui redonnaient sens ou valeur.

En même temps s'opère souvent un retour en arrière, un renouement avec le passé qui semble aussi opérer une «re-liaison». Il y a donc, suite à une soustraction

* Médecin, neuropsychiatre, psychothérapeute, Formateur à l'approche systémique au Centre de Guidance, Bruxelles. Superviseur à S.O.S. Jeunes.

des liens, une accélération, d'une part, et un retour en arrière, d'autre part; et il me semblerait que ce dernier soit essentiel à la survie d'un phénomène qui s'accélère.

Cette énonciation est très ardue, j'en conviens, et je l'illustrerai par des descriptions de phénomènes qui aideront à la comprendre.

Considérons le phénomène financier qu'est l'emprunt afin de mieux percevoir les répercussions en termes de production accélérée qu'engendre une coupure de lien. Si j'emprunte de l'argent pour m'acheter d'emblée ma maison, une société, un magasin, etc., je me soustrais au temps qui aurait dû s'écouler pour que je puisse me constituer un capital; en général, cela prend du temps.

Que va-t-il se passer suite à cet emprunt et donc à cette soustraction au temps?

D'une part, je m'ouvre plus rapidement des horizons nouveaux de créativité; d'autre part, devant rembourser, je serai poussé, condamné à une production (un faire) à un rythme soutenu que je ne pourrai abandonner tant que l'emprunt subsistera, je serai pieds et poings liés (lien) avec cet emprunt. Curieusement, je me retrouverai confronté au temps qu'initialement, j'aurai dénié, mis de côté.

Une autre illustration qui permettra de mieux apprécier le double phénomène de la fuite en avant accélérée et du retour en arrière, sera l'observation de deux périodes de l'histoire: la Renaissance et le XIX^e siècle.

Si je vis dans une société dite non évolutive, tout comportement que j'aurai sera recadré comme soit prévu par les dieux, soit en accord avec les pratiques du clan, soit expression d'une tradition. Tout ce qui m'arrivera ou ce que je ferai, prendra sens dans un lien intime avec la collectivité, je ne pourrai pas me couper de ces liens, de ces «tenir compte», sans avoir le risque d'être exclu ou voué à la mort. En ce sens, je ne ferai pas l'expérience de la modernité.

La Renaissance a connu des ouvertures énormes à de multiples niveaux, une production d'idées, d'œuvres d'art... importante, au prix de coupures de liens; en effet, au niveau artistique notamment, l'art quitte la collectivité religieuse et populaire du Moyen Age pour devenir une affaire de princes, pour devenir plus élitiste (Pernoud, 1954); on assiste à une production importante en même temps qu'à une individualisation très nette; c'est-à-dire une soustraction au lien de la collectivité; en effet, on connaît bien plus de noms d'individus artistes renaissants que moyen-âgeux.

La Renaissance a connu au niveau économique un essor *commercial* énorme qui a contribué au développement de la *famille nucléaire*. Là aussi se révèlent des coupures de liens avec la famille patriarcale; en effet, dans une famille patriarcale, trois ou quatre générations sont reliées entre elles par leur liaison à la terre, au domaine; le commerce organise le départ de la famille nucléaire (une génération) qui ira s'installer là où ledit commerce — qui se développe de façon importante à cette époque — s'avère important; ne recevant plus de la société patriarcale, ni la sécurité sociale, ni l'habitat automatiquement transmis, la famille nucléaire devra produire tout cela et bien sûr le plus vite possible.

Beaucoup de «pas en avant», beaucoup de nouveauté, d'ouverture à la Renaissance, mais aussi un retour en balancier vers le passé; l'art s'inspire en effet de l'Antiquité, la pensée renoue avec la pensée antique. Ce retour en arrière semble essentiel pour soutenir cette coupure de lien.

Le XVIII^e siècle, dans son incroyable ouverture idéologique allant de l'Encyclopédie aux notions de liberté-égalité-fraternité, a connu ce phénomène de retour en arrière.

L'histoire du mobilier français illustre bien ce phénomène; en pleine époque d'exubérance de production d'un art véritablement neuf, la commode ventrue style Louis XV se coupe du hiératisme du style Louis XIV. A cette époque, on entreprend les fouilles archéologiques d'Herculanum; et ce retour à l'Antiquité élaborera notamment le style du mobilier Louis XVI, moins nouveau, moins créatif, qui connaîtra son essor au moment où les idées et les pratiques révolutionnaires sont à leur apogée (Bayard, 1920).

Sociologiquement, 1789 sera aussi une solide coupure de lien; les bourgeois s'installent comme classe dominante, prenant soin de se couper totalement des pratiques et traditions de la noblesse, de ne plus être liés à «ces gens-là», se plaçant comme dominants isolés.

Bien décidé à se couper de toute afférence avec le passé, le bourgeois se retrouve seul, contraint et forcé de se constituer sa propre consistance, puisqu'à la différence de la noblesse, son essence n'est pas fournie par le passé de sa famille ou de ses valeurs et traditions, mais par ce qu'il peut créer sur son propre temps de vie. Il tentera d'assurer sa propre consistance par une créativité débordante qui donnera naissance à l'ère industrielle et aux progrès étonnants des XIX^e et XX^e siècles, qui se dérouleront à une vitesse de plus en plus grande.

Mais le besoin de lien avec l'antériorité se fait sentir comme si l'axe de la créativité pure, l'accélération, le futur, ne pouvaient pas suffire; ainsi se crée une noblesse d'empire et naissent la restauration, le style néogothique des années 1830, le romantisme, les mythes anciens recréés en opéras par Wagner, les fouilles archéologiques, etc.; ces différents courants opèrent tous une «re-liaison» avec l'antériorité.

Les théories psychodynamiques concrétisées par les œuvres de Freud et de Jung s'inscriraient dans le même courant. Les concepts de psychogenèse, de retour aux événements du passé oublié, c'est-à-dire coupé du lien avec la mémoire, vont dans le sens d'un souci, d'un besoin de re-liaison.

En ce sens, ces théories psychodynamiques seraient un pur produit bourgeois, un pur produit de bourgeois en pleine accélération, confronté à ce besoin de lien avec le passé et avec des thèmes ou mythes — tels l'Œdipe ou les archétypes — qui transcendent le présent et les époques de l'histoire et constitueraient la base à laquelle chaque humain serait relié. Y a-t-il plus reliant que la transcendance?

Voyons maintenant ce que sont le temps noble et le temps bourgeois.

Si le noble se définit comme simple maillon d'une chaîne se reliant au passé et permettant que cette chaîne se perpétue et transmette des valeurs constantes, la position individuelle noble est somme toute extrêmement humble. Le temps du noble est plus un temps de transmission, c'est-à-dire conditionné, freiné par le passé et reliant ce passé au futur par le biais du présent.

Le temps bourgeois, lui, est un temps individualiste et axé vers le futur et le présent, plus prétentieux, se devant de produire vite et de prouver par lui-même en tant qu'individu sa propre essence; il se doit d'être créatif et peut en arriver à croire qu'il l'est alors que très souvent, il ne fait que recréer peut-être pour se recréer face

aux questions existentielles auxquelles il se confronte et qui engendrera l'existentialisme.

Passons maintenant à une autre illustration qui touche le domaine de la biologie et observons le phénomène du cancer.

Toute cellule est liée dans son développement à la finalité de constituer un organe, c'est-à-dire qu'une fois que l'organe est formé, il n'y a plus de multiplication cellulaire; de plus, elle est liée et freinée par ce que l'on nomme inhibition de contact, c'est-à-dire que, quand une cellule est totalement entourée d'autres cellules, elle cesse de se multiplier.

Si une cellule se coupe de ces liens, tant de l'inhibition de contact que de la finalité de son développement, elle pourra se permettre une production de matière vivante très importante en se multipliant tous azimuts sans finalité. C'est une sorte de matérialisme cellulaire: production rapide et nombreuse, par contre, ce qu'elle produit semble ne rien concerner, être indifférencié.

En effet, et cela peut s'observer dans certains cas, des cellules cancéreuses peuvent à certains stades devenir morphologiquement indifférenciées; c'est-à-dire qu'elles ont perdu, en plus de leur fonction, leur identité morphologique qui permettrait de les reconnaître comme issues de tel ou tel organe.

Le cancer dans son décours nous montre que, biologiquement, la production pure, intense, accélérée et dénuée de tout lien, aboutit à la mort de l'organisme.

N'en serait-il pas de même sur le plan psychosociologique? Une coupure de lien avec l'accélération et la production qui en découle n'est-elle viable que si elle s'accompagne d'un lien avec le passé?

Opérons enfin après ces multiples exemples un recentrage clinique et regardons des situations mettant en œuvre le temps accéléré, c'est-à-dire les situations urgentes et les conduites y associées.

Un jeune arrivé à S.O.S. Jeunes demande qu'on l'aide au plus vite à pouvoir reprendre des études, trouver un appartement, un travail, être en ordre au niveau des lois et des droits sociaux, bref tout l'arsenal d'insertion sociale nécessaire au lien avec la réalité sociale. Or, précisément, le jeune a rompu avec sa famille, avec son école, bref, il s'est coupé de ces deux liens sociaux. En très peu de temps, il a contacté une communauté religieuse qui a décidé de l'héberger, un organisme d'informations pour jeunes, une école et un car-wash qui pourrait lui donner du travail.

En un temps minime et de façon accélérée, il a produit une multitude de démarches qui lui permettrait de trouver une assise, des liens, une consistance; s'étant soustrait à de multiples liens, il connaît une activité débordante et rapide qui le remet forcément en liaison.

L'intervenant qui s'occupe de cette situation peut soit se sentir englué dans la contagion «matérialisante» ou métastatique que le jeune organise par sa mouvance accélérée; ce serait mettre en place des projets nouveaux à partir d'alors, et augmenter encore la fuite en avant et amplifier le fonctionnement «pour lui-même» du jeune de façon «indifférenciée», l'intervenant se délierait lui-même de la finalité de sa fonction qui peut être d'apporter une ouverture à la situation: faire la même chose s'opposerait à la possibilité d'ouverture.

L'intervenant peut aussi, sensibilisé par cette fuite en avant, être poussé à agir une marche arrière, par une anamnèse antérograde sur le passé lointain dans lequel la genèse de la situation peut être découverte, ce qui pourrait devenir l'équivalent des fouilles archéologiques.

Le déroulement de la supervision de ce cas fut d'ailleurs très intéressant à ce sujet; il s'agissait d'une supervision en équipe où l'animation, la production furent énormes; de multiples propositions affluèrent quant à ce qu'il aurait fallu (futur) mettre en place; de multiples hypothèses fusèrent quant aux mécanismes intrapsychiques qui avaient nourri cette situation d'urgence (passé).

L'intervenante, à un certain moment, déclare que tout ce qui est dit est intéressant mais tellement abondant et multiple qu'elle ne peut rien en faire ni l'organiser; elle ne peut plus s'y retrouver, en quelque sorte, elle se sent mise dans une situation où elle ne peut plus se raccrocher à une finalité d'intervention, et où ce sentiment de ne pas s'y retrouver lui fait perdre en quelque sorte son identité et sa différenciation.

La conduite urgente du jeune, comme beaucoup de conduites urgentes, contient en effet de par un côté «métastatique», envahissant, une force, une puissance capable de tuer, d'anéantir les possibilités de l'environnement. Arriva un moment où l'intervenante demanda à toute l'équipe d'opérer un moment d'arrêt et prendre note de certaines pistes avancées et de reprendre ainsi ses esprits, c'est-à-dire de s'y retrouver, elle et sa fonction d'intervenante. L'arrêt fut véritablement une ouverture dans la supervision; cet arrêt semblait aussi être la clé de l'ouverture pour l'intervention *in situ* avec le jeune et sans doute aussi la seule ouverture pour toute situation d'accélération.

Effectivement, ce jeune n'était-il pas au bout de sa course incessante, en détresse par rapport à celle-ci et ne venait-il pas clamer qu'il lui fallait se relier? Et, à ce titre, est-il vraiment possible de se relier sans arrêter? Rejouer soit une fuite en avant, soit une fuite en arrière ne serait qu'une répétition d'une hésitation historique et, pour pouvoir se relier aux deux, l'arrêt dans le présent semblait indispensable.

La langue française utilise un autre mot qu'«urgent» pour signifier l'urgence: c'est le mot «pressant».

Les conduites ont ceci de particulier, c'est qu'elles exercent effectivement sur celui à qui elles sont adressées, une pression importante, elles mettent ce dernier à la «sauce» urgente qui peut déboucher sur une force de pression à s'activer pour produire plus encore, à le dédifférencier, c'est-à-dire à en oublier le lien avec la finalité de son travail.

De plus, la conduite urgente nous pousse à nous délier, à rompre notre organigramme de temps car il faut, pour accepter l'urgence, se couper d'autres projets établis antérieurement, c'est-à-dire d'un «futur antérieur». La conduite urgente peut rapidement faire surgir chez celui qui la reçoit une agressivité comme témoin sans doute de cette pression délogante.

Je serais tenté de dire que la conduite urgente rejoue la pression des révolutionnaires de 1789 voulant faire basculer la classe s'appuyant sur l'antériorité des valeurs, des traditions, des privilèges.

A la lueur de cette situation clinique, j'énoncerai une proposition inverse qui me semble utile dans la pratique: si, en tant qu'intervenant dans une situation, je ressens que je suis mis à la «sauce urgente», c'est-à-dire obligé de m'accélérer d'une part, et de me dédifférencier d'autre part, sans doute la situation que je traite contient-elle une coupure ou rupture de lien.

En conclusion, je dirais donc que des conduites urgentes, tant du côté de l'intervenant que du côté de l'appelant, sont le théâtre où se rejoue non pas uniquement une histoire individuelle intrapsychique ou familiale nucléaire mais aussi une histoire, l'Histoire de notre société.

En ce sens, les conduites urgentes révéleraient ce que l'on pourrait appeler un inconscient sociologique.

Bernard Fourez
30, Clos Chapelle-aux-Champs
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Bayarde E. (1920): *Le style Louis XVI*, Garmer, Paris.
2. Pernoud R. (1954): *Les grandes époques de l'Art en Occident*, Ed. Duchêne, Paris.

LES DIFFÉRENTS TEMPS DANS LA PHÉNOMÉNOLOGIE HUMAINE: LE TEMPS BIOLOGIQUE ET LE TEMPS CULTUREL

*Une approche biosociale du temps
à partir des idées
proposées par H. Maturana et F. Varela*

Dr J. BARUDY*

Résumé: *Les différents temps dans la phénoménologie humaine: le temps biologique et le temps culturel.* — Dans cet article, j'essayerai d'abord d'exposer, à partir des idées de H. Maturana et F. Varela, les éléments qui me permettent d'aborder le temps dans une dimension biologique et dans une dimension culturelle. Ensuite, j'aborderai certaines situations qui perturbent ou arrêtent le temps biologique de systèmes vivants... Par rapport au temps culturel, je décrirai des contextes interactionnels qui peuvent influencer l'expérience du temps au niveau individuel, familial et social.

Summary: *The different time in human phenomenology: the biological and the cultural time.* — In this article, I will first try to expose, starting from ideas of H. Maturana and F. Varela, the elements that permit me to approach time in a biological and cultural dimension. Secondly, I will abord some situations that perturbate or stop biological time of living systems. Concerning cultural time, I will describe the contexts that can influence the experience of time at a individual, familial and social level.

Mots-clés: Temps — Biologie — Culture — Ontogenèse.

Key words: Time — Biology — Cultur — Ontogenesis.

Introduction

Lorsque je me suis proposé de faire une conférence et d'écrire un article sur la distinction entre le temps biologique et le temps culturel pour trouver des applica-

* Psychiatre, systémicien, formateur à l'Université Catholique de Louvain, Bruxelles. Consultant externe, Programme Enfance maltraitée, Equipe S.O.S. Enfants-Familles, Cliniques Universitaires Saint-Luc, Université Catholique de Louvain, Bruxelles.

tions dans la pratique clinique, j'avais déjà certaines idées qui découlait de la confrontation de mes expériences de thérapeute familial avec l'épistémologie proposée par les travaux de H. Maturana et F. Varela.

J'essaierai tout d'abord de vous exposer les éléments qui me permettent d'aborder le temps dans ces deux dimensions: l'une, biologique, qui fait allusion au phénomène du temps en tant que réalité objective, et l'autre, culturelle, qui correspond à l'expérience du temps «sémantisé» à travers le langage.

Ensuite, j'aborderai certaines situations qui perturbent ou arrêtent le temps biologique de l'être vivant en ajoutant également des constatations à propos de l'existence de contextes interactionnels qui peuvent troubler la perception du temps aux niveaux individuel, familial et social.

Le propos final de cet article est de proposer des pistes de réflexion qui pourront élargir nos possibilités au niveau de nos interventions cliniques.

A ce moment de l'introduction, je ne vois déjà confronté au premier problème épistémologique. Lorsque je parle de temps biologique comme réalité objective, de quelle réalité s'agit-il en fait?

Dans la mesure où, en tant qu'observateur, j'énonce l'existence d'un temps biologique et que je suis moi-même un phénomène biologique, je ne peux pas, de ma place d'observateur, être objectif pour parler du temps comme réalité objective. Je ne peux donc pas me distancer du phénomène observé.

Cette constatation m'éloigne déjà de l'illusion de pouvoir aborder le sujet avec une «objectivité scientifique» et m'ouvre à la richesse d'une position de «subjectivité scientifique».

Pour signifier cette position, je mettrai entre guillemets les mots «temps biologique» afin d'indiquer le relativisme de l'existence du temps comme réalité objective.

Mon intérêt pour l'approche de Maturana et Varela n'est pas neutre, il est le résultat d'une résonance entre leurs concepts et ma vision épistémologique, et surtout éthique, des systèmes humains.

C'est également la possibilité de m'identifier à deux penseurs chiliens qui, comme moi, appartiennent à cette partie de l'Hémisphère Sud de notre planète, connue habituellement sous le nom de «tiers-monde».

Prendre le temps de dialoguer sur le temps à propos des idées de Maturana et Varela représente aussi pour moi une contribution à l'équilibrage du dialogue, un peu trop souvent unilatéral, entre les producteurs d'idées des pays européens et les praticiens des pays du tiers-monde.

Le temps dans le processus biologique

En essayant de définir le temps dans le processus biologique, je me suis rendu compte de la complexité du sujet que je me proposais de traiter.

J'ai d'abord dû me replonger dans la «recherche»¹ de réponses à d'anciennes

¹ C'est Bernard Fourez, formateur de notre groupe, qui m'a permis, par son spectacle intitulé «RE-CHERCHE», que j'ai fort applaudi, de comprendre la différence entre «la recherche», processus

questions. Ainsi, pour aborder le phénomène du temps dans la biologie de l'être vivant, j'essaierai de vous présenter mes questions et réponses en utilisant les théories de Maturana et Varela contenues dans leur livre *El arbol del conocimiento. Las bases biológicas del entendimiento humano*².

Mon premier propos sera de définir le sujet de la biologie, c'est-à-dire les êtres vivants. Ensuite, j'essaierai d'aborder leur processus ontogénique (cycle vital), en mettant l'accent sur la durée de ce processus par rapport à la complexité de leur structure ainsi que leurs capacités d'adaptation à l'environnement.

L'être en tant qu'organisation autopoïétique

La notion d'organisation est au centre de la démarche épistémologique de Maturana et Varela. «Lorsque je parle d'organisation, je fais référence, uniquement et de façon exclusive, à la configuration des relations existant entre les parties composantes et l'unité composite qui constitue son identité en tant que classe» (H. Maturana, 1988).

Ce concept nous permet d'inclure la place de l'observateur dans les phénomènes à distinguer et à comprendre.

Ainsi, un système se distingue d'un autre par son identité déterminée par son organisation, c'est-à-dire par le type de relations singulières existant entre les parties qui le composent. L'observation de ces relations permet de déterminer, par exemple, que tel système appartient à la classe «animaux», tel autre à la classe «humaine» et un autre à la classe «famille», etc.

D'autre part, pour qu'existe une organisation, il faut des composantes. Les auteurs appellent l'ensemble des composantes d'un système, la structure.

«La notion de structure, au contraire, se réfère aux composantes et à leurs relations qui réalisent, à un moment spécifique, une unité particulière d'un type donné» (Maturana, 1988).

A partir de leurs concepts d'organisation et de structure, ces deux auteurs définissent les systèmes vivants comme ayant une organisation autopoïétique, c'est-à-dire se produisant continuellement soi-même. «En d'autres mots, un système vivant en tant qu'entité autonome est un réseau discontinu de processus circulaires de productions moléculaires dans lequel les molécules produites constituent, par leurs interactions, le réseau qui les produit en déterminant leur croissance et n'existe qu'aussi longtemps qu'il demeure ainsi» (Maturana, 1988).

Ainsi, une bactérie, un lapin ou un homme sont tous des êtres vivants parce qu'ils ont tous une organisation autopoïétique, même s'ils ont des structures tout à fait différentes. Ils assurent tous, par le processus interactionnel de leurs parties, la production de leurs propres composantes y compris leur bord (membrane, fron-

où l'on met en relation de nouvelles questions avec d'anciennes connaissances pour trouver de nouvelles réponses et «la recherche», qui serait un processus imaginé par certains où l'on pourrait trouver de nouvelles réponses sans se poser trop de questions et sans faire appel aux anciennes connaissances et expériences.

² Ce livre n'a pas encore été traduit en français mais le titre équivaldrait plus ou moins à ceci : *L'arbre de la connaissance. Le fondement biologique et l'entendement humain* (H. Maturana et F. Varela, 1984).

tière, peau, etc.) qui les distinguent des autres unités et qui participent aussi au processus de production des éléments qui les composent. La singularité de l'être vivant est que son organisation est telle que son seul produit est lui-même. Dans cette approche, l'être et le faire sont inséparables.

La durée d'un système vivant dépend donc du maintien de sa capacité autopoïétique et son enjeu existentiel est de maintenir cette capacité. Pour ce faire, l'être vivant a la possibilité de modifier sa structure et, d'autre part, de se coupler à d'autres unités.

L'ontogenèse ou cycle vital des êtres vivants

L'ontogénie d'un système vivant correspond ainsi à son histoire de changements structurels et de couplages, sans que celui-ci ne perde son organisation.

Les changements de structure se produisent tant dans les unités simples qui composent une unité composite (par exemple, la cellule) que dans les unités composites elles-mêmes (l'individu) et dans un ensemble d'unités composites (par exemple, le système social qu'est la famille).

Le couplage structurel peut se faire avec des unités de la même espèce pour assurer la descendance (continuité de la lignée) et avec des unités d'espèces différentes pour produire une coordination des comportements permettant d'assurer l'autopoïésis d'un ensemble.

Les changements d'une structure (au niveau de ses composants et/ou des relations entre les composants), par exemple d'un organisme humain, peuvent être la conséquence de perturbations provenant de sa dynamique interne (par exemple, sa croissance, résultat de la multiplication cellulaire) et/ou la conséquence de perturbations provenant de son environnement.

Cette possibilité de changement de la structure d'un système, sans qu'il perde son organisation, ainsi que la possibilité de s'associer à d'autres systèmes pour maintenir l'autopoïésis, constitue la capacité d'adaptation d'une unité ou d'un système composite. «Lorsqu'un être vivant conserve son adaptation, il conserve son organisation» (Maturana, cité par Elkaïm, 1989).

Ceci nous amène à une autre constatation: l'ontogenèse d'un être vivant correspond à son cycle vital et donc, son histoire de changement structurel et couplage (ontogénie) ne s'arrête qu'avec sa désintégration.

Donc, j'existe comme organisme humain tant que ma structure (les différentes parties de mon corps et leurs relations) est capable de changer pour s'adapter aux changements de mon propre corps et/ou aux changements de mon milieu (changement de température, d'humeur de mon patron, contamination ambiante, etc.), sans que je perde mon organisation autopoïétique. Si je perds mon organisation humaine, je deviens un cadavre, c'est-à-dire une autre organisation.

Ainsi, si nous voulons compter le temps que dure un être vivant, nous devons suivre les séquences de changement structurel et de couplage depuis l'émergence de cette unité en tant qu'unité autopoïétique, jusqu'au moment de sa désintégration.

Le «temps biologique» d'un être vivant correspond donc à son processus ontogénique (changements structurels et de couplage) et il est déterminé pour cela. Le

«temps biologique» est donc une succession de changements structurels. Le temps biologique est un temps limité dans la mesure où il est déterminé par le maintien de cette capacité autopoïétique.

La durée des cycles vitaux dans les unités simples et dans les unités composites

L'ontogénie des unités simples

La durée du cycle vital d'un être vivant dépend donc de facteurs internes et externes, dépendant du milieu.

L'ontogénie d'un organisme unicellulaire dépendra plutôt de sa plasticité structurelle par rapport au milieu. Le maintien de son organisation autopoïétique est fonction «de la complémentarité structurelle nécessaire entre sa structure et son milieu».

Le couplage structurel se fait donc seulement entre l'unité, par exemple une bactérie, et son milieu (schéma 1).

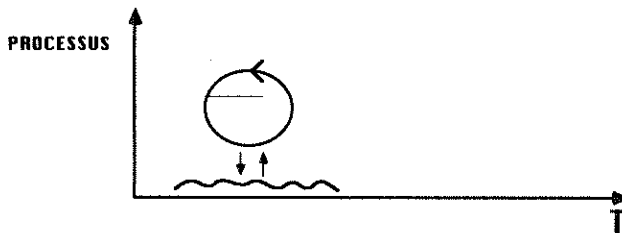


Schéma 1: Ontogénèse d'un système autopoïétique de premier ordre (unité simple).

L'ontogénie des unités composites (métacellulaires)

Un organisme métacellulaire est un système composite, constitué par un ensemble de cellules provenant d'une même cellule. Les cellules composant cet ensemble vont être couplées dans leur ontogénèse réciproque, à travers des interactions qui acquerront un caractère récurrent et très stable, résultat de la conservation du couplage structurel dans la dérive naturelle de la lignée à laquelle elles appartiennent. De la réussite de ce couplage dépendra le maintien de l'autopoïésis de l'ensemble.

L'organisme métacellulaire, comme ensemble, doit aussi se coupler structurellement avec le milieu pour maintenir son organisation.

Donc, cet agrégat de cellules donnerait naissance à une phénoménologie différente de celle de ses unités (cellules) composantes.

Cette unité de deuxième ordre ou métacellulaire aura un couplage structurel et une ontogénèse correspondant à sa structure comme unité composite.

Par exemple, une personne, en tant qu'unité de deuxième ordre, aura un domaine d'ontogenèse macroscopique et non microscopique comme les cellules qui la composent. La qualité et la durée de leur cycle vital seraient fonction de cette phénoménologie

Tout d'abord, le cycle vital d'un organisme métacellulaire va être déterminé par les interactions qu'il établit en tant qu'unité totale et non par les interactions individuelles des cellules qui le composent.

Ensuite, chacun de nous, en tant qu'individus pluricellulaires, est le résultat de la division et de la ségrégation d'une lignée de cellules qui s'originent d'une seule cellule ou zygote. Cette cellule est le résultat de la fécondation d'une cellule (produite par un organe ou une partie d'un organisme métacellulaire) par une autre cellule produite par un organisme de la même espèce (schéma 2).

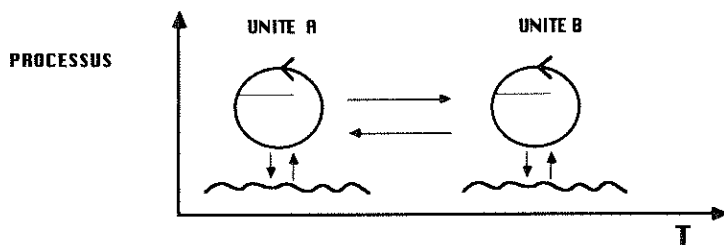


Schéma 2: Ontogenèse d'un système autopoïétique de deuxième ordre (unité complexe).

Les implications de cette phénoménologie dépassent, à mon avis, le champ de la biologie pour devenir un axe de réflexion non seulement sur le temps mais sur toute la phénoménologie de l'être vivant et des êtres humains, sujets de notre pratique clinique.

Ma réflexion m'a amené à élargir l'existence d'un temps biologique ontogénique générationnel (cycle vital d'un organisme, individu, etc.) à l'existence d'un temps transgénérationnel, phylogénique (cycle de vie d'une espèce).

Ainsi nous, êtres humains, en tant qu'organismes métacellulaires, faisons partie d'un cycle dans lequel il existe une étape unicellulaire nécessaire. Notre cycle vital s'écoule dans la transformation d'êtres unicellulaires en êtres multicellulaires.

En tant qu'êtres multicellulaires, nous avons la possibilité de différencier une unité unicellulaire (le spermatozoïde produit par le mâle) qui participera à la reproduction, rendant possible l'existence de variations au sein de l'espèce, par son couplage avec une autre cellule produite par un autre organisme multicellulaire (l'ovule produit par la femelle).

Unicellularité et multicellularité sont des phases d'un même processus qui permet de générer et de maintenir l'organisation autopoïétique (organisation vivante) ici et maintenant. Ce processus permet également sa continuité à travers l'axe diachronique, avec un aspect de conservation de l'espèce tout en introduisant la possibilité de variations à chaque reproduction.

«L'apparition de la multicellularité introduit quelque chose de nouveau dans la mesure où elle permet l'existence de plusieurs classes différentes d'individus, et donc l'émergence de plusieurs modes de conservation du couplage structurel au milieu» (Maturana et Varela, 1984, traduction libre).

Métacellularité et reproduction sexuelle vont élargir les possibilités de maintien de la vie à travers le temps. La métacellularité permet une grande variabilité de choix au niveau du processus adaptatif; la reproduction permet de continuer à produire des individus de la même espèce qui seront similaires à leurs ingénieurs tout en étant différents du fait de la richesse de la combinaison structurelle qui en résulte.

L'être vivant et l'homme compris dans cette perspective sont des sujets historiques du fait que leurs structures proviennent de deux parties de la structure de leurs parents, qui eux-mêmes se forment de partie de la structure de leurs propres parents.

Donc cette perspective historique est présente dans notre processus générationnel du fait de notre multicellularité; nous descendons d'une cellule primaire, résultat de l'union d'un ovule et d'un spermatozoïde.

Dans le champ de la psychologie, cette constatation biologique peut, par analogie, nous amener à la constatation suivante: heureusement ou malheureusement, nous sommes la continuité de nos ancêtres qui nous ont donné la vie. Au niveau biologique, nous portons, dans notre organisme, une partie de «matière organique» qui leur appartient. Notre zygote est le résultat de l'union de parties de nos deux parents. Mais cette union ouvre la possibilité de ne pas être exactement comme eux, en nous laissant en partie le choix de notre singularité.

C'est dans ce phénomène biologique que nous pourrions peut-être trouver une des explications au phénomène psychologique de loyauté des enfants à l'égard de leurs parents. «Ayant reçu la vie, l'enfant éprouve un devoir éthique envers ses parents...» (Boszormenyi-Nagy, cité par Heireman, 1989).

Par cette loyauté, la nouvelle génération peut répéter les mêmes interactions (couplages structurels) que la génération précédente face aux perturbations internes et/ou externes, même si ces interactions mettent en péril la vie (capacité auto-poïétique) de nouvelles générations.

Un exemple de cette situation à laquelle ma pratique clinique m'a confronté est la transmission transgénérationnelle de la violence vis-à-vis des enfants (Barudy, 1987).

Le temps de transformation

Maturana et Varela nous proposent une autre façon d'illustrer les phénomènes de la vie des organismes métacellulaires et leurs cycles ontogéniques en comparant le temps qu'ils mettent pour réaliser un cycle de vie complet par rapport à leur taille.

Le myxomycète (animal unicellulaire), dont le corps mesure plus ou moins 1 cm, met un jour pour se former. La spore qui lui donne vie mesure 10 μm (19 millièmes de mètre) et se forme plus ou moins en une minute.

Le zygote d'une grenouille se forme plus ou moins en une minute; pour devenir adulte, il met presque un an.

L'arbre le plus grand du monde, le séquoia, qui peut atteindre une hauteur de 100 m, a besoin d'un temps ontogénique de mille ans.

Indépendamment de la taille et de l'aspect extérieur de ces exemples, y compris l'espèce humaine, les étapes sont les mêmes: à partir d'une cellule initiale, le processus de division et de différenciation cellulaire engendre un individu de deuxième ordre, résultat de couplages de cellules émanant de ces divisions cellulaires. L'individu ainsi constitué a une ontogenèse générationnelle qui dure un temps déterminé jusqu'à l'étape reproductive suivante avec la formation d'un nouveau zygote.

«Alors, le cycle générationnel est une unité fondamentale qui se transforme dans le temps» (Maturana et Varela, 1984) (schéma 3).

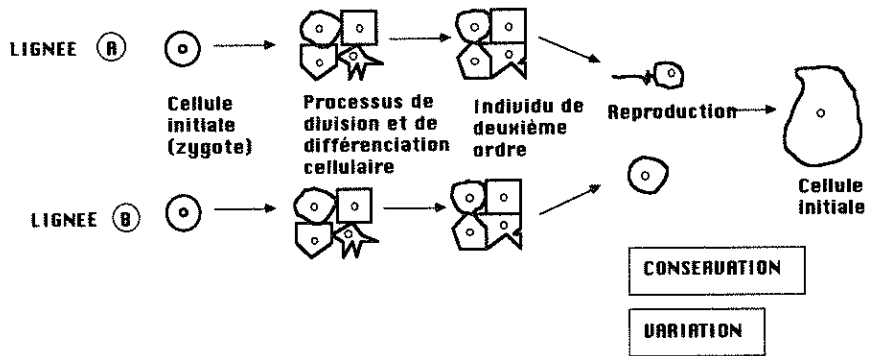


Schéma 3: Cycle générationnel d'une unité de deuxième ordre.

La durée de ce cycle générationnel dépend de la taille et de la complexité attendue. Ainsi, une bactérie qui n'est pas couplée à d'autres aura une reproduction très rapide et, partant, son rythme de transformation sera rapide également.

La formation de systèmes de deuxième ordre par agrégation cellulaire nécessite du temps pour la croissance et la différenciation cellulaire, et, par conséquent, une moindre fréquence des générations.

Les organismes métacellulaires sont donc des systèmes autopoïétiques de deuxième ordre qui «utilisent» plus de temps pour leur cycle vital.

Nous avons fait un long parcours pour situer le temps dans le processus biologique, en essayant de préparer les conditions pour introduire l'autre dimension du temps que je voudrais aborder dans cet article, c'est-à-dire le temps culturel ou la sémantisation à travers le langage de l'expérience du temps.

Mais, avant d'aborder ce sujet, je voudrais écrire quelques mots sur les conditions et le contexte qui peuvent arrêter ou perturber le temps biologique ou autopoïétique. Cela peut sembler nous éloigner du sujet de cet article, mais pour moi, toute théorisation sur les phénomènes vivants implique également un effort de

réflexion sur les possibilités d'élargir nos actions pour protéger et défendre la vie, c'est-à-dire la capacité autopoïétique.

Voici deux exemples où existe, selon moi, le risque d'un arrêt ou de troubles du temps autopoïétique.

D'abord, la notion d'«autoagression», présente dans plusieurs maladies auto-immunitaires, y compris le cancer, où un groupe de cellules s'attaque à un autre groupe de cellules de façon telle que le couplage structurel entre les parties de la totalité (entre différentes cellules) n'assure plus l'autopoïésis de l'organisme, mais sa destruction, en perturbant ou arrêtant le temps biologique de cet organisme.

Ensuite, des situations provoquées par l'homme, qui mettent en danger l'organisation autopoïétique des êtres vivants, humains compris.

Je voudrais mentionner entre autres les catastrophes provoquées par la sécheresse et la famine dans des pays africains comme l'Ethiopie et le Soudan. Dans cette optique, je me permets de citer un témoignage de deux journalistes français à propos des enfants victimes de la famine en Ethiopie: «La famine, c'est l'arrêt de la vie, 'marasme' comme disent les médecins. En quelques semaines, des enfants passent du stade de bébés à celui de vieillards. La chair, les muscles s'évaporent, les joues se creusent, la peau se plisse, les rides sillonnent le visage et pourtant, derrière les regards immensément tristes des enfants-vieillards, il y a comme un désir fou de vivre» (Francy J.P. et L., 1986, p. 12).

Le temps culturel

Pour expliquer quand et comment la notion de temps émerge comme phénomène culturel, il m'a paru important de continuer à vous faire partager les idées de Maturana et Varela.

Nous avons déjà mentionné que le maintien de la vie (organisation autopoïétique) étant synonyme de l'existence d'une plasticité structurelle des organismes vivants, leur permettant de s'adapter aux changements internes et/ou externes.

La multicellularité amplifie cette capacité d'adaptation, car elle élargit le choix des interactions possibles des différentes parties face aux perturbations qui peuvent se produire. Comme nous le verrons plus loin dans cet article, l'émergence dans la phylogenèse des êtres vivants d'un système d'interconnexions entre les différentes parties qui les composent, comme c'est le cas pour le système nerveux, élargira les possibilités de choix des interactions possibles pour maintenir l'organisation autopoïétique.

Dans la réalisation de leur organisation autopoïétique, les êtres vivants, y compris les humains, agissent, selon Maturana et Varela, avec une clôture opérationnelle. Cela signifie que leur identité est spécifiée par un réseau de processus dynamiques dont les effets ne sortent pas.

Ainsi, les changements structurels résultant de l'interaction entre l'être vivant et son milieu sont déclenchés par l'agent perturbant, mais déterminés par la structure du système perturbé. Le milieu n'indique jamais à l'être vivant la réponse à donner à la perturbation, c'est la structure du système qui détermine cette réponse. De même, un système vivant peut être source de perturbations pour son milieu.

En tant qu'observateurs, « nous pouvons seulement traiter avec des systèmes déterminés par leur structure » (Maturana et Varela, 1984).

Les idées selon lesquelles les systèmes vivants se comportent, dans la réalisation de leur finalité, comme des systèmes opérationnellement clos et selon lesquelles la réponse d'un système à une perturbation ne dépend pas de la perturbation mais de la structure de celui-ci ont fortement influencé mes conceptions sur le rôle des interactions dans la formation de la conscience de soi-même et de nos circonstances de vie.

La notion de clôture opérationnelle m'a fait imaginer la fiction suivante: si j'avais grandi seul sur une île déserte (sans possibilité de « dialoguer » au sujet de mes expériences avec quelqu'un), je n'aurais jamais eu la conscience de moi-même et de mes changements à travers le temps. Mon organisme, déterminé par sa structure, fonctionnerait dans une dynamique close, en réalisant son autopoïésis.

Imaginez-vous maintenant un observateur qui aurait pu me voir à ma naissance. Vingt ans plus tard, il me dirait sans doute: « Oh, comme tu as grandi ! » Mon organisme, jamais couplé à travers le langage avec un autre humain, continuerait de fonctionner sans « comprendre » ce « oh, comme tu as grandi ! » de l'observateur.

Dans cette fiction, ma conscience du temps, de moi-même et du monde qui m'entoure aurait pu émerger au moment où mon organisme aurait été prêt à élargir ses possibilités en « proposant » des couplages linguistiques à une autre personne aussi capable de se coupler au niveau du langage. Même si mon organisme était anatomiquement et physiologiquement apte, entre autres, à parler de mon expérience du temps, si je n'avais pas eu à ce moment précis la possibilité de me coupler avec un autre « semblable », vous n'auriez jamais eu l'occasion de lire cet article.

A ce propos, Maturana et Varela reprennent l'exemple dramatique de ces deux filles hindoues qui, en 1922, avaient été enlevées à la meute de loups qui les avait « élevées », loin de tout contact avec des êtres humains.

Au moment où elles ont été découvertes, les deux filles ne savaient pas se tenir debout, malgré leur âge, respectivement huit et cinq ans. Elles marchaient à quatre pattes, ne savaient pas parler et leur visage était inexpressif. Elles mangeaient uniquement de la viande rouge, avaient des habitudes nocturnes et rejetaient le contact humain, préférant la compagnie des chiens et/ou des loups.

La plus petite mourut peu après avoir été découverte; l'aînée survécut plus ou moins dix ans.

Malgré les soins de la famille du missionnaire anglican qui l'avait sauvée et des autres personnes qui essayèrent d'offrir des relations humaines, la fille n'arriva pas à s'humaniser complètement. Même si elle avait changé ses habitudes alimentaires et avait appris à se tenir debout, elle recommençait à courir à quatre pattes lorsqu'elle se sentait menacée. Elle apprit à communiquer, utilisant quelques mots, mais sans arriver à parler vraiment.

Cet exemple, qui n'est pas isolé, démontre que malgré les efforts « thérapeutiques » offerts par l'entourage à ces deux filles, elles ont pu seulement modifier une partie de leur ontogenèse de « filles loups », sans arriver à s'humaniser totalement, c'est-à-dire à parler.

A ce propos, on peut s'interroger si l'ontogenèse de ces deux filles et leur temps d'existence n'étaient pas déterminés par les couplages qu'elles avaient connus dans leurs premières années de vie dans la famille des loups et si justement, le changement de contexte a «réussi» seulement à maintenir en vie une des filles dans une condition mi-humaine, mi-loup.

Pour les auteurs qui inspirent ma réflexion, le cas des filles-loups nous montre que, bien que la constitution génétique, l'anatomie et la physiologie de ces deux filles soient humaines, le fait de ne pas avoir été couplées précocement à un environnement humain les a empêchées de devenir humaines, malgré les efforts de leur entourage.

Même si je m'écarte du sujet de mon article, je ne peux m'empêcher de vous offrir un recadrage de nos «pouvoirs» thérapeutiques à la lumière de l'idée «d'organismes et/ou systèmes déterminés par leurs structures» et «le concept de clôture opérationnelle».

En analogie avec l'histoire des filles hindoues, on peut considérer que la plupart des personnes (nommées patients dans notre langage naturel) n'ont pas pu faire et/ou avoir des couplages en quantité et qualité suffisamment humaines, au moment adéquat.

Donc, ces personnes, comme les filles de notre histoire, vont se coupler avec nous avec des symptômes (comportements), résultat de leur processus de changement structurel dans un contexte déterminé (la famille de loups dans l'exemple; la famille à transaction schizophrène dans un autre).

Dans cette perspective, nous, en tant que thérapeutes, comme la famille du missionnaire, nous essayons d'offrir des couplages pouvant perturber leurs structures, déclenchant peut-être ainsi de nouvelles réponses (comportements), tout en étant conscients que ces réponses ne dépendent pas de nous, mais des structures perturbées.

Ce recadrage m'amène à modifier la représentation de ma place et de mon rôle de thérapeute. Je ne me vois plus comme détenteur d'un pouvoir quelconque pour changer, soigner, aider ou prendre quelqu'un en charge, mais comme une personne capable de me coupler à d'autres pour provoquer, à partir de ma créativité, une quantité de perturbations destinées à élargir le choix des possibilités de réponses chez les autres et moi-même.

Ceci en ayant comme limite, d'une part, ma propre structure, et, d'autre part, ma dimension éthique venant de la possibilité de pouvoir sémantiser mes expériences, qui me permet de réfléchir à chaque moment sur les risques de mes interventions pour l'autopoïésis de tous les impliqués, moi y compris.

L'émergence du langage et la conscience du temps

Maturana et Varela font un long et intéressant parcours explicatif pour nous apprendre comment et dans quelles conditions l'émergence du langage a été possible, comme conséquence de la dérive naturelle des êtres vivants.

Aborder tous les aspects de ce phénomène dépasse les limites de cet article. J'essayerai cependant de vous donner un bref aperçu des aspects qui m'ont le plus influencé dans ma réflexion.

Pour comprendre l'émergence du langage dans l'évolution des êtres vivants, nous devons tout d'abord examiner les phénomènes sociaux ou couplages de troisième ordre (schéma 4).

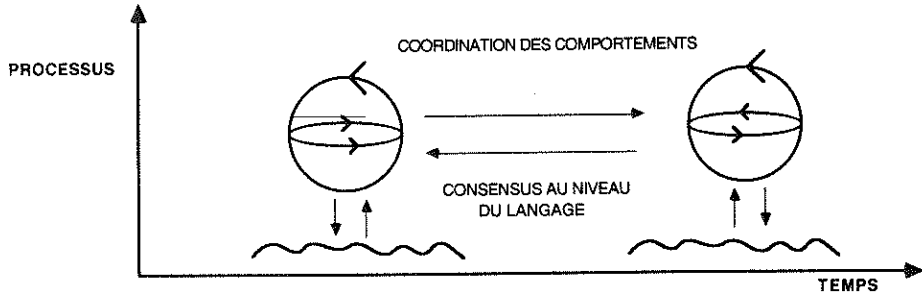


Schéma 4: Ontogenèse d'une unité sociale (unité de troisième ordre).

Nous avons déjà énoncé qu'une des possibilités de maintenir l'autopoïésis, en dehors de la pluricellularité, était la capacité de couplages entre les organismes. Ce type de couplages structurels correspond aux couplages de troisième ordre qui originent les phénomènes sociaux.

La possibilité de réaliser des couplages de troisième ordre (par exemple coordonner les comportements pour prendre soin des petits) apparaît chez les êtres vivants avec la différenciation d'une partie de leur organisme en un système destiné à établir des liens entre parties distantes. Cela correspond à l'émergence du système nerveux.

Maturana et Varela montrent dans leurs travaux comment le système nerveux émerge dans l'histoire phylogénétique des êtres vivants comme le résultat de la différenciation d'un tissu singulier de cellules (appelées neurones) qui s'inscrit dans l'organisme de façon telle qu'il permette le couplage des surfaces réceptives aux perturbations (intra- et extracorporelles) avec des surfaces qui «réagissent» à ces perturbations, c'est-à-dire des surfaces sécréteuses et/ou motrices.

Ainsi, le système nerveux apparaît comme un véritable réseau d'interconnexions qui se déploie à tous les endroits de l'organisme, élargissant ses champs d'interactions. Ceci, grâce au grand nombre de possibilités de connexions offertes par les neurones, mais aussi parce que les points d'interaction entre les cellules (synapses entre neurones et synapses entre neurones et autres cellules) sont des processus actifs et dynamiques, pouvant provoquer de multiples changements structurels au niveau global.

Il faut savoir qu'il existe dans le cerveau humain cent millions d'interneurones (10^{11}) qui connectent un million de neurones moteurs (10^6) activant plus ou moins mille muscles, et une dizaine de millions de neurones sensoriels (10^6) répartis en surfaces en différents endroits de l'organisme.

Au lecteur de s'imaginer le nombre de synapses possibles avec tous ces neurones...

Dans la perspective des auteurs, l'ensemble des neurones constituant le système nerveux doit être «aussi défini par rapport à son organisation comme ayant une clôture opérationnelle, c'est-à-dire qu'il doit maintenir une corrélation interne entre l'activité sensorielle et l'activité motrice et/ou sécréteuse» (Maturana et Varela, 1984).

L'émergence de l'observateur

La vision externe par un observateur «de la danse des interactions internes de notre organisme correspond à ce qu'on appelle la conduite».

Donc, les comportements ou la conduite sont «les changements de posture ou de position d'un être vivant qu'un observateur décrit comme mouvements ou actions en relation à un environnement déterminé» (Maturana et Varela, 1984, traduction libre).

Ainsi, d'après Maturana et Varela, le système nerveux ne produit ni ne détermine la conduite, mais il élargit l'éventail de choix possibles. Par son architecture, il enrichit le caractère autonome des êtres vivants, permettant entre autres les mouvements qui faciliteraient les couplages avec d'autres individus. Ceci serait perçu par l'observateur comme la conduite. La succession de mouvements et/ou conduites (succession de changements) sera un des éléments qui permettra à l'observateur de percevoir les changements en s'approchant de la dimension temporelle du processus.

D'autre part, l'observation des couplages mutuels et récurrents entre individus (couplages de troisième ordre) va amener l'observateur à décrire une coordination conductuelle réciproque. Donc, dans cette nouvelle approche, la communication correspond à la coordination conductuelle que l'on observe comme le résultat d'un couplage social entre différents individus.

Les exemples de couplages conductuels coordonnés (phénomènes sociaux) sont multiples chez toutes les espèces animales, et chez les humains aussi. Citons par exemple les coordinations conductuelles autour de la fonction sexuelle et de l'élevage. Le fonctionnement d'une famille correspond précisément à cette phénoménologie. Les membres d'une famille coordonnent leurs comportements afin de permettre des communications destinées principalement à assurer bien-être de tous et la transmission de la culture.

Que cela réussisse ou non, c'est une autre affaire, mais la vie d'une famille n'existe qu'à travers cette possibilité de coordination conductuelle.

Dans un autre article sur les familles maltraitantes, j'ai analysé certaines situations où le couplage conductuel n'assure pas le bien-être de tous (Barudy, 1984, 1989).

Les conduites culturelles

Les configurations de coordinations conductuelles qui restent stables à travers des générations sont désignées dans le modèle de Maturana et Varela comme des conduites culturelles.

Ces formes de couplages conductuels coordonnés font référence «à l'ensemble des interactions communicatives qui permettent une certaine invariance dans l'histoire d'un groupe» (Maturana et Varela, traduction libre). Cela va plus loin que l'histoire particulière des individus participants.

Les auteurs parlent du rôle essentiel de l'imitation et la sélection des comportements propres à un groupe qui rendent possible le couplage des jeunes avec des adultes, procurant le sentiment d'appartenance à une même lignée (Maturana et Varela, 1984).

A ce propos, je voudrais partager une expérience vécue lorsque, pour la première fois après treize ans d'exil en Belgique, j'eus la possibilité de retourner dans mon pays en compagnie de mon fils, âgé de quinze ans, et de mes deux filles jumelles, âgées de quatorze ans.

Assis dans le salon de la maison de mes parents, mon père, mon fils et moi-même, j'ai eu l'idée de les regarder en me regardant. Mon étonnement a été énorme en constatant que mon fils, mon père et moi-même, utilisions les mêmes gestes, avions les mêmes mimiques lorsque nous essayions d'expliquer quelque chose. Le plus touchant était le fait que mon fils n'avait pas grandi au contact de son grand-père, il avait quitté le pays à l'âge de dix-huit mois...

Dans ce cas, et en utilisant le modèle proposé par Maturana et Varela, nous pouvons parler de comportements culturels. Le fait que j'ai voulu raconter cette expérience par écrit me permet d'introduire le dernier sujet de mon article, c'est-à-dire le langage comme forme singulière de coordination conductuelle non seulement chez certains animaux, mais spécialement chez les humains.

Le langage et la conscience de soi et du temps

Ce que je viens d'écrire par rapport à mon expérience avec mon fils et mon père est une description sémantique de nos comportements dans ce contexte singulier (le salon de la maison parentale à mon retour d'exil).

D'après le modèle emprunté à Maturana et Varela, je viens de faire une description sémantique d'un phénomène social. Je me suis référé à nos coordinations conductuelles mutuelles» comme si ce qui déterminait nos interactions était la signification que, moi en tant qu'observateur, j'avais trouvée à nos comportements» (Maturana, 1984).

Par conséquent, je suis en train d'opérer dans le langage en ayant «comme objet de mes distinctions linguistiques les éléments de mon domaine linguistique» (Maturana et Varela, 1984).

Dans la mesure où j'écris pour être lu par des personnes qui opèrent aussi dans un domaine linguistique, mon discours «s'inscrit, ainsi que le vôtre, comme un système de coordination d'actions qui nous permet de nous trouver dans 'une pratique de vivre' qui correspond à la pratique 'de l'observateur'».

«Nous nous touchons l'un l'autre à travers le langage» (Maturana, 1988). Cette constatation m'amène à constater que l'observation de mon processus existentiel est possible uniquement grâce à cette éventualité de couplage avec un autre observateur comme moi.

Ainsi, si je n'avais pas eu l'occasion de parler de mon expérience avec quelqu'un (un autre observateur), ce phénomène n'aurait jamais existé³.

Le temps comme thème sémantique

En parlant de nos circonstances de vie, je m'approche de la fin de mon itinéraire réflexif (à travers mon langage). Le temps, sa perception et l'expression dans le registre linguistique de son expérience correspondent à une partie de ces circonstances. Par conséquent, le temps existant comme sujet sémantique (résultat de l'observation) nous permet de prendre conscience de cette partie de nos processus ontogénique et nous confronte avec l'angoisse du temps qui passe, du temps perdu et du temps qui s'achève, tout cela lié aux expériences de se séparer, de vieillir et de mourir.

Mais, d'autre part, pouvoir aborder le temps comme sujet linguistique nous permet de nous sentir vivants en établissant des liens avec nos ancêtres et en nous tournant vers le futur avec nos projets, nos combats, nos dialogues et nos descendants.

Ainsi, cette possibilité d'aborder le temps dans un registre linguistique nous permet de nous situer comme sujets historiques, en distinguant un passé, un présent et un futur.

En reprenant le concept de clôture opérationnelle de notre organisme, nous devons cependant nous rappeler que, pour la séquence de changements structurels qui caractérisent notre processus biologique, le passé, le présent et le futur n'existent pas. Le temps comme «réalité consciente» seul existe, donc comme le résultat d'échanges sémantiques consensuels entre des «observateurs» (dialogue interpersonnel).

Dans cette perspective, nous nous approchons du temps futur «chaque fois qu'après avoir considéré l'état présent d'un système que nous observons, nous affirmons qu'il y aura un état conséquent qui serait le résultat de sa dimension structurelle et que nous pourrions aussi observer». Le futur est une «prédiction» exprimée au niveau du langage de ce que nous, en tant qu'observateurs, attendons qu'il arrive.

Le passé sera donc une supposition que nous faisons de l'état d'un système résultant de sa dimension structurelle qui aurait précédé l'état présent que nous observons.

L'avenir d'une famille, par exemple, correspond à une prédiction faite par quelqu'un (observateur) de ce que nous attendons à partir des phénomènes observés dans le présent et qui pourrait arriver après.

³ Maturana et Varela présentent dans leur ouvrage une série d'hypothèses sur le moment où, dans l'évolution des êtres vivants, l'émergence du langage a été possible. Sans pouvoir approfondir ce sujet, je voudrais insister surtout sur l'idée de Maturana «que le langage s'origine dans un moment historique comme résultat de la convivialité quotidienne de nos ancêtres (les hommes primitifs, déjà munis d'un système nerveux et d'organes de phonation) grâce à des couplages conductuels liés à des émotions chargées de sensualité et d'amour». (Discours de Humberto Maturana au III^e Symposium international de Psychiatrie Anthropologique, Concepcion, Chile, novembre 1989.)

La même chose pour le passé d'une famille, mais aussi au niveau de l'état qui aurait précédé l'état actuel.

Le temps dans la culture

Si le temps comme réalité consciente est le résultat de la «sémantisation» d'un consensus entre «observateurs», nous pouvons supposer qu'il existe autant d'expériences du temps que de possibilités d'observateurs.

Ainsi, chaque individu, chaque famille, chaque communauté, aurait une expérience du temps dans laquelle il organise son vécu qui renforcera sa notion du temps.

Le partage au sein d'un groupe d'une même représentation du temps constituera ainsi un des éléments fondamentaux des circonstances de vie de chacun et de l'ensemble. Ceci procurera une partie importante des sentiments d'appartenance à une collectivité et à une culture.

En même temps, la perception du temps et le maintien de la sémantisation consensuelle de l'expérience de cet individu vont être influencés par ces sentiments d'appartenance, en provoquant un risque de troubles dans la perception du temps, soit au niveau individuel, soit au niveau familial, soit encore au niveau social.

Ceci, par exemple, pour l'incorporation dans le réseau d'interactions (conductuelles et/ou linguistiques) de dynamiques abusives de stabilisation des possibilités conductuelles des membres d'un système en bloquant la créativité, en pétrifiant la capacité réflexive et en empêchant la rencontre et le dialogue.

Cette dynamique et ces conséquences, nous les trouvons, par exemple, dans les sociétés totalitaires, dans les familles abusives, maltraitantes, psychotisantes, etc., et chez les personnes convaincues que ces croyances (ces représentations du temps) sont des vérités absolues.

Conclusion

Ecrire une conclusion après un si long article est peut-être abuser de mon temps et de celui des lecteurs. Je voudrais cependant souligner quelque chose que vous avez sans doute déjà découvert: non seulement, j'ai parlé du temps et des idées des auteurs qui ont inspiré ma réflexion, mais je profite de l'occasion pour encore dialoguer avec vous sur d'autres aspects qui interpellent mon expérience. Mais surtout, à travers tout cela, j'ai voulu parler de moi en tant qu'observateur, de mes perceptions, de mes idées, de mes convictions, dans le but de contribuer à un des échanges expérientiels qui constituent mon processus de connaissance et, je l'espère, le vôtre.

Jorge Barudy

Centre de Guidance
30, Clos Chapelle-aux-Champs
Boîte 3049
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Barudy J. (1989): «La mise à jour de l'inceste et de l'abus sexuel: crise pour la famille, crise pour l'intervenant», *Cahiers Critiques de Thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 10, pp. 99-118.
2. Barudy J., Bonnier Ch. et Hayez J.Y. (1987): «Les différents champs d'analyse et d'intervention systémique dans la maltraitance infantile», *Thérapie familiale*, vol. 7, n° 2, pp. 169-183.
3. Barudy J. (1990): *La violence comme organisatrice de la subjectivité individuelle, familiale et sociale* (sous presse), Bruxelles.
4. Elkaim M. (1989): *Si tu m'aimes, ne m'aime pas*, Seuil, Paris.
5. Francy J.P. et L. (1986): *Ethiopie: la face cachée*, Ed. Messidor.
6. Heireman M. (1989): *Du côté de chez soi. La thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy*, ESF, Paris.
7. Maturana H. (1988): «Etres humains individuels et phénomènes sociaux humains» et «La biologie du changement» (Première partie). In: «Auto-référence et thérapie familiale», *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux*, n° 9, Privat, Paris.
8. Maturana H. y Varela F. (1973): «De maquinas y seres vivos», Editorial Universitaria (Chile). Version en anglais *Principles of Biological Autonomy*, Elsevier, North Holland, 1979.
9. Maturana H. and Varela F. (1980): *Autopoiesis and Cognition*, D. Reidel, Boston.
10. Maturana H. y Varela F. (1984): *El arbor del conocimiento: las bases biológicas del entendimiento humano*, Editorial Universitaria, Santiago, Chile.
11. Varela, F.: *Les multiples figures de la circularité*. In: «Auto-référence et thérapie familiale», *Cahiers Critiques de Thérapie Familiale et de Pratiques de Réseaux*, n° 9, Privat, Paris.
12. Varela F. (1988): «Une approche à l'étude de l'autonomie et de la complexité». In: *La révolution des Systèmes*, Del Val Fribourg, pp. 253-268. «Autonomie et connaissance», Seuil, Paris, 1989.

La Fondation pour la recherche et l'approche systémique

vous invite à son

Premier Congrès multidisciplinaire international

qui aura lieu à

L'Hôtel Loews le Concorde, Québec, Canada

du 2 au 6 février 1993

et qui aura comme thème:

Chaos et complexité L'approche systémique en santé

A partir de réflexions sur le chaos et la complexité, ce congrès propose un nouveau regard sur les problèmes organisationnels, sociaux et de santé. Il invite les participants professionnels de l'éducation, de la santé, de l'entreprise, à développer une autre perspective du désordre et de l'imprévisible.

Trois jours de réflexion

Séances plénières en avant-midi — Ateliers et symposia en après-midi.

Mercredi 3 février **Modèles et pratiques systémiques.** Conférences d'Isabelle Stengers: «Vérité scientifique-Vérité thérapeutique», et de Guy Ausloos, qui développera le thème du Congrès: «Chaos et Complexité».

Jeudi 4 février **Lecture systémique des organisations.** Conférence d'Isabelle Orgogozo: «Le travail et son organisation», suivie des commentaires de trois répondants du Québec.

Vendredi 5 février **Effets pervers des services de soins:** Luigi Onnis et une table ronde composée de Québécois développeront ce thème à partir de leurs diverses expériences. Les symposia qui suivront permettront aux participants de poursuivre cette réflexion.

Deux après-midi seront consacrés à des ateliers de formation, à des ateliers thématiques et à des symposia. Le congrès se terminera vendredi après-midi, le **5 février**, par la conférence de l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan, dont le thème sera: LA SYMBIOSE ENTRE L'HOMME ET LE COSMOS.

Autour de ces thèmes se réuniront Québécois et Européens. Plusieurs membres des comités de rédaction et de lecture de la revue *Thérapie familiale* présenteront des ateliers ou participeront à des symposia.

Comité d'organisation M. COUSINEAU — S. LAMARRE — L. LANDRY-BALAS — J. PARRATTE — G. BOYER — H. GILBERT — L. DESSUREAULT — Y. LAMONTAGNE — F. DROLET — S. TRUDEAU

Comité scientifique R. PAUZÉ — G. AUSLOOS — P. ASSELIN — D. BEAUSÉJOUR — L. BLANCHET — R. DUFOUR — L. LANDRY-BALAS — J. PARRATTE — L. SPECTOR — M. TROTTIER

Informations C.P. 954, Succursale Desjardins, MONTRÉAL, Québec, Canada, H5B 1C1

LE TEMPS DANS LE PROCESSUS THÉRAPEUTIQUE

Edith TILMANS-OSTYN*

Résumé: *Le temps dans le processus thérapeutique.* — Après une mise en garde sur l'effet structurant du symptôme et les précautions à prendre au niveau de la réalité, l'auteur décrit les variations dans le rythme du processus thérapeutique. La première consultation est considérée comme s'il s'agissait d'une consultation unique et en même temps d'une relation de longue durée. Quelles en sont les conséquences? Dans les séances suivantes, l'activité du thérapeute va ralentir extérieurement et les finalités vont se différencier. Quels peuvent être les obstacles aux changements chez chaque individu? La fin du processus thérapeutique est alors élaborée sous différentes facettes.

Summary: *Time in the therapeutic process.* — The therapist has to give sufficient importance to the structuring effects of the maintenance of the symptoms. He has to intervene at the reality level. This is a necessary condition for starting psychotherapy. The author describes the different changes in the rhythm of the therapeutic process. The first consultation is seen as if it were a unique consultation, at the same time as a long story relationship. Which are the consequences for the therapeutic movements? In the on-going sessions, the activity-rate of the therapist will apparently slow down but the finalities will be differentiated. Which could be the nature of the barriers to change in each member of the family? We then focalise on the separation process as we elaborated it during the therapy.

Mots-clés: Rythme du thérapeute — Barrière aux changements — Initiative au changement — Processus qui maintiennent le symptôme — Processus qui produisent le symptôme.

Key words: Rhythm of the therapist — Barriers to change — Initiative to change — Process of symptom maintenance — Process of symptom production.

La psychothérapie, tout comme le jeu, s'élabore dans un espace-temps entre parenthèses, décalé, non distinct de la réalité. Nous avons décrit antérieurement (E. Tilmans-Ostyn, 1987) la manière de réaliser progressivement *cet espace et ce temps intermédiaires*.

C'est dans toute la négociation autour de la demande que les premiers jalons se posent.

Pour faire exister cet espace-temps entre parenthèses, *il est nécessaire d'avoir des garants dans la réalité*; il ne s'agit pas de fermer les yeux sur la gravité de la situation, ni sur l'urgence, bien au contraire: le questionnement de l'urgence et la

* Psychologue, psychothérapeute, directrice de formation à l'approche systémique et thérapie familiale au Centre de Guidance, U.C.L., Bruxelles.

gravité de la situation permettent de poser clairement la nécessité de garants dans la réalité. Il ne s'agit pas de s'octroyer un temps illimité de recherche et de perlaboration en oubliant combien le maintien du symptôme structure la réalité.

Face à la phobie scolaire, par exemple, le thérapeute peut insister sur le fait qu'il est urgent que l'enfant retourne à l'école, quitte à faire accompagner l'enfant en classe par un de ses parents. Il faut prévoir ensemble que cet événement va provoquer une guerre dans la famille car tous seront exaspérés sous l'emprise de l'angoisse. Le plus difficile n'est pas de faire retourner l'enfant à l'école, mais de gérer les messages qu'il nous adresse à travers sa difficulté. Après le retour en classe, le travail thérapeutique se compliquera car, ensemble, nous devons explorer les différents niveaux auxquels l'impasse du symptôme répondait: individuel, familial et/ou d'intersystèmes, suite à une expérience traumatisante ou encore expression d'un non-dit familial pour lesquels l'enfant pressent vaguement l'urgence d'être reconnu afin de permettre sa croissance.

Il en va de même face à l'anorexie mentale: pour pouvoir se permettre l'outil indispensable de l'élaboration d'un temps et d'un espace intermédiaires, de tenir compte d'un risque réel de dégradation, voire même de lésions au niveau corporel. Si aucun médecin, accepté par la famille, ne contrôle régulièrement le poids de l'enfant et fixe un poids minimum sous lequel il estime qu'il y a risque de lésions corporelles et donc nécessité d'une hospitalisation dans un service de médecine interne ou de pédiatrie, le psychothérapeute ne peut franchir cette *étape préalable* et entamer la suite du travail thérapeutique.

L'information donnée par le refus de ces conditions préalables doit aider le thérapeute à provoquer que la dynamique qui sous-tend la paralysie des membres de la famille pour poser un acte, signifiant clairement la volonté et le désir de vie pour leur enfant.

En effet, le travail aux niveaux intrapsychique, intrafamilial, des intersystèmes, aux niveaux diachronique et synchronique, l'analyse des interactions aux niveaux phénoménologique et des loyautés intergénérationnelles mythiques nécessite des garants dans la réalité.

Comme dans l'exemple précédent, le message peut signifier que le plus difficile n'est pas de faire respecter ces garants dans la réalité, mais bien le déchiffrement des messages et de la logique qui ont conduit à l'impasse du symptôme, tout comme pour l'anorexique, le plus difficile n'est pas de se permettre d'ingérer de la nourriture, mais de comprendre la dynamique qui sous-tend son angoisse des mots qui pourraient sortir de sa bouche.

Préalables

Les étapes qui seront décrites par la suite ne sont pas des étapes chronologiques, même si le langage nous oblige à les mentionner l'une avant l'autre. Elles sont comme les différentes facettes d'un kaléidoscope, et comme les points d'une spirale qui se retrouvent à chaque tour de spire, mais que l'on peut espérer également retrouver à un niveau supérieur d'évolution libératrice.

Jeux et réalité se constituent l'un l'autre et restent toujours en interconnexion.

Contrairement à certaines interventions thérapeutiques dans d'autres relations, comme, par exemple, celle du médecin généraliste avec une famille, la psychothérapie vise un contrat de relation comprenant un début et une fin.

Donc, l'attachement et la perte, l'amour et le deuil, devront y être élaborés, en analogie avec les attachements et les séparations dans les cycles vitaux comme, la vie et la mort, dans une perspective de temps encore plus large (Vieytes, 1990).

Nous allons maintenant décrire quelques variations dans *le rythme du processus thérapeutique*.

1. La première consultation

Un principe qui nous guide en tant que thérapeutes est que nous intervenons dès le début de la relation avec notre client (que ce soit un individu, un couple ou une famille), comme s'il s'agissait, d'une part, d'une **consultation unique**, et, en même temps, d'une relation de longue durée.

La consultation unique implique que nous attachons beaucoup d'importance à la possibilité d'un *accordage affectif* avec chaque personne présente, au fait de pouvoir sympathiser avec chacun dans sa position, son point de vue, ses émotions et perceptions, tout en cherchant un dénominateur commun, une logique sous-jacente qui les tient et qui pourrait sous-tendre la présence d'un symptôme.

En même temps, nous allons faire des interventions qui dénotent un mouvement dialectique. C'est-à-dire, d'une part, *ralentir le temps du passage à l'acte* pour arriver à une possibilité de position d'analyse en métaposition, d'apprentissage à un autre niveau des expériences actuelles des personnes présentes. Si les personnes présentes peuvent regarder leurs difficultés sous un autre angle et que le thérapeute peut augmenter la durée des nouvelles séquences interactionnelles entre eux, il y aura un apprentissage pour chacun.

D'autre part, nous allons *accélérer chez nous le temps de l'urgence de la bonne interventions*, c'est-à-dire l'intervention qui donne un recadrage ouvrant à des alternatives de perceptions, d'émotions et d'actions; des recadrages qui sont à la fois suffisamment proches dans leur formulation pour que chaque personne se sente reconnue et comprise et suffisamment surprenants pour que du nouveau puisse commencer à germer.

Si les clients arrêtent après cette consultation, le lien d'attachement est suffisamment fort pour qu'ils puissent revenir, ou du moins accepter que la semence d'un corps étranger puisse maintenir un questionnement au sein même de chaque individu.

Ceci concerne quelques traits typiques de l'intervention, comme s'il s'agissait d'une consultation unique.

En ce qui concerne la facette de **la longue durée de la relation thérapeutique**, nous veillerons à ne pas brûler les étapes, et donc à ralentir le temps, c'est-à-dire:

- à nous arrêter au métamessage communiqué par le choix du lieu de la consultation, de la personne et du symptôme présenté, avant toute analyse de la plainte;
- à nous questionner: à qui risquons-nous d'être substitué, sans le savoir, sans

pouvoir parler des conséquences, par exemple remplacer une grand-mère décédée, un juge, un arbitre, etc.;

- nous demander quel message nous leur donnerons en acceptant leur demande de psychothérapie; par exemple: confirmer une malédiction, les maintenir en position d'échec, etc. (E. Tilmans-Ostyn, 1987);
- à rendre chaque membre de la famille responsable du processus thérapeutique: mettre les enfants en position de meilleurs cothérapeutes (E. Tilmans-Ostyn, 1981), introduire la notion de risque de l'outil du thérapeute et la nécessité que chacun puisse freiner le processus au moment qui lui semble opportun et à sa façon (E. Tilmans-Ostyn, 1987).

En effet, l'outil du psychothérapeute est avant tout la parole, alors même que nous ressentons dans plusieurs familles l'appréhension de la parole en direct, du dévoilement des non-dits, d'une perte d'intégrité personnelle si on touche à certains traumatismes du passé, une incapacité à se représenter des expériences refoulées jadis, comme seule solution de survie psychique (Berger, 1990).

Nous ne donnerons que rarement des conseils pédagogiques, sauf s'il s'agit d'une tâche dont le feed-back permettra une meilleure compréhension des enjeux du changement. Nous voulons faire passer le message que nous, nous ne savons pas ce qui est bon pour eux, que s'ils ne changent pas, il ne s'agit probablement pas d'un non-savoir, mais d'un non-pouvoir ou d'un non-vouloir.

2. Les séances suivantes

Autant l'expérience de l'urgence de la bonne intervention thérapeutique est présente au début de la relation, autant l'attitude du thérapeute va devenir, au niveau de son comportement, plus expectative dans les séances qui vont suivre. *L'activité du thérapeute va ralentir extérieurement* afin de pouvoir récolter les informations en feed-back de ses premières interventions.

Il n'est pas rare que, lors du second entretien, nous commençons par demander à chaque membre de la famille présent ce qui l'a étonné, questionné, voire même choqué dans le premier entretien et comment il perçoit les réactions des autres sur ce qui s'est déroulé lors de ce premier entretien.

Il est important de pouvoir estimer le désarçonnement suite à certaines ouvertures que le thérapeute a pu provoquer par son questionnement parfois surprenant.

Le message que les clients sont nos professeurs et nous, leur élève, s'affirme ici, une fois de plus, comme au moment où nous les mettons en position de coresponsables du processus thérapeutique.

Nous allons profiter de ce moment de ralentissement pour élargir le questionnement et prendre le temps de permettre l'intégration de différentes perceptions.

Nous pensons qu'il faut parvenir à entrer dans la logique interne du fonctionnement du système de façon à ce que le non-changement devienne, pour chacun, acceptable d'un certain point de vue. Un élargissement vers une compréhension tant du système plus vaste (familial et non familial) que transgénérationnel: les

loyautés et fidélités, les identités construites sur des images du passé est parfois nécessaire (E. Tilmans-Ostyn, 1990).

L'accession à ce niveau de compréhension partagée permet que l'*initiative du changement* repose entre les mains des clients; ceux-ci peuvent dès lors changer et faire preuve de leur élan vital et de leurs ressources sans perdre la face. Bien au contraire, s'ils changent, ils prouvent qu'ils se réattribuent les facettes d'eux-mêmes dont ils étaient dupes plutôt que maîtres.

Pour pouvoir réaliser ceci, il est indispensable que le thérapeute *arrête la prescription du non-changement* car, à la longue, ce n'est plus une preuve de respect du client et cela peut devenir un jeu purement intellectuel, prévisible par le client.

Nous croyons que tout l'art du thérapeute consiste à poser au bon moment les questions à la bonne personne, de façon telle que la finalité de l'effet voulu ne soit pas décodable à première vue par les membres de la famille. Tout comme dans le jeu de billard, l'observateur, qui n'est pas un spécialiste du jeu, ne peut déduire où se dirigera la boule d'après l'orientation ou la force que lui donne la queue, de même le thérapeute, qui devient vraiment expert, maintient un flou, une confusion autour de qui ou de quoi provoque le changement et autour du moment où l'expérimentation d'un comportement différent a débuté dans la famille.

Plusieurs thérapeutes ont vécu l'expérience de découvrir, après une période de vacances, que leurs clients ont réalisé des progrès importants pendant cette période d'arrêt des entretiens. Cela contraste souvent avec l'atmosphère d'angoisse et d'agressivité qui avait précédé ladite période de vacances. L'expression de dépendance de la famille envers le thérapeute était forte, et c'est comme s'il avait fallu une trêve pour qu'elle puisse s'assurer de son initiative par rapport au changement.

A ce stade du processus thérapeutique, il est important de s'attarder sur les obstacles au changement chez chaque individu ainsi que d'établir un *diagnostic différentiel*.

L'attention envers l'individu augmente, car c'est par le biais des individus que le changement va s'opérer (Bowen, 1978).

En effet, s'agit-il:

- d'un *idéal de changement trop large* et, du coup, hors de portée?

Schumacher, économiste, nous laisse un petit livre merveilleux: *Small is beautiful*. C'est un livre qui, comme métaphore, tombe fort bien à propos dans le questionnement sur l'ampleur des *buts à attendre*!

Une autre métaphore est celle de l'analogie avec l'entraînement des sportifs. Réaliser une prestation sportive en quelques secondes de moins fonctionne comme encouragement au progrès. Ce sont de petits buts bien précis à atteindre qui permettent le renforcement positif;

- de la *question du pardon* qui n'a pas été assez explorée? Car aller mieux, c'est aussi montrer que l'on pardonne aux personnes et aux événements qui furent traumatisants dans le passé.

Quel autre moyen notre client a-t-il, en dehors de sa souffrance et de son symptôme, pour dénoncer sa souffrance et l'injustice du passé?

S'il va mieux, il montre qu'il ne doit plus être perçu comme un roseau brisé, mais comme un roseau *courbé* par les chocs de la vie. Courbé, c'est-à-dire qu'il pourra se redresser en période d'accalmie.

Ou encore: comment la dette va-t-elle être remise en équilibre par rapport à la génération précédente si l'enfant cesse de tyranniser ses parents? (Borzomenyi-Nagy, 1973). Jusqu'à quand, par exemple, l'enfant porteur du symptôme doit-il continuer de dénoncer la maltraitance que sa mère a subie dans sa famille d'origine? Un pardon est-il possible pour les traumatismes du passé (vécus de guerre, injustices sociales ou intrafamiliales)?

- de l'idée qu'aller mieux, c'est aussi faire le *deuil du temps perdu*. Mais est-ce du temps perdu ou une souffrance absurde et inutile dans lesquels on a englué les autres?

Par rapport au temps perdu, la métaphore agraire de la culture en jachère m'est fort précieuse: il faut laisser reposer pendant un an un champ qui a porté ses fruits durant trois ans. Et n'avons-nous pas tous besoin de ce temps où les choses peuvent germer, qui peut paraître du temps perdu... dans notre culture de rendement?!

La dépression de la mère, par exemple, a non seulement occasionné une période noire pour la famille, mais également permis un renouveau à différents niveaux existentiels et relationnels, si cette famille a pu s'en sortir;

- d'une *impossibilité de changement*, car le client pressent vaguement que si lui va mieux, quelqu'un d'autre connaîtra un effondrement et puis, quelles punitions vont lui retomber dessus, s'il se permet d'aller mieux? Quelles tentatives de récupération vont être déchaînées sur lui pour qu'il retombe dans le fonctionnement ancien? (Andolfi *et al.*, 1983; Bowen, 1978.)

Qui va donner un sens à la vie des vieux parents si le cadet cesse de se mettre en position de dépendance grâce à son symptôme? Combien va-t-il être payé par ses aînés pour ce job de déculpabilisation et comment vont-ils réagir s'il se permet de devenir adulte, lui aussi? (Haley, 1989).

- du *temps protégé nécessaire à l'expérimentation d'alternatives* possibles?

Alternatives qui s'expérimentent d'abord comme un jeu mental et imaginaire. Ensuite, qui s'expriment dans la relation avec le thérapeute. En dernier lieu, nous recueillerons l'information qu'elles s'expérimentent dans les relations extérieures. Le thérapeute doit discerner s'il s'agit d'une étape indispensable, en soulignant l'analogie entre l'essai dans la réalité de la relation thérapeutique et les relations de tous les jours. Cela seul peut permettre l'arrivée de l'étape suivante où le client éprouve son expérience dans la vie de tous les jours.

Une cliente nous a fait comprendre cette facette du travail thérapeutique: en présence de son mari, elle nous a dit avec beaucoup d'émotion qu'elle se voyait comme un chien attaché, depuis tout petit, à une chaîne en fer et enfermé dans une cage, à côté de sa niche. A partir du moment où elle a envisagé qu'elle-

même — et non son mari — pourrait détacher sa laisse et se sortir de sa cage, elle a été terrorisée à l'idée de perdre tous ses repères: «Je serai tout de suite morte sous une voiture, il n'y a personne pour m'indiquer ce que je dois faire, même mon mari et mes enfants ne le savent pas car ils ne sont pas habitués à vivre avec moi, tellement différente!»

Une fois de plus, le thérapeute doit discerner non seulement les thèmes, les émotions, les idées qui reviennent à chaque fois, mais aussi les petits indices qui peuvent montrer que ceux-ci ne reviennent pas exactement de la même façon, mais avec un certain gain (la métaphore de la spirale, et non celle du cercle). Même les rechutes peuvent être perçues comme preuves de gain possible, car qui a déjà vu marcher un bébé d'un seul coup, sans tomber au moins cent fois, ou qui a appris un nouveau sport sans faire de nombreuses chutes?

L'impatience du thérapeute peut décourager nos clients plus que les encourager. Winnicott nous décrit la fonction de la mère *good enough* (assez bonne) qui reste disponible pour le *refueling* (faire le plein) de son enfant chez elle, ce qui lui permet de vivre des expériences à une certaine distance d'elle-même. Le regard bienveillant et la confiance de la mère en son enfant font partie des ressources constructives que le thérapeute doit pouvoir reprendre avec son client. C'est l'enfant, et, en analogie, le client⁴, qui indiquera quand cela suffit!

3. Attardons-nous maintenant sur la fin du processus thérapeutique

Une fois de plus, il ne s'agit pas d'un moment chronologique, mais d'une notion qui évolue dès le premier contact avec le client.

Arriver au stade où la fin peut être vécue comme une séparation et non comme une rupture est une finalité présente depuis l'accordage affectif que le thérapeute essaye d'établir avec son client.

Souvent, le thérapeute ne peut éviter un arrêt sous forme de rupture, comme si le client ne se sentait pas assez solide pour négocier cet arrêt. Le thérapeute peut alors confirmer, par écrit, qu'il reste intéressé d'avoir un entretien de follow-up avec son client, au moment où ce dernier se sentira suffisamment certain que la décision d'arrêter était la bonne. Le client se sentira alors aussi suffisamment solide pour pouvoir révéler au thérapeute ce qui lui a paru important dans le bout de chemin parcouru ensemble ainsi que les erreurs commises lors de ce parcours.

De toute façon, le processus thérapeutique doit devenir une terre fertile dans l'oubli, dont quelques bribes de souvenirs peuvent être recueillis occasionnellement dans certaines circonstances de vie.

Le message du thérapeute, selon lequel il reste disponible pour des entretiens avec n'importe quel membre de la famille, doit être émis clairement.

Il n'est pas rare en effet que de jeunes enfants, venus consulter avec leurs parents, réapparaissent à leur adolescence avec une demande d'entretien d'évaluation individuelle. Ou encore, qu'une famille venue consulter dans une phase de vie

⁴ J'utilise ici le terme «client» au sens large, c'est-à-dire individu, couple ou famille.

avec de très jeunes enfants sollicite à nouveau une consultation lorsqu'elle entre dans la phase du «nid vide».

Si le processus thérapeutique se clôture plutôt sous forme de séparation, il est important de le faire progressivement, avec des délais plus espacés. Cela peut être présenté comme un rituel: après six semaines, avec encore un entretien après trois mois.

G. Prata propose à la famille: «Vous avez encore droit à deux entretiens et vous déciderez du moment opportun.» Elle fait ceci dans le cadre d'un contrat déterminé sur le nombre total de séances.

Au cours de ces entretiens d'évaluation, il est important de veiller à la stabilisation du changement et de prévoir les rechutes.

A chaque occasion, il faut veiller à mettre en évidence la créativité et le courage dont les clients font preuve en pointant les petits changements perceptibles dans leur fonctionnement actuel.

L'acceptation des limites du changement et une plus grande tolérance face aux autres sont des signes de maturation; de même que l'humour et la tendresse sont des signes d'intégration de deuils perlaborés. La possibilité de relativiser et de moins se mettre sur la défensive dans un conflit latent de prise de pouvoir indique aussi un surplus de liberté intérieure chez chaque membre de la famille.

Conclusions

Alors que l'apparition d'un symptôme peut ressembler à un essai de solution pour enrayer l'évolution d'un individu et/ou de sa famille, la psychothérapie vise quant à elle à remettre l'évolution psychique et relationnelle en mouvement. Ceci pourrait être visualisé comme une spirale ascendante plutôt que comme un cercle répétitif de cycles d'actions et d'interactions identiques.

Edith Tilmans-Ostyn
30, Clos Chapelle-aux-Champs
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Andolfi M. (1983): *Behind the family mask*, N.Y., Brunner-Mazel.
2. Berger M. (1990): *Des entretiens familiaux à la représentation de soi*, La topique de la profondeur, Paris, Ed. Apsygée, 191 p.
3. Bion W.R. (1979): «Aux sources de l'expérience», tr. fr., Paris, PUF (1962): *Learning from experience*, London, Heinemann.
4. Boszormenyi-Nagy J. and Spark G.M. (1973): *Invisible loyalties*, Harper and Row, New York.
5. Bowen M. (1984): «La différenciation du soi. Les triangles et les systèmes émotifs familiaux», tr. fr., Paris, ESF, 196 p. (1978): *Family therapy in clinical practice*, New York, Jason Aronson.
6. Haley J. (1980): *Leaving home*, N.Y., Mc Graw Hill.

7. Prata G. (1988): *A systemic Jolt to «Family Games». The new Method*, Valtion Painatuskeskus, Helsinki, 331 p.
8. Tilmans-Ostyn E. (1981): «La thérapie familiale dans son approche spécifique des jeunes enfants», *Thérapie familiale*, 2, n° 4, pp. 329-225.
9. Tilmans-Ostyn E. (1987): «La création de l'espace thérapeutique lors de l'analyse de la demande», *Thérapie familiale*, 8, n° 3, pp. 229-246.
10. Vieytes-Schmitt C. et Tilmans-Ostyn E. (1990): «La systémique et l'art. L'art de l'approche systémique. Première partie: L'art de la rencontre thérapeutique, considérations épistémologiques. Deuxième partie: Développement de l'utilisation du soi du thérapeute, une phase de formation en thérapie familiale», *Thérapie familiale*, 11, n° 2, pp. 117-138.
11. Winnicott D.W. (1975): «Jeu et réalité», tr. fr., Paris, Gallimard (1971): *Playing and Reality*, London, Tavistock Publications.

Une nouvelle collection vient de paraître aux Editions ERES
avec la collaboration de

THERAPIE **FAMILIALE**

La Collection
RELATIONS Familles,
institutions,
éco-systèmes

dirigée par: Guy AUSLOOS, Jean-Claude BENOIT, Yves COLAS, Daniel
MASSON et Maggy SIMEON

La Collection **RELATIONS** accompagne la Revue

THERAPIE **FAMILIALE**

dans la voie d'une

recherche clinique et, plus largement, anthropologique, pour la compréhension
simultanée des individus et de leurs environnements. Cette série d'ouvrages spé-
cialisés étendra les apports de la Revue. Avec la Collection **RELATIONS**, une
coévolution peut se créer entre le court terme et le plus long. Cette autre continuité,
une série d'ouvrages, veut apporter aux praticiens de l'approche familiale, libé-
raux, institutionnels ou sociaux, la lecture élargie et nuancée que permet le livre.
Seront ainsi concernées de nombreuses catégories d'intervenants sociaux, médi-
caux, psychiatriques, éducatifs, etc., qui appuient leurs actes sur les modèles fon-
damentaux découverts dans les interactions familiales.

Vient de paraître: Jean-Claude BENOIT: PATIENTS, FAMILLES ET SOIGNANTS;
la recherche d'un système thérapeutique institutionnel en psychiatrie (préface de
Jacques-Antoine MALAREWICZ).

Prix: FrS. 52.10 — FF 148.— + port

Sous presse: Carole GAMMER, Marie-Christine CABIE: L'ADOLESCENCE,
CRISE FAMILIALE; Thérapie familiale par phases.

Un prix de souscription sera réservé aux abonnés de THÉRAPIE FAMILIALE. Les
commandes devront être adressées à l'éditeur de la revue:

Editions Médecine et Hygiène Case postale 456 – CH-1211 Genève 4
Tél.: (022) 346 93 55
Fax: (022) 347 56 10

LES ENFANTS DE CENDRILLON

Le temps interdit

Carmen VIEYTES-SCHMITT*

Résumé: *Les enfants de Cendrillon*. — Des familles avec une histoire tragique. Le temps comme support de vie mais rappelant la mort. Le désir d'abolir le temps, d'abolir la vie. La dimension temps dans le processus thérapeutique, qui implique les dimensions de vie et de mort.

Summary: *Cinderella's children*. — Families with a tragic history. Time as support of life but reminding death. The wish to abolish time, the wish to abolish life. The dimension of time in the therapeutical process, which implies the dimensions of life and death.

Mots-clés: Temps — Histoire — Tragédie — Vie — Mort.

Key words: Time — History — Tragedy — Life — Death.

Il n'y a pas de présent qui ne soit hanté d'un passé et d'un futur, d'un passé qui ne se réduit pas à un ancien présent, d'un futur qui ne consiste pas en un présent à venir..., chaque présent coexiste avec un passé et un futur sans lesquels il ne passerait pas lui-même.

J. Deleuze

I. Quand les histoires renvoient à l'Histoire — Ruth et Rose

Ruth avait vingt-sept ans. Célibataire, elle réussissait sa vie professionnelle, sans pour autant se donner la permission d'utiliser pleinement ses capacités intellectuelles. Dès que la reconnaissance des chefs était trop importante, elle entrait dans une phase de ce qu'elle appelait «mon blocage». Elle ne parvenait plus à se concentrer, elle ne respectait plus les délais fixés, elle laissait passer des erreurs, sans trouver ni l'intérêt, ni la force de les corriger. Ruth avait quitté la maison parentale, mais après une brève période pendant laquelle elle avait loué un appartement, elle avait dû y revenir. Elle n'avait pas pu supporter d'avoir un espace à elle.

* Psychologue, thérapeute familiale, chargée de formation à l'approche systémique et thérapie familiale au Centre de Guidance, Bruxelles.

Ruth n'arrivait pas à s'intéresser à quoi que ce soit. « Tout est en dehors de moi. Je ne suis touchée ni par les choses, ni par les gens. Au fond, je m'en fous de tout. » Le seul sentiment dont elle parlait était la peur. Peur de tout. Surtout peur de la vie.

Rien n'arrivait dans la vie de Ruth. Rien ne marquait les jours, les années. Et puis, il y avait eu la rencontre, la relation amoureuse brève et intense. Après, l'angoisse. Elle avait commencé à perdre ses cheveux, le seul trait physique dont elle était fière. Cette chute importante des cheveux avait déclenché une crise d'angoisse qu'elle ne parvenait pas à contenir. Pour la première fois de sa vie, elle avait « perdu le contrôle ». C'est à ce moment-là qu'elle a fait la démarche de venir me voir.

Rose était venue me voir, hantée par des peurs multiples et une importante chute de cheveux. Pour elle aussi, sa chevelure avait été une raison de fierté narcissique. Rose vivait un mariage sans plaisir et la naissance de son fils, le premier vrai événement dans sa vie, l'avait plongée dans une angoisse permanente.

Depuis lors, Rose survivait dans un monde de pensées envahissantes. Monde sans repères. Monde sans objets investis. Rien n'arrivait dans la vie de Rose, sauf la répétition continuelle des mêmes situations familiales conflictuelles. Scènes pareilles qui faisaient d'aujourd'hui la même chose qu'hier et que demain.

Ruth et Rose étaient toutes deux d'origine juive. Elles avaient des pères qui, enfants, avaient survécu à la persécution nazie, cachés dans des couvents de bonnes sœurs. Les deux pères avaient cependant perdu toute leur famille dans les camps de concentration. Après la guerre, ils avaient quitté l'Europe et s'étaient installés au Mexique. Là, ils avaient rencontré leurs femmes qui, elles, avaient pu fuir avec une partie de leur famille au début de la guerre. Personne ne parlait de ce qui était arrivé. Les pères ne parlaient jamais de leur famille d'origine. Les mères ne mentionnaient jamais leur fuite. La souffrance était devenue un non-dit, vécue cependant au quotidien dans la vie familiale, remplie de tensions indéfinies et de l'absence de chaleur dans les relations.

Ruth et Rose avaient, chacune pour des raisons différentes, une mauvaise image du père. Elles étaient, chacune de leur côté, l'enfant investie par une mère solitaire et lointaine dans l'affectivité.

Pour Ruth et Rose, le temps, dans sa conception humaine fondamentale, en tant que « milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession » (Petit Robert), semblait banni de leur existence. Il se déroulait dans une continuité monotone dont l'uniformité empêchait toute distinction, tout repère.

Comme les horloges dépeintes par Dali, leur temps s'écoulait, informe.

*Porque el tiempo es una rueda, y rueda es eternida;
y si el hombre lo divide solo lo hace, en mi sentir,
por saber lo que ha vivido o le resta por vivir.*

José Hernandez: «Martin Fierro» (poème épique populaire argentin)

*(Parce que le temps est une roue, et la roue est éternité;
et si l'homme le divise, il le fait seulement, d'après moi,
pour savoir ce qu'il a vécu ou ce qu'il lui reste à vivre.)*

Or, c'était justement ça, dans les familles de Ruth et Rose, qui était interdit: savoir ce qu'on a vécu, savoir ce qu'on a à vivre. Tout simplement le fait de *vivre*. Car vivre veut dire faire face aux petites morts quotidiennes, à ce qui est perdu jour après jour, aux deuils réguliers qui renvoient au Deuil jamais fait, aux morts dont on n'avait pas partagé leur sort, à la Mort omniprésente.

Le temps étant interdit, l'espace devenait lui aussi impossible. Ruth ne parvenait pas à aménager un espace à elle. Toutes deux se plaignaient du manque d'espace familial, du manque de maison familiale investie. Les endroits de vie se succédaient comme le temps, sans être investis, sans prendre la signification d'espaces de vie.

Les histoires de vie étaient interdites par une loi implicite mais incontournable, dans la mesure où toute histoire de vie rappelait l'Histoire, la terreur, les pertes qui avaient laissé plus qu'un vide, un trop plein d'absences.

«Depuis l'opération des totalitarismes, nous ne sommes plus liés à notre moi personnel mais à un moi collectif assassin, assassiné. Le profit de la mort condamne à vivre sans l'imaginaire, hors l'espace tactile, dans des mélanges avilissants. N'incitez pas les mots. Le fond de cet océan dérisoire est pavé des critaux de notre sang.»

«La poésie ose dire dans la modestie ce qu'aucune autre voix n'ose confier au sanguinaire Temps.» (Char, 1979.)

Toute relation affective significative était interdite dans la mesure où elle comportait en elle-même la possibilité de vie, mais aussi la possibilité de perte et le rappel de la mort.

*Je vais te dire un grand secret. J'ai peur de toi.
Peur de ce qui t'accompagne au soir vers les fenêtres,
Des gestes que tu fais, des mots qu'on ne dit pas.
J'ai peur du temps rapide et lent. J'ai peur de toi.
Je vais te dire un grand secret. Ferme les portes.
Il est plus facile de mourir que d'aimer.*

(Aragon, 1959.)

II. Cendrillon — Souffrance et récompense

«Porqué tiene que ser el tiempo
la prueba de todas las cosas?»

(Pourquoi le temps doit-il être la preuve de tout.)

R. Anderson, *Laura*, dans «Té y Simpatia»

«Et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps.» «Et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore à l'heure qu'il est.» «Et ils vécurent toujours heureux.» «Et ils eurent beaucoup d'enfants.»

La plupart des contes de fées finissent par des phrases comme celles-là. Après les épreuves, les souffrances, les luttes, les contes de fées semblent nous promettre

une récompense définitive. L'instant de résolution heureuse reste suspendu. Les héros ont acquis le droit au bonheur.

Dans *Psychanalyse des contes de fées* (5), Bruno Bettelheim dit, à propos de ces fins de contes: «(Ils) ne font pas croire un instant à l'enfant que la vie peut durer éternellement; ils indiquent qu'il n'y a qu'une façon de moins souffrir de la brièveté de la vie: en établissant un lien vraiment satisfaisant avec l'autre. Quand on a réussi cela, dit le conte, on atteint le point culminant de la sécurité affective de l'existence et on dispose de la relation la plus permanente dont puisse disposer l'homme; et cela seul peut dissiper la peur de la mort» (p. 22).

Et le bonheur éternel?

«Tandis que le héros mythique connaît une transfiguration dans une vie éternelle céleste, *le personnage principal du conte de fées est promis à une vie éternellement heureuse sur la terre, parmi nous*» (p. 56).

Qui d'entre nous ne se souvient pas du désir de croire à la récompense permanente?

Je me rappelle d'avoir vu, très jeune, le film *Sissi*. C'était un peu comme un conte de fées, et le dénouement heureux m'avait remplie d'espoir et de joie. J'avais, moi-même, complété la fin avec la phrase que je connaissais tellement bien: «Et ils vécurent toujours heureux.»

Peu de temps après, j'apprenais la suite: solitude, souffrance, tragédie. Je me rappelle ma révolte devant cette suite. Je ne voulais rien entendre de ce que la vie avait pu apporter après le premier dénouement heureux. Je préférais l'image figée du bonheur trouvé.

Il y a, d'ailleurs, toute une tradition littéraire, théâtrale et cinématographique aux Etats-Unis qui suit les étapes des contes de fées, avec le *happy end* si souvent critiqué. Ces étapes ou éléments essentiels seraient: la menace (et souffrance), la guérison d'un profond désespoir, la délivrance d'un grand danger et, par-dessus tout, le réconfort (Bettelheim, 1976). Comme s'il y avait un taux de souffrance et de lutte qui, une fois atteint, assurerait le bonheur postérieur.

Cendrillon est probablement le conte de fées le plus connu et le plus aimé. Combien d'enfants, filles et garçons, ne se sont-ils pas identifiés à cette histoire!

«C'est une très vieille histoire», nous dit Bettelheim (1976, p. 296). «Quand, pour la première fois, elle a été consignée par écrit au IX^e siècle *avant* Jésus-Christ, en Chine, elle avait déjà un passé.»

Comme toute vieille histoire, il en existe plusieurs versions, mais toutes incluent que Cendrillon est maltraitée par sa marâtre et ses deux belles-sœurs, humiliée et contrainte à vivre parmi les cendres, que la bonne fée aide et, finalement, que le prince épouse.

«L'histoire nous dit ouvertement que Cendrillon a trouvé son prince *malgré* le traitement que sa marâtre lui fait subir. Mais dans l'inconscient, surtout chez le jeune enfant, 'malgré' est souvent l'équivalent de 'parce que'.»

«Si on ne l'avait pas contrainte à devenir une 'Cendrillon', l'héroïne ne serait jamais devenue la fiancée du prince; c'est ce que l'histoire exprime très clairement» (Bettelheim, p. 338).

Tout comme Cendrillon, les parents de Ruth et Rose avaient été maltraités, humiliés, pour des raisons échappant à leur pouvoir. Une autre mère dans le

conte — une autre race, un autre peuple. Impuissance devant la férocité, le sadisme et l'envie. Aide de la bonne fée — bonnes sœurs. Délivrance. Relation affective. Réconfort.

C'est peut-être à ce moment que, comme Faust (Goethe), ils ont pu dire: «Oh Augenblick, verbleibe doch, Du bist schön!» (Oh instant, reste, tu es si beau!) Chez Goethe, c'est le même instant qui livre Faust aux mains Méphistophélès.

Nous pourrions, dans le contexte de notre réflexion, l'interpréter comme le moment de la mort symbolique. L'instant aurait ainsi suspendu le temps.

... l'instant, conflit fatal du temps en intersection avec l'éternité», dit Kirkegaard (cité par Guitton-Cohen Adad, 1988). Instant devenu absolu. Instant dépossédé de l'instant suivant. Instant vide.

III. Une dette de survie

«Ces gens ont survécu à un membre de leur famille ou ont réussi à se créer des conditions de vie meilleures que celles de leurs proches qui demeurent dans la pauvreté ou sous le joug de l'occupation. Le rescapé a une dette envers ces victimes» (Heireman, p. 17). «Les survivants sont chargés d'un *mandat* pour la postérité ou pour l'humanité entière. Comment peuvent-ils effacer les effets du crime, ou au moins les atténuer? La 'dette de survie' peut être résorbée dans les *options* du survivant...» (*ibid.*).

La dette et la culpabilité du survivant peuvent aussi entraîner une paralysie de vie. Interdit d'être malheureux, puisqu'on a survécu. Interdit d'être vraiment heureux, puisque les autres sont morts. Interdit de vivre, interdit de mourir.

«Mais après la furie fasciste et ses camps d'extermination, comment faire confiance à un héros, comment raconter une belle histoire et croire à un temps qui s'écoule sans heurt ni rupture?» dit Nysenholc (pp. 228-229).

Pour Deleuze, la mutation du cinéma moderne se fait avec un film de 1941 «Tout commence avec *Citizen Kane*. Le film pose le problème contemporain de l'identité du sujet. Qui était-il? Sa vie est interrogée après sa mort, à travers l'enquête d'un journaliste qui se perd dans le labyrinthe de ce destin contradictoire. Les tranches de vie, évoquées par ceux qui l'ont 'connu', mettent en cause la permanence de sa personnalité, sa cohérence. *Il a fait son temps, mais il ne semble pas avoir vécu. Il n'y a que du temps sans lui.*»

Pour les survivants, il y a aussi souvent prédominance d'un «temps sans eux». Mais, dans cette survie à côté du temps, il y a cependant la présence réparatrice de la «dette vers la postérité» dont parle Nagy. Il y a les enfants.

IV. Les enfants de Cendrillon — Quel système familial?

Seul puissant et bien en place: le Temps. Je me suis heurté à lui dans mon éclat, dans mon effroi, parmi les ruines où crisse encore mon obstination. Nous vivons avec quelques arpents de passé, les gais mensonges du présent et la cascade furieuse de l'avenir. Autant continuer à sauter à la corde, l'enfant-chimère à notre côté. René Char

Comment imaginer les enfants de Cendrillon? Petits, heureux, près de leurs parents, oui. Mais la puberté? Mais l'adolescence?

Nous pouvons imaginer Cendrillon veillant toujours à ce que rien ne manque ni ne frustre ses enfants. Leur faisant vivre une enfance totalement différente de la sienne. Sans humiliations, certes, mais aussi sans conflits, sans frustrations, sans séparations.

«On peut dire aussi que la génération des enfants élevés dans les privations de la guerre a donné une génération de parents particulièrement attentifs à prévenir le moindre désir de leurs enfants et plus soucieux que de raison du bien-être supposé de l'enfant...

Il est bien possible que le désir de compenser, par procuration, une enfance difficile en 1940, ait abouti à ces parents trop soucieux de leur progéniture, en 1970. A cela s'ajoute la crise de '68, avec sa contestation du pouvoir et de l'autorité. Les parents, déjà exagérément enclins à 'tout' donner à l'enfant, sont devenus incapables de manifester leur autorité sans en ressentir de la culpabilité. Dans un premier temps, menés par 'ils le veulent' des parents, comblés matériellement par le 'ils donnent', n'ont pas eu à vouloir, ni même à souhaiter» (Olivier, 1990, p. 86).

«*Le jardin des princesses*»; nous pourrions appeler ainsi l'ambiance dans laquelle vécut Ruth et Rose dans leur enfance. Elles étaient effectivement comblées matériellement. Elles n'étaient obligées à rien contre leur volonté. Il n'y avait pas de frustrations. «Si ma mère m'avait obligée à continuer (les efforts), au moins *une fois!*», m'ont-elles souvent dit toutes les deux.

Il n'y avait pas de contraintes, sauf celle d'être heureuse et d'ainsi témoigner de la réparation réussie. Seule manière possible de payer ce que Boszormenyi-Nagy appelle «la dette» de tout enfant envers les parents qui lui ont donné la vie.

Un jardin enchanté où seule manquait la chaleur relationnelle, la proximité. «Toute relation humaine durable requiert de nous deux choses: d'une part, nous devons nous ouvrir au partenaire, être disponible pour lui, satisfaire ses besoins et reconnaître son point de vue sur la vie; d'autre part, nous devons préserver notre autonomie et notre individualité, et défendre devant lui *notre* point de vue et *nos* besoins.

En d'autres mots, cette relation un travail psychologique de mettre des limites et de réconciliation, ce qui requiert à son tour un Moi fort, dans le sens décrit par Freud» (Stierlin, p. 11, trad. libre).

Les traumatismes jamais élaborés, les pertes, les deuils faits, avaient empêché les familles d'origine de faire le travail psychologique dont parle Stierlin. En même temps, la marginalisation inhérente à toute migration, surtout dans des conditions difficiles, les avaient rendus d'autant plus dépendants les uns des autres en ce qui concernait la gratification des besoins principaux d'intimité, de sécurité et de reconnaissance.

Dès lors, ils s'étaient trouvés dans une situation relationnelle paradoxale, profondément angoissante: toute proximité affective était dangereuse (risque de perdre et de se perdre) et tout éloignement rappelait la mort. Les systèmes familiaux s'étaient ainsi peu à peu organisé autour d'une rigidification de la distance affective entre les membres. Comme si le mythe était «on ne peut survivre et être unis que lorsque nous sommes séparés», séparations qui se faisait grâce à des tensions et de petits conflits mal définis.

Mais, si la proximité était impossible, la distanciation l'était aussi. Nos princesses ne pouvaient s'échapper du jardin enchanté. Elles ne pouvaient pas, comme Raiponce dans le conte de fées, se servir de leurs tresses pour permettre au prince de grimper jusqu'à elles. Elles ne pouvaient pas se servir de leur corps pour se sauver, pour s'individualiser. Mais leur corps parlait : les cheveux tombaient, inutiles, parlant de pertes et de désirs interdits, de besoin de mort et de désir de vie.

V. Réinstaller une histoire

«Nous devrions légitimer à nouveau le *Temps*, si longtemps banni comme pièce inutile dans le bagage psychothérapeutique» (Hoffman, 1981, p. 347, trad. libre).

Quand le temps est interdit, toute histoire de vie est impossible. Quand toute histoire de vie est impossible, toute relation affective significative est interdite. Le travail psychothérapeutique devra dès lors se centrer autour de ces axes : le temps, la relation, l'histoire. Avant tout, thérapeute et patient (il s'agit de demandes de thérapies individuelles) devront construire une relation significative dans le temps.

«La thérapie est souvent pratiquée par interventions dans le contexte analogique. La psychanalyse cristallise les interventions en analogie, dans la mesure où l'analyste représente, pour l'analysé, toute une série de personnages ou de contextes. Mais l'analyste se concentre sur la réorganisation intrapsychique de l'individu. Le thérapeute familial, lui, assume un degré de responsabilité non seulement envers l'individu mais également au niveau du rapport entre les personnes impliquées dans tous les contextes systémiques touchant aux problèmes liés à la thérapie (Aponte, p. 21, 1980).

Je voudrais ici reprendre les notions dont j'ai parlé plus exhaustivement dans l'article «L'Art de la rencontre thérapeutique» (Vieytes C. et Tilmans E., 1990) et qui ont été largement inspirées par les situations décrites dans cet article :

«Nous considérons le processus thérapeutique comme un processus créatif, à travers lequel une nouvelle réalité relationnelle est créée par le système thérapeutique. Ceci implique que le thérapeute lui-même devra faire l'expérience subjective de cette création partagée. Il devra donc aussi faire l'expérience du processus de deuil inhérent à tout processus créatif qui commence, en fait, par la destruction de la forme, de la structure existante.»

Si cette destruction est surtout vécue de manière douloureuse par la famille, le thérapeute, en se laissant toucher par le vécu familial, sera en contact avec ses propres expériences, similaires et douloureuses. C'est par ce biais qu'il pourra accompagner la famille dans ce processus primaire de deuil, pour pouvoir commencer à créer ensemble une autre structure.

«Mais dans ce mouvement même de se laisser toucher, de sentir avec la famille, le thérapeute recommence un processus constant de deuil de la relation à l'autre. 'Créer, c'est poser un être hors de soi, de telle façon qu'il puisse exister sans le constant soutien de son créateur' (Chalier, 1982, p. 181). L'expérience, toujours renouvelée, du processus de séparation et de deuil de l'unité fondamentale. 'Avec chaque famille, à chaque séance, le thérapeute revit de nouveaux aspects de ce processus, qui est aussi *création de soi*' (Auchter, 1978, pp. 64-66). Nous pouvons ainsi dire

qu'en acceptant de prendre le risque du processus jamais achevé de la création de soi comme être séparé, le thérapeute permettra aux membres de la famille de courir ce même risque. Ils pourront ainsi sortir de la rigidité sécurisante des liens sans temps, sans séparation.»

A la limite, il s'agit toujours d'arriver à accepter la mort.

Carmen Vieytes-Schmitt
30, Clos Chapelle-aux-Champs
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Anderson R. (1957): *Té y Simpatia*, Losange, Buenos Aires.
2. Aponte H. (1980): «Thérapie familiale et communauté», *Cahiers Critiques*, n° 2, pp. 17-29.
3. Aragon (1959): *Elsa*, Gallimard, Paris.
4. Auchter Th. (1978): «Die Suche nach dem Vorgestern», *Psyche*, XXXII, pp. 64-66.
5. Bettelheim B. (1976): *Psychanalyse de contes de fées*, Laffont, Paris.
6. Chalier C. (1982): *Judaïsme et altérité*, Verdier.
7. Char R. (1979): *Fenêtres dormantes et porte sur le toit*, Gallimard, Paris.
8. Guitton-Cohen Adad C. (1988): *Instant et processus*, ESF, Paris.
9. Heiremann M. (1989): *Du côté de chez soi*, ESF, Paris.
10. Hoffman L. (1981): *Foundations of Family Therapy*, New York, Basic Books.
11. Nysenholc A. et Boon J.P. (1988): *Redécouvrir le temps*, Ed. de l'Université de Bruxelles.
12. Olivier Ch. (1990): *Filles d'Eve*, Denoël, Paris.
13. Stierlin H. (1971): *Das Tun des Einen ist das Tun des Anderen*, Frankfurt/Main, Suhrkamp Verlag.
14. Vieytes C. et Tilmans E. (1990): «La systémique et l'art», *Thérapie familiale*, vol. XI, n° 2, pp. 117-125.

LE TEMPS ÉCOULÉ

Martine SACRÉ*

Résumé: *Le temps écoulé.* — Le texte retrace les étapes sur plusieurs années d'un processus de recherche sur l'énurésie, dans le cadre de la psychothérapie. Le premier modèle adopté est «systémico-comportementaliste», avec un temps de la psychothérapie qui semble se résumer au temps nécessaire à la guérison du symptôme. Le thérapeute est pris au piège du discours opératoire focalisé sur le symptôme. Dans la deuxième étape, le temps de la psychothérapie devient le temps nécessaire au travail de réappropriation de l'histoire familiale permettant de se dégager des phénomènes répétitifs. Dans une troisième phase, se dégagent quelques patterns relationnels typiques, dans les familles avec un problème d'énurésie. Un pattern très fréquent, permet de comprendre la chronification du symptôme chez l'enfant coincé dans une pression paradoxale, particulièrement intense. Actuellement, le processus thérapeutique tend à créer de l'étonnement, du mouvement, et à faire évoluer par différents moyens, l'expression psychosomatique.

Summary: *The flow out time.* — Covering several years, this text retrace the stages of a research on enuresis a psychotherapeutic viewpoint. The first model is a systemic-behaviouristic one. The time the therapy lasted seemed to be the time necessary for curing the symptom. The therapist remains trapped in the operative logic of focalism on the symptom. In a second stage psychotherapy takes the time which is necessary to readopt the family history in order to get rid of repetitive phenomena. In a third stage some relational patterns are caught which are typical for families with an enuretic problem. The description of a frequent pattern makes it easy to understand how a chronification of the symptom occurs in a child who is trapped by a particularly intense paradoxical pressure. At present the therapeutic process tends to create some astonishment and some movement and tends to arrive by different means at a changing expression of what was «psychosomatic».

Mots-clés: Enurésie — Discours opératoire — Pression paradoxale — Chronification.

Key words: Enuresis — Operative logic — Paradoxical pressure — Chronification.

Voici près de six ans que l'énurésie constitue pour moi un axe de recherche privilégié en psychothérapie.

L'intérêt d'une recherche, c'est de dégager des hypothèses, des redondances, des liens entre les phénomènes; son risque, par contre, c'est de créer un moule rigide qui schématise des situations diversifiées et réduit, chez le psychothérapeute, l'indispensable faculté d'étonnement.

* Psychologue membre du groupe de formation et de recherche en approche systémique et thérapie familiale, professeur à l'École Normale pour instituteurs (St-Thomas à Bruxelles), chargée des entretiens familiaux avec les familles des enfants hospitalisés à «Feux-Follets»: institution psychiatrique pour enfants.

Le temps écoulé d'un processus de recherche, dans lequel s'insère le processus thérapeutique, constitue l'objet de cette réflexion.

Trois textes en retracent l'histoire.

Le premier, qui fait suite à une conférence destinée à un public de parents, fut publié en 1986 dans la revue de l'O.N.E. Ce texte présente un modèle défini comme systémico-comportementaliste (Sacré, 1986).

Systemique, puisqu'il aborde les fonctions du symptôme dans l'homéostasie du système; comportemental, car il définit aussi le symptôme comme conditionnement manqué exigeant une rééducation spinctérienne qui doit être cogérée par parents et enfants et l'on revient ainsi à l'importance de l'interaction. Avec le recul, le modèle me paraît manquer de complexité et évoquer, par rapport à ce symptôme du temps arrêté, qu'est l'énurésie, un temps de la psychothérapie qui semble se résumer au temps nécessaire à la guérison du symptôme.

L'exposé et le texte semblaient répondre à la demande explicite des familles ayant un enfant énurétique et me faisaient apparaître comme une thérapeute pragmatique spécialiste du problème et sans doute compétente dans sa résolution. La réponse ne s'est pas fait attendre: une avalanche de cas d'énurésie qui s'avèrent bientôt correspondre à des situations plus complexes les unes que les autres.

C'est dans ce contexte, vu l'abondance du matériel récolté, que je commence à parler de «recherche», mais celle-ci n'est nullement systématisée.

Le deuxième texte date de fin '88 et correspond à la nécessité de prendre du recul afin de ne pas se noyer dans le symptôme. La dimension du temps dans le processus thérapeutique y apparaît beaucoup plus clairement (Sacré, 1988).

Quelques ingrédients propres à une guérison rapide se dégagent, particulièrement rare à ce moment-là dans les cas rencontrés. Comme on peut s'en douter, il s'agit de situations où la demande de l'enfant est très forte, dans un contexte propice aux changements.

Par exemple:

- a) Une première séparation prolongée hors du milieu familial (départ en classe de neige, camp ou autre) induit un contexte de crise non édulcoré par une gestion anticipée du symptôme par les parents et les éducateurs qui accompagnent l'enfant. Dans ce contexte, deux ou trois entretiens où sont vus séparément le ou les parents et l'enfant permettent à celui-ci, dans le temps accéléré de la crise, de récupérer un état de vigilance, de devenir actif par rapport à son symptôme et de le maîtriser.
Côté parents, le temps de la séparation permet une réorganisation des relations familiales en l'absence du symptôme.
- b) Autre type de cas à résolution rapide: celui de grands adolescents en plein travail d'individuation, dont le symptôme n'a plus fait l'objet de tentatives de remédiation depuis longtemps. Un ou deux entretiens suffisent pour provoquer un déclic de changement.

Mais, à l'époque du texte de '88, l'énurésie qui s'éternise était de loin la plus fréquente et, avec le grand nombre de cas rencontrés, une fameuse lassitude s'était

installée de mon côté, d'autant plus que je me trouvais confrontée à répétition avec un discours obsédant autour du symptôme et des tentatives pour l'enrayer, discours concret, opératoire, factuel et terre à terre qui envahissait le champ de la psychothérapie. Il était clair que mon fameux modèle à coloration comportementaliste ajoutait de l'eau à ce moulin.

Or, par ailleurs, cette hyperfocalisation sur le symptôme apparaissait de plus en plus clairement comme un écran contre une angoisse née d'une tension familiale intense actuelle, ou (et) qui se situait à l'époque de l'apprentissage de la propreté, ou (et) s'enracinait plus loin encore dans le passé des deux familles d'origine, tous éléments d'information qui peuvent surgir au fur et à mesure que les résistances diminuent.

Toujours ce même texte décrit, pour un cas, le processus thérapeutique. Il s'agit au départ d'une famille qui semble figée au point de vue émotionnel, peu différenciée, où règne une tension sourde, non verbalisée. Tout en conservant l'énurésie comme fil conducteur de séance en séance, le déroulement du processus thérapeutique rend possible l'évocation d'un drame familial s'ancrant dans trois générations et fait éclater et s'expliciter la tension conjugale actuelle. Le symptôme de l'enfant s'aggrave alors énormément et commence à prendre sens, celui de trait d'union entre les parents au niveau inconscient et en même temps de signal de la tension conjugale.

Tout ce travail de «signification», de réappropriation de l'histoire familiale, de perlaboration permettant de se dégager de l'emprise des mécanismes répétitifs, constituera les fondations indispensables sur lesquelles pourra se construire alors la guérison du symptôme. Celle-ci peut nécessiter dans certains cas le recours à des techniques comportementales, par exemple pour des énurésies primaires qui n'ont jamais cédé et qui sont de vieilles habitudes du corps. Ce recours survient en fin de processus, lorsque fonctions et sens du symptôme ont été dégagés et lorsque le désir de guérir est devenu très fort chez l'enfant, qu'il sort de son rôle de «patient» pour devenir «impatient».

Un troisième texte vient de paraître dans la revue *Thérapie familiale* (Sacré, 1990).

Il fait tout d'abord une revue de la littérature en dégageant diverses définitions du symptôme énurétique avec les réponses thérapeutiques qui en découlent : définition comportementaliste, définitions psychanalytiques et, de façon plus exhaustive, les définitions systémiques dans les courants communicationnel, stratégique et structural.

En second lieu, ce texte décrit à partir de la recherche quelques *patterns* relationnels qui se retrouvent dans les familles recelant un problème d'énurésie.

Je ne vais pas les détailler ici, bien qu'ils constituent des repères clairs permettant d'orienter la dynamique thérapeutique. Je vais cependant exposer brièvement un de ces *patterns* parce qu'il apparaît très fréquemment dans l'échantillon des cas et qu'il permet de bien comprendre le temps «arrêté» de l'énurésie. Je l'appellerai le syndrome du «Père absent». L'intimité est chaude et fervente entre la mère et son fils énurétique, distancé du père et isolé du reste de la fratrie (s'il y en a une). L'énurésie permet un contact corporel tendre au moment des levers nocturnes, des manipulations du linge.

Le corps de l'enfant, ses pensées, lui appartiennent peu, sa demande à propos du symptôme est floue et il semble vivre plus ou moins en harmonie avec celui-ci. Sa mère demande par contre avec force une guérison.

Dans ce *pattern*, la pression paradoxale du «grandis, mais ne grandis pas» est particulièrement intense et immobilise l'enfant qui est encore nourrisson, et déjà un petit homme dont on attend le soutien affectif. La relation mère-fils permet de limiter la dépression, le sentiment de vide chez la mère; elle a une dimension vitale et contribue à la cohésion du système.

La nécessaire chronification du symptôme apparaît ici de façon éclatante et permet de se représenter l'intensité de la résistance au changement dans la psychothérapie, l'impression du temps immobilisé et figé.

Dans ce contexte, l'étincelle de changement, c'est la demande de consultation, qui constitue un appel à la triangulation, insuffisamment présente dans le système. Les entretiens tenteront de provoquer plus d'individuation chez la mère et l'enfant, tout en diversifiant les interrelations familiales, quand c'est possible. Dans ce contexte, il est capital de pouvoir rejoindre et entendre la souffrance du parent. «Son énurésie s'améliore, mais il devient moins gentil avec moi.» Il est nécessaire de partager, avec cette mère, combien cela peut être difficile pour elle d'accepter un tel changement, surtout quand elle se sent seule et privée de soutien affectif.

Les entretiens tenteront de la conforter dans son rôle de parent, soucieuse qu'elle est avant tout de voir grandir son enfant, même si une partie d'elle-même, plus inconsciente, agit en sens inverse.

Pour terminer, quelques mots sur ma pratique actuelle, fruit de ce temps écoulé et de son questionnement.

Tout d'abord, le temps de la psychothérapie est redevenu pour moi le temps du plaisir, le temps nécessaire, libéré de l'impuissance et de l'impatience, mais attentif à créer de l'impatience.

Le processus thérapeutique structuré par le fil conducteur de l'énurésie et attentif à ses fluctuations crée continuellement de l'imprévu, de l'étonnement. Il s'interdit de s'installer dans le discours opératoire autour du symptôme et dans une ritualisation des séances.

Variation du nombre de participants, découpage imprévu en sous-systèmes, utilisation de tous les moyens favorisant la mentalisation et l'expression (dessin du tableau, jeu de rôles en séance, *sculpting*, emploi de la métaphore) vont faire progresser l'expression «psychosomatique», renforcer individuation et solidarité, réveiller la remémoration.

Ce temps de la psychothérapie va permettre, par exemple, à cet enfant fermé, peu présent, rétréci, de grandir, de s'épanouir; à son père, ancien énurétique, qui dit n'avoir aucune mémoire de son enfance, de commencer à s'en souvenir; à cette mère confinée dans les limites du discours opératoire, d'élargir son champ de perception et d'expression, de s'autoriser à lire à l'intérieur d'elle-même, à vivre l'angoisse.

Dans un espace créateur de surprise, le symptôme peut en amener une de taille et s'élargir comme véhicule de communication.

Ainsi, cet enfant de huit ans qui continue à mouiller à petite dose pendant la journée et devient propre pendant la nuit. C'est le monde à l'envers! Qu'est-ce que le symptôme est en train de nous dire là? La question répercutée aux différents acteurs de la pièce va elle-même induire des changements dans la définition et la compréhension du symptôme et, dès lors, des changements de comportement face à celui-ci.

Voilà, jusqu'aux questions et découvertes suivantes, le temps écoulé d'une recherche dans le cadre mouvant de la psychothérapie.

Temps arrêté du symptôme.

Temps de l'histoire et du sens.

Temps de la mobilisation et de la croissance d'une famille et des individus qui la constituent.

Temps de l'impatience.

Temps de la guérison du symptôme.

Temps surtout de la croissance du psychothérapeute.

Voilà diverses dimensions du temps dans le processus thérapeutique inséré dans un processus de recherche s'intéressant à un symptôme particulier.

Martine Sacré

30, Clos Chapelle aux Champs
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Sacré M. (1986): «Le pipi qui s'éternise... ou à propos de l'énurésie», *L'enfant*, revue éditée par l'ONE, pp. 43-47.
2. Sacré M. (1988, non publié); *Place du symptôme — énurésie — dans la rencontre psychothérapeutique*, texte d'une conférence.
3. Sacré M. (1990): «L'énurésie: définition et approches thérapeutiques. Diversité et redondance», *Thérapie familiale*, vol. 11, n° 2, pp. 139-153.

**CENTRE DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE CPC
ET INSTITUT D'ÉTUDE DE LA FAMILLE ET DES SYSTÈMES HUMAINS INEF**

cherchent

PSYCHIATRE ou
PSYCHOTHÉRAPEUTE

de formation systémique ou/et analytique s'intéressant au domaine de la formation post-graduée (psychologues, thérapeutes, enseignants, socio-professionnels).

Activité: psychothérapie et/ou enseignement de l'approche systémique et thérapie familiale.

Collaboration à temps partiel. Locaux à disposition.

Entrée en fonction: octobre 1992.

Faire offre écrite accompagnée de votre dossier au **Centre de Psychologie Clinique CPC**, 76, rue de Lausanne, CH-1202 Genève. Tél. (022) 738.68.68 (M. Khalfaoui).

LE TEMPS ARRÊTÉ

Chronique sans lendemain d'une vie sans histoire

OU

Les personnes handicapées mentales, leur famille et l'institution

Esther DELVIN*

Résumé: *Le temps arrêté.* — L'auteur aborde le problème du « Temps arrêté » lié au handicap mental, tant dans la dynamique familiale qu'institutionnelle. Elle développe également son expérience de « remise en route » du Temps dans l'institution.

Summary: *The stopped time.* — The author presents the problem of « the stopped time » for mentally retarded persons, their family and the institutions. She describes her experience to set again in motion the institutional dynamics.

Mots-clés: Handicap mental — Institution — Temps — Expérience de deuil.

Key words: Mentally retarded persons — Institution — Time — Mourning experience.

Ce ne sera pas une mort véritable, seulement un
sommeil de cent années dans lequel sera plongée la
fille du Roi.

La Belle au Bois Dormant
Conte de Grimm

Encore faut-il faire confiance au pouvoir de la fée!

Dans les institutions accueillant les personnes handicapées mentales ainsi que dans leurs familles, on aurait tendance à croire au maléfice: temps arrêté dans la mort du deuil insoutenable, des rêves perdus, de la vérité trop lourde à porter, du présent sans lendemain, de la vie sans espoir...

Une vie sans temps pour des hommes, des femmes, des lieux, sans passé ni avenir, mais avec pour présent l'éternel recommencement.

* Pédopsychiatre, psychothérapeute. Médecin responsable dans une institution pour handicapés mentaux adultes (C.E.T.H. Louvain-La-Neuve).

L'immuable préside, sans histoire, sans événements ni chronique, dans l'arrêt d'écriture du Roman familial dans l'absence d'archives d'un placement institutionnel à vie.

La permanence dure et fait endurer l'ennui, la dépression... la mort.

Les équipes éducatives se succèdent et ne changent rien, les personnes handicapées mentales restent et sont toujours les mêmes, les familles viennent et se répètent.

Sans avenir

Pendant des dizaines d'années, le placement précoce en institution des enfants atteints de déficiences mentales a été préconisé auprès de leurs parents: confier le «cas» aussitôt que possible à un internat pour l'oublier au plus vite, «refaire» un autre enfant dans l'espoir vain d'effacer «l'accident».

L'idée de traitement est totalement absente de cette démarche, encore moins celle de progrès, de guérison. Si, pour un enfant diagnostiqué psychotique, la famille, le monde médical et paramédical s'ébranlent, à la recherche de la thérapeutique adaptée sinon du miracle qui soignera l'enfant et le sortira de sa folie, l'enfant au diagnostic d'irréversibilité du handicap mental est considéré comme taré à vie, à moins de se révéler «faux débile» et d'échapper ainsi à la funeste sentence.

Ce n'est que ces dernières années que l'idée d'une évolution favorable chez les personnes handicapées mentales fait son chemin; pédagogues, orthopédagogues, neuropsychologues et d'autres publient des résultats éloquentes à ce sujet, en nette contradiction avec les publications antérieures: les personnes handicapées mentales progressent, peuvent faire des acquisitions nouvelles, même à l'âge adulte. Toutefois, aujourd'hui encore, bien des placements institutionnels, une fois décidés, sont pris pour des engagements à vie: non seulement dans l'option d'un placement, mais également dans le choix de l'institution, quand ce n'est pas dans celui de la chambre!

Ne pas oser croire en un progrès possible évite déceptions, désillusions, marches arrière, remises en question; ne rien attendre de nouveau permet l'économie de l'inattendu, de l'imprévisible, de l'insécurité pour un avenir certes peu défini, sans balises, sans certitudes.

La levée d'un verdict d'irrécupérabilité, d'inéluctabilité lié au diagnostic de débilité ou d'arriération peut soulager d'un poids de désespoir, de dépression, mais risque de laisser la place à une angoisse, une peur, liées à l'appréhension d'un lendemain mal assuré.

Sans passé

L'absence de prise en compte de leur vie déjà vécue est banale.

Sinon sans sexe, ils sont souvent sans âge: «les jeunes», alors qu'ils sont adultes et ont trente ou quarante ans, les «enfants», malgré leur puberté bien affirmée, ainsi dans l'attente d'être «les vieux».

Le courant de la mode ne les touche pas toujours, leurs vêtements de la saison dernière sont portés aujourd'hui; puisqu'ils sont à la bonne taille, c'est l'essentiel.

La place laissée aux souvenirs est réduite: peu de traces du passé telles que les albums de photos, les remémorations d'événements anciens. Ce serait vite considéré comme du radotage.

Dans les familles, chacun se garde de réveiller d'anciennes blessures mal cicatrisées et évite les rappels douloureux: «à chaque jour suffit sa peine».

Dans les équipes éducatives, l'absence de continuité liée au manque de stabilité du personnel a pour effet de ne pouvoir inscrire leur histoire. Si, à chaque changement d'équipe, on repart à zéro, sans savoir ce qui a été fait, sans même s'y intéresser, on peut reprendre la page blanche, espérer y écrire la réussite sans contrainte, sans risque de comparaison, sans dénonciation d'utopie. «On verra bien demain.»

Sans changement

Reconnaître qu'il est un *présent* où se construit l'*avenir* sur les bases d'un *passé*, c'est admettre qu'il est changement, mouvance, progrès, maturation, croissance, évolution, involution, sénescence, vieillissement et... mort.

La personne handicapée mentale, exclue du temps qui passe, de l'histoire qui s'écoule, est prise dans les glaces d'un présent-éternel-recommencement: aujourd'hui, c'est comme hier, et ainsi sera demain.

Même si les crises, les coups de théâtre sont fréquents, les changements véritables sont rares. Les grandes mobilisations ne sont pas porteuses de renouveau, mais bien plutôt l'occasion de «faire encore un peu plus du même» avec encore plus de conviction; sortes d'intermèdes dans la monotonie, elles créent, l'espace d'un moment, l'illusion d'apporter le changement, voire la révolution. Pourtant, elles ne se révèlent au bout du compte qu'un coup d'épée dans l'eau: crises d'angoisse ou de colère, crises d'épilepsie ou de folie, crises de nerfs ou crises existentielles, elles ne peuvent rien contre le ronron quotidien d'une machine institutionnelle bien huilée; la révolte matée, le calme revient, le silence règne à nouveau.

De même, les conflits politiques ou syndicaux, les désordres économiques des crises financières, ou les guerres fratricides dans une équipe déchirée, ne peuvent venir à bout de la torpeur, de la continuité dans l'absence de changement. Comme au jeu de l'oie, on finit toujours par revenir à la case de départ.

Un changement de décor peut parfois créer l'illusion: que ce soit le renouvellement du mobilier ou d'une partie de l'équipe, un déménagement pour des locaux plus salubres, plus propres, l'idée d'un nouveau projet pédagogique. Ce n'est pas pour cela qu'un progrès est réalisé, bien au contraire: quelques traces d'une histoire ténue disparaissent, la vacuité du présent se fait encore plus cruellement sentir, le découragement trouve encore moins d'excuses et se cache plus difficilement, la dépression se fait encore plus menaçante pour tous: personne handicapée, famille, équipe éducative.

Les mythes familiaux et institutionnels explicatifs d'une telle dynamique seront abordés dans un second article, disons simplement qu'ils sont là où des sentiments d'impuissance, de culpabilité et de deuil principalement peuvent être recouverts.

Remettre le temps en route dans l'institution

Le «temps arrêté», malgré son poids et sa lourdeur, ne peut bloquer les horloges du Temps; sa remise en route n'est sans doute qu'accepter d'en reprendre le cours, de se laisser à reconsidérer les événements dans leur chronologie, de voir les histoires individuelles, familiales ou institutionnelles s'écrire en leurs chroniques.

Arriver à se dégager tant de ses a priori que de ses appréhensions, pour innover, anticiper le changement, envisager l'avenir, tel est le défi à relever.

Dans mon expérience, c'est dans l'institution que le mouvement s'est déclaré, pour se transmettre ensuite aux familles, le passage obligé étant la personne handicapée mentale.

Au risque même de paraître simplistes, les moyens qui ont été mis en œuvre sont à la portée de toute équipe. La mobilisation n'a pu se faire qu'avec l'établissement d'un **projet institutionnel** vrai pour les équipes, réaliste dans ses ambitions, modéré dans ses attentes, susceptible d'aboutir à des résultats et assez précis pour permettre la comparaison et l'évaluation. Un tel projet pédagogique ne peut, bien entendu, être élaboré que par une **équipe éducative expérimentée**, qui connaît ce dont elle parle, qui choisit ses objectifs en connaissance de cause, qui n'a pas peur de reconnaître ses erreurs, pour les analyser et en tirer l'information utile. Il s'agit donc d'une équipe qui a pu trouver suffisamment de motivation dans ses projets pour s'accrocher à une fonction aussi peu valorisée et reconnue que celle d'éducateur pour personnes handicapées mentales adultes. Ce sont des éducateurs qui font plus que passer dans l'équipe, qui restent le temps de faire connaissance avec la pédagogie qui y est appliquée, de nouer des relations dans la durée, qui acceptent un **programme** susceptible d'être évalué, qui prennent ainsi le risque d'être remis en question. Ils doivent pouvoir envisager un plan d'avenir: que demain ne soit pas comme aujourd'hui, que les repères actuels s'effacent pour permettre de nouvelles expériences inconnues jusqu'à présent. Cette démarche est réfléchie, pensée et discutée, écrite et relue, appliquée et analysée dans l'après-coup, en regard des réalisations dont elle est porteuse. Elle se confronte aux théories ambiantes et s'en nourrit, exigeante en compétence et en qualité d'engagement.

L'articulation d'un tel projet pédagogique requiert la collaboration de la personne handicapée mentale. Pour cela, une démarche qui s'est avérée fort utile est la mise sur pied de la **fonction de garant**, éducateur de référence, qui établit avec quelques pensionnaires une **relation individuelle** à l'occasion de certaines tâches éducatives reprises au programme pédagogique. Cette relation privilégiée subit l'épreuve de la durée, elle a une histoire et connaît les heurs de toute relation: connivence, compréhension, lassitude, déception, malentendu, rejet, colère, haine, sympathie, etc. Elle prend du temps à se construire, la personne handicapée mentale demande souvent à être apprivoisée, réapprivoisée: cette relation confronte aux sentiments de rejet et d'abandon de la personne handicapée, par crainte d'un engagement qui lui fait peur. L'éducateur, pour oser s'investir et répondre à de telles exigences, doit lui-même avoir des répondants qui veilleront à ce que la bonne distance relationnelle soit respectée: ce sont les autres éducateurs interpellés lors des réunions, ce sont les supervisions, les lectures, les séminaires, les formations,

occasions pour le duo d'être confronté à un tiers qui donnera du champ et ouvrira à d'autres ressentis, à d'autres compréhensions, à d'autres discours.

Les familles sont également là pour poser question et ne pas permettre n'importe quoi. Elles peuvent également être interpellées dans la démarche. Elles se remettent d'autant plus facilement en route qu'elles ne se sentent pas une fois de plus appelées à la barre des accusés et invitées à reconnaître des fautes supposées telles que les carences éducatives et affectives.

Une véritable **collaboration avec les familles** requiert du temps: celui de les connaître pour arriver à les reconnaître dans leurs difficultés, leurs errances, leurs échecs et à les prendre en considération avec leur passé: écouter les souvenirs qui concernent la personne handicapée mentale, les raviver et les enregistrer, conserver les traces que sont les albums de photos, certains objets, certaines habitudes.

Un échange régulier avec les familles peut les amener à devenir de véritables partenaires pour aller de l'avant et ne plus être uniquement des freins qui réagissent à chaque menace de changement en disant: «non, d'ailleurs, on n'a jamais fait ainsi». Si elles connaissent le projet, si elles savent que leur avis sera entendu, si les interventions des éducateurs se sont avérées pertinentes, elles peuvent prendre le risque d'accorder une confiance même mitigée aux initiatives nouvelles, sachant que le changement n'apporte pas nécessairement la rupture avec eux, que la continuité est assurée, que leur enfant n'est pas poussé à couper les ponts, même s'il évolue vers une autonomie plus grande. L'équipe a probablement à sa charge de garantir autant que possible la sécurité à des parents qui n'ont envisagé l'avenir qu'en termes d'incertitude, de dangers à éviter, de menaces, d'échecs à contourner.

Dans les cas des familles toujours marquées par des deuils non faits, les entretiens familiaux seront l'occasion de redire la souffrance, les déceptions, les révoltes, les émois éveillés par le handicap. Les mythes familiaux construits dans ces circonstances assignent rigide­ment à la personne handicapée une place de malade à perpétuité. La dégager de cette mission et rendre possible son individuation exige que la famille puisse se réorganiser avec ce changement, ce que la démarche thérapeutique élaborera au rythme qui convient. La personne handicapée mentale peut alors développer progressivement ses finalités individuelles, interpellée pour cela par les éducateurs au fil du quotidien.

Avant de terminer, je voudrais faire les remarques suivantes: une première concerne la nécessité de reconnaître le processus évolutif à l'œuvre même, y compris dans les temps d'arrêt, les marches arrière: moments maturatifs où les découragements, les déceptions, les ras-le-bol trouvent à s'exprimer au lieu d'être déviés dans des attitudes de rejet ou des états dépressifs.

Une seconde remarque, et non la moindre, c'est l'inconfort de l'incertitude à payer comme prix de la remise en route du temps. Si la dynamique évolutive naturelle des personnes handicapées mentales retrouve ses droits, elle conduit directement à des situations inattendues ou inexplorées qui interrogent tout autant les professionnels que les familles. Ils se trouvent dans l'obligation d'admettre que l'avenir des personnes handicapées mentales est tout aussi incertain que celui des autres êtres humains, et qu'à vouloir le prévoir, le baliser dans des zones de sécurité absolue, il disparaît au détriment de la vie pour une existence sans futur.

En guise de conclusion

Laissons la parole à Bernard Cuau qui, dans sa préface au livre de Raymond Depardon, *San Clemente*, écrit: «Dans la maison des souffrances au *temps aboli*, [...] où est la folie? — Vous ne le savez. Ni moi. Mais tous les fous de la lagune saignent, pleurent, supplient, arrêtent des guerres, machinent l'Univers. Ce qui est sûr, c'est que derrière leurs apparentes chimères, ils sont au monde dix fois plus présents que nous. Autrement, ils ne souffriraient pas tant.»

Esther Delvin

Rue Haute 56

B-1348 Louvain-La-Neuve

BIBLIOGRAPHIE

1. Ausloos G. (1981): «Thérapie familiale et institution», *Champs professionnels*, n° 3, Ed. I.E.S.
2. Ausloos G. (1990): «Temps des familles, Temps des thérapeutes», *Thérapie familiale*, vol. 11, n° 1, pp. 15-25.
3. Davin J., Delvin E. et Le Polain V. (1989): *Une vie à vitre avec les personnes handicapées mentales*, Ed. Centurion.
4. Depardon R. (1984): *San Clemente*, Ed. Photo Copies.
5. Giami A., Humbert-Viveret C. et Laval D. (1983): «L'Ange ou la Bête», Publication du C.T.N.E.R.H.I., Série *Documents*, n° 2, octobre 1983.
6. Sandretto J. (1977): *Un enfant dans l'asile*, Seuil, Paris.

LE TEMPS EN INSTITUTION

Muriel MEYNCKENS*

Résumé: *Le temps en institution.* — L'auteur envisage deux moments-clés dans le travail institutionnel, à savoir la «réunion-avenir» permettant à un groupe d'enfants et d'adolescents hospitalisés en psychiatrie de préparer leur sortie, et l'évaluation des professionnels dans leur tâche. Ces moments sont concrétisés dans un espace-temps bien défini et ont la valeur d'un rituel.

Summary: *Time in institution.* — The author describe two key-moments in institutional work, the «futur meeting» can permit a group of children and teenagers admitted in psychiatry to prepare their going out and evaluate the professional task. The moments are realized in a well defined space time and have a ritual value.

Mots-clés: Institution résidentielle pour enfants et adolescents — Rituel — Processus de sortie — «Réunion-avenir» — Evaluation des professionnels.

Key words: Residential institution for children and teenagers — Ritual — Decharge — Futur meeting — Professional evaluation.

S'inscrire dans un processus, qu'il soit individuel ou institutionnel, c'est un peu prendre place dans une histoire qui implique passé, présent et futur.

Le temps, par définition, consiste en «un milieu indéfini où paraissent se dérouler irréversiblement les existences dans leur changement, les événements et les phénomènes dans leur succession».

Il est en quelque sorte imprenable, sinon par l'un ou l'autre artifice, comme la mémoire, la photographie, les écrits... D'une certaine manière, c'est une notion abstraite, qui défile sans que l'on puisse en réalité l'arrêter.

Dès lors, il nous semble impossible de parler du temps sans parler d'un espace permettant de concrétiser le déroulement des choses, de le rendre plus tangible afin de tendre un fil conducteur, créant des liens entre le passé, le présent et le futur.

* Pédopsychiatre, thérapeute familiale, chargée de formation à l'approche systémique et thérapie familiale et responsable du groupe «Institution» au Centre Chapelle-aux-Champs, U.C.L., Bruxelles. — Directeur médical de «Feux-Follets», hôpital psychiatrique pour enfants, avenue des Sorbiers 31, B-1300 Wavre.

Sans cet espace, le risque de courir après le temps ou de le perdre est grand et apparaît alors la tentation de rêver d'un autre lieu.

Le philosophe Gérard Fourez nous dit qu'il est impossible de célébrer le temps lorsqu'on veut en être maître. Il remarque du reste que les personnes les plus habiles pour cette célébration, comme les femmes ou les Noirs, appartiennent aux groupes dominés de notre civilisation.

Il souligne l'intérêt pour tout un chacun de ritualiser le décours temporel dans des instants d'arrêt.

La célébration d'un rite est, pour lui, un processus par lequel plusieurs personnes peuvent, dans un moment et un lieu déterminés, vivre intensément une période de leur vie, de leur histoire. Elle permet l'accomplissement solennel d'un événement et consiste en un symbole favorisant le ressouvenir et orientant l'avenir.

Le rituel permet que des faits vécus n'éloignent pas des autres et a l'avantage de pouvoir concentrer une série d'événements dans un cadre donné.

Ces moments-clefs de célébration peuvent constituer des jalons dans le cheminement d'un individu, d'un groupe, d'une institution, et peuvent permettre de vivre le temps, sans se laisser dépasser par lui, ou sans chercher à le maîtriser.

La littérature systémique nous dit du reste que «le rituel est un ensemble de gestes, de pensées, de prises de position relevant d'une religion, d'une culture, d'un mythe familial ou d'un processus psychopathologique, et susceptible d'apporter à celui qui l'accomplit un surcroît de pouvoir, un soulagement de l'angoisse ou la possibilité de passer à une autre phase de vie».

Nous allons envisager avec vous deux situations institutionnelles illustrant l'intérêt de se donner un espace pour apprivoiser le temps.

Nous aborderons tout d'abord les enjeux présents au moment de l'annonce de la sortie d'un enfant ou d'un adolescent ayant séjourné une ou plusieurs années dans un hôpital psychiatrique pour enfants, et dans un second temps, nous vous livrerons l'une ou l'autre réflexion concernant le fonctionnement institutionnel, et l'avantage de ritualiser une évaluation de chacun des professionnels.

I. Enjeux présents à l'annonce de la sortie d'une institution psychiatrique pour enfants et adolescents: mise en place de la «réunion-avenir»

L'importance d'un travail préalable à l'admission a déjà été largement décrite, ainsi que l'intérêt de l'analyse de la demande d'hospitalisation afin de créer un espace intermédiaire visant à donner une place différenciée tant au patient, aux membres de sa famille, qu'aux professionnels du réseau et de l'institution résidentielle.

Tout au long du séjour, le cheminement peut être difficile et interroger les partenaires familiaux et institutionnels sur l'identité de chacun et les aménagements possibles à réaliser.

Depuis plusieurs années, nous travaillons activement la sortie des enfants avec eux et leur famille lorsqu'elle est présente. Cette sortie est annoncée plusieurs mois à l'avance, au moment où l'évolution semble satisfaisante et où l'enfant a pu trouver de nouveaux moyens de communication. Paradoxalement d'ailleurs, les diffi-

cultés de départ ressurgissent avec fracas et ébranlent les professionnels comme les proches, les faisant au besoin douter de leur intervention, mais le patient peut alors en général mieux affirmer son identité, prendre du recul par rapport à ce qu'il vit, exprimer verbalement ses sentiments.

Autrefois, cette annonce de sortie était faite juste avant la date présumée du départ, et déclenchait une angoisse massive chez l'enfant qui vivait l'événement comme un passage à l'acte de notre part, et qui se retrouvait brutalement conscient de toutes les exigences que la « société » pourrait avoir envers lui en dehors de l'institution psychiatrique. Il nous déroutait par son comportement en cherchant, au besoin, à se faire rejeter massivement, peut-être pour garder inconsciemment l'illusion de maîtriser la situation. C'est un peu comme s'il disait : « Ce n'est pas vraiment vous qui décidez de mon départ, c'est moi, car, vous le voyez bien, je suis insupportable ! » Peut-être est-ce là une des parts actives que le patient peut prendre dans sa sortie, ou une manière de montrer à son entourage qu'il ne cherche plus à avoir leur soutien. La lecture du livre de G. Guex, « *Le syndrome d'abandon* » nous avait appris la notion de « crise de guérison » que nous avons trouvée très intéressante pour des problématiques non définies *a priori* comme abandonnisme. Nous n'avions cependant pas le temps de travailler réellement la crise, si nous n'annoncions pas suffisamment à l'avance ce départ.

Actuellement, nous communiquons officiellement la date de sortie, après concertation avec l'intéressé, ses proches et les membres de l'équipe. Cette date tient lieu de repère et oblige chacun à se situer, quelles que soient les manifestations symptomatiques ou l'angoisse.

Comme l'exprime G. Guex, « l'approche de la guérison est un des moments les plus critiques de l'analyse de l'abandonnique. C'est le moment où le patient est sur le point de s'adapter au réel, et donc de renoncer à ses besoins de vengeance et de compensation du passé, de renoncer à ses formes d'aimance ou d'exigences infantiles, à son désir d'absolu. Pour l'abandonnique, la vie ne consiste plus qu'en sacrifices et l'effort semble trop grand. »

A la lumière de cette lecture, lorsque l'enfant repassait par des moments de tension, nous avons, dans un premier temps, cherché à comprendre son inquiétude et essayé de voir avec lui quel sens donner aux difficultés qu'il vivait et comment recadrer son comportement. Ainsi, comme psychiatres, nous lui avons signifié qu'il voulait peut-être nous faire croire qu'il était à la case de départ, mais que pour nous, il n'en était rien, qu'il faisait peut-être tout pour se faire rejeter, mais que la date de sortie n'en était pas modifiée pour autant, et que cette crise n'effaçait pas les bons moments et l'évolution positive. Nous avons essayé de voir comment la famille pouvait nous éclairer lors des entretiens familiaux systémiques.

Dans un second temps, nous nous sommes rendus compte que, si nous pouvions travailler l'angoisse à un niveau verbal, c'était tout à fait insuffisant. Il s'agissait non seulement de comprendre le sens du comportement de l'enfant, mais aussi de l'accompagner concrètement dans la réalité angoissante qu'il vivait à l'annonce de son départ. Précisément, du fait qu'il allait mieux, il réalisait tout le chemin qu'il devait encore parcourir et la place qu'il allait occuper dans la société avec ses exigences, une fois sorti du milieu protégé.

Les comportements symptomatiques qui réapparaissent lorsque la sortie est envisagée, sont alors recadrés comme l'expression d'un nouveau moment de déséquilibre, de crise plutôt que comme une rechute. Avec Guy Ausloos, nous définissons la crise comme «l'état d'un système à un moment où un changement est imminent, ou va se produire». Il s'agit dès lors, pour nous intervenants, de permettre au système ou à l'individu de se tourner vers le futur et non pas de vouloir revenir à tout prix à la situation antérieure bien connue. Il s'agit aussi de permettre à l'individu de faire le deuil de tout le temps qu'il a pu perdre avec son symptôme, de l'accompagner dans les choses qu'il a encore à découvrir, de lui signifier que le professionnel est encore là, peut être utilisé, mais n'est plus prêt à tout comprendre ou à éternellement protéger. Une prise de distance réciproque est indispensable, dans les limites des possibilités du sujet.

C'est ainsi que le directeur, Claude Dieu, a imaginé d'instaurer une réunion pour les enfants ayant cheminé au sein de l'institution, afin d'entrevoir pratiquement ce que pouvait bien être leur avenir.

Cette réunion, nommée «réunion-avenir», a lieu une fois par mois pendant une heure et demie. Elle rassemble, outre les patients dont un départ est envisagé à plus ou moins court terme, le directeur qui en a eu l'initiative et qui participe aux entretiens de familles, un éducateur représentant le milieu de vie institutionnel, le psychologue responsable entre autres des contacts avec les écoles, l'assistant social assurant les contacts extérieurs, notamment avec le réseau, les centres de loisirs, les parents «perdus» et les institutions que l'enfant va au besoin visiter...

Lorsqu'un patient assiste la première fois à cette «réunion-avenir», le passage est officiellement annoncé lors de la réunion hebdomadaire d'enfants, et ce, selon un cérémonial un peu grave mais chaleureux. Le patient se lève alors, quitte le groupe, accompagné des participants à la «réunion-avenir», et ensemble, ils se rendent dans le local ad hoc.

Ce rituel a pour but de ponctuer cette étape importante et de permettre à l'intéressé de prendre conscience du chemin parcouru et de ce qui lui reste à réaliser avant de quitter le milieu protégé de l'institution.

Les circonstances et les raisons ayant justifié le placement sont rappelées bien souvent par le jeune lui-même. Chacun évoque les difficultés vécues par le patient et l'équipe en début de traitement. Les crises, les régressions ainsi que les succès intervenus tout au long du séjour sont commentés et visualisés par écrit sur un tableau divisé en quatre colonnes:

- à l'admission,
- pendant le traitement,
- aujourd'hui,
- à l'avenir.

Cette réunion vise donc à concrétiser les étapes à franchir pour que la sortie soit vécue comme une séparation et non une rupture. A chaque réunion, certaines tâches sont prescrites et communiquées ensuite aux autres membres de l'équipe. Un bilan est réalisé et permet alors aux patients de mieux pouvoir se situer avec leurs possibilités et leurs limites. Les difficultés sont recadrées, un questionnement

peut prendre place, et bien souvent, il est fait appel à l'expérience des autres patients qui peuvent alors se montrer solidaires et se soutenir mutuellement.

Cette réunion opère un peu comme un rite de passage qui, selon Van Genneep, se déroule en trois phases :

- « une phase de séparation vis-à-vis du groupe,
- une phase de mise en marge, en retrait,
- une phase de réintégration au sein du groupe dans une nouvelle position sociale. »

Nous constatons du reste qu'au travers de ce processus, les enfants prennent un statut différent dans le groupe et doivent faire face à plus d'exigences tout en bénéficiant d'avantages supplémentaires.

La « réunion-avenir » est en quelque sorte la mise en place d'un rite et peut faire penser à la prescription d'un rituel qui, comme nous le dit W. Seltzer, agit « à la fois sur la sphère matérielle et idéelle ».

Par « sphère matérielle », elle entend les modèles de comportement observable, par « sphère idéelle », le lieu des croyances et des affects non matérialisés.

En institution, nous retrouvons la dialectique entre l'aspect matériel et idéal : le travail se situe à la fois au niveau éducatif et au niveau psychologique.

Sur le plan éducatif, il s'agit en quelque sorte d'accompagner l'enfant ou le jeune dans de nouvelles démarches, dans ses réussites et ses échecs, c'est lui permettre d'ouvrir certaines portes..., de se sentir plus fort dans un nouveau monde relationnel.

Sur le plan psychologique, tout un travail de deuil doit s'élaborer, et ce travail démarre souvent bien avant l'annonce de la sortie.

Ce processus de deuil s'accompagne inévitablement de tristesse, de chagrin et d'agressivité. Nous constatons régulièrement en effet que lorsqu'un jeune commence à réussir quelque chose, il se retrouve face à une série de questions : « Pourquoi mes parents m'ont-ils laissé tomber ? » « J'en vaudrais si peu la peine ? » « Quelle image positive puis-je avoir de moi ? » « Pourquoi n'ai-je pas eu ce que j'étais en droit de recevoir ? » « Aurais-je la force pour continuer mes efforts ? » « Si je vais mieux, ma famille ne va-t-elle pas se culpabiliser d'avoir dû faire appel à d'autres ? » « Suis-je prêt à reconnaître la faillite de ce que j'ai fait pendant des années ? » « Puis-je imaginer éventuellement que les relations de mes proches se sont réaménagées, que les membres de ma famille ont pu négocier d'autres finalités ? »...

De plus, bien souvent, la conscience d'un surmoi, de ce qui est permis et de ce qui est interdit, devient plus forte, et l'individu peut en arriver à se mépriser lui-même, à se décourager, à s'imaginer qu'il n'arrivera jamais à retourner en famille par exemple.

Une conscience plus aiguë d'un sentiment de culpabilité peut aussi malmener l'âme ; parfois l'observateur a l'impression que la reprise de comportements symptomatiques est une manière inconsciente que le patient a trouvée pour montrer à sa famille qu'elle n'était pas si mauvaise que cela, que finalement, c'était bien lui qui avait les problèmes et que les « experts » ne s'en sont pas mieux sortis. Un peu comme si indirectement le patient cherchait à rassurer sa famille en la déculpabilisant et en prenant tout sur lui. C'est le moment bien souvent où, sur un fond

d'amélioration, apparaissent des crises plus fortes qu'avant. Nous avons l'impression de faire un pas en avant, deux en arrière.

Tous ces sentiments peuvent réveiller tristesse et colère, désespoir aussi, tant pour le jeune et sa famille que pour les membres de l'équipe, d'ailleurs.

Parfois, nous pourrions dire que, si ce travail de deuil ne peut s'élaborer, c'est le trou dépressif, la guerre ou le délire.

Faire le deuil du passé, c'est accepter que «c'est fini»; c'est un processus par lequel l'individu peut accepter la perte de ce qui était présent dans le passé. Cela prend du temps, du souvenir, jusqu'au deuil accompli où il accepte qu'il y a eu séparation entre lui et ce qu'il a perdu, entre lui et le parent idéalisé qu'il a cherché à protéger envers et contre tout, préférant se noircir, se montrer «superadapté» ou «obscène» pour reprendre les termes d'A. Miller. Travail de deuil de lui-même, de ce que l'enfant a connu et aimé jusqu'alors, deuil de ses illusions perdues.

Cette crise de guérison implique de veiller de très près à tous les mécanismes d'évasion qui guettent l'enfant et de le soutenir fortement dans son effort d'adaptation au réel. Du reste, G. Guex dit très clairement que, dans le cadre des psychanalyses de patients abandonniques, le mécanisme de la crise doit être expliqué afin que le patient la considère comme une possibilité de croissance et non comme une régression. Elle insiste sur le fait que, jusqu'au bout, la responsabilité de l'analyste consiste à donner à l'analysé une connaissance nouvelle, d'une qualité nouvelle de relation. Dans un cadre institutionnel, le rôle de l'éducateur sera là encore essentiel.

En conclusion, nous pourrions dire que les difficultés vécues tout au long du séjour en institution obligent un dialogue constant entre les partenaires, patient, famille, professionnels, favorisant la circulation d'informations pertinentes et des émotions qui sous-tendent le comportement, permettant des recadrages divers autorisant le changement dans la mesure où il dit autre chose que ce que la personne pouvait attendre. Un changement ne peut s'opérer du reste que grâce à un accompagnement dans le concret et dans le quotidien. Si le symptôme peut resurgir encore, l'individu qui le porte prend une place prépondérante et est moins submergé. Il devient un peu plus l'«acteur» de sa vie, et moins la victime de ses difficultés. C'est en tout cas l'objectif que nous nous fixons.

Nous ajouterons que tout travail autour des différentes étapes du séjour de l'enfant en institution révèle les colorations multiples du symptôme, et opère en quelque sorte la perte de la jouissance extrême ou de la toute-puissance grâce à ce dernier, permettant alors d'abandonner ses comportements symptomatiques, de s'affirmer en tant qu'individu et de courir le risque de la prise de parole.

II. L'une ou l'autre réflexion sur le fonctionnement institutionnel ou prendre un temps d'évaluation des professionnels

Deux pièges tentent le travailleur en institution: celui de l'urgence ou celui du temps arrêté et, dans chaque cas, le «temps de parole» risque plus que jamais d'être compromis. A la différence de la «réunion-avenir» qui constitue un rite de passage pour les patients, nous constatons qu'une évaluation de chaque profes-

sionnel dans sa tâche peut constituer un rituel favorisant la mise au point évoquant le souvenir du passé décrivant le présent et orientant vers le futur.

L'instauration de moments d'arrêt dans un espace et un moment déterminés lors de la réunion d'équipe permettra l'institutionnalisation d'une telle pratique.

Indépendamment de cela, il est bien sûr intéressant de réfléchir à la manière dont l'institution s'inscrit dans le temps.

Qu'en est-il de la mémoire institutionnelle, est-elle une mémoire vivante, une trace écrite et utilisable, une référence?

Comment se vit le présent?

Qu'en est-il des projets d'avenir, des finalités qui donnent sens aux rapports humains et permettent d'éviter à certains moments des règlements de compte, des interprétations purement affectives? Qu'en est-il encore de la place de l'évaluation de notre travail, et de chaque travailleur dans sa tâche?

Chaque lecteur trouvera réponse à ces nombreuses questions dans son milieu professionnel. Nous voulons seulement évoquer un «dérapage» fréquemment rencontré quand l'équipe ne parvient plus à mettre en place le «temps de dire» dans les circuits habituellement utilisés, et que l'évaluation de l'autre devient un jugement non-dit, mais agissant sans cesse et dominant la dynamique institutionnelle: plutôt que de dire, le professionnel fera sentir et la perte s'ouvre alors vers la séduction ou la diffamation.

Souvent, la solution apportée au problème devient la dilution de l'espace, ce qui entraîne perte de temps et envie de changer d'espace, voire de quitter l'institution. Quand nous parlons d'espace dilué, nous pensons par exemple aux couloirs et aux bruits qui y circulent, aux salles de cafés, aux grandes salles d'assemblées générales où tout le monde peut prendre la parole, mais où personne ne parle réellement, car tout se rejoue comme d'habitude.

Une situation particulière de dilution de l'espace consiste à inviter quelqu'un de l'extérieur, venant d'autre part, ou plutôt, de dire qu'il faudrait faire appel à une personne magique qui risque d'être investie de tous les pouvoirs sans en avoir aucun. C'est ce que nous appelons le «mythe de l'extérieur».

Nous ne nions pas l'intérêt d'une position neutre pour que la parole puisse naître et qu'un travail d'élaboration prenne place, et c'est du reste à certains moments, comme «superviseurs» d'équipe, que nous sommes amenés à intervenir. Quelle que soit la place du professionnel, à l'extérieur ou à l'intérieur, nous cherchons à voir comment la personne qui parle, risque d'être utilisée et comment elle peut se différencier de chacun des membres de l'équipe.

Pour avoir fonctionné depuis plusieurs années dans cette position de «superviseurs» d'équipe, nous nous rendons compte actuellement, que notre principal souci est de voir comment les différents professionnels peuvent évaluer les risques de la prise de parole et mettre en place au sein de l'institution ce qu'elles attendent de la personne extérieure.

Chacun en effet n'espère-t-il pas que sa parole ait le pouvoir d'un changement immédiat confondant prise de parole, avis consultatif et pouvoir de décision, ou n'attend-il pas que le consultant externe exprime ce que lui-même n'ose dire. Si parler peut à certains moments soulager, cela oblige à assumer ses mots, à les concrétiser.

tiser et risque de provoquer un conflit ouvert. A noter que la «santé» d'une institution peut se mesurer à sa capacité à gérer les conflits.

Cependant, bien souvent, pour éviter le conflit, les alliances ou les coalitions sont reines; et chacun se sent soulagé d'avoir parlé à quelqu'un d'autre, mais la dynamique de l'équipe reste dirigée par les non-dits. Chacun finit par ne plus savoir s'il parle en son nom propre, avec une réflexion personnelle, ou s'il parle pour soutenir son collègue qui sera censé lui offrir la réciprocité. Chacun peut se sentir à la fois dépersonnalisé, trompé, critiqué, honoré aussi, parfois sans que rien de constructif ne se mette en place, l'un prenant parti pour ou contre l'autre. La parole, ayant perdu tout contenu propre, ne sert plus qu'à tenter de redéfinir la relation et la gangrène se propage.

Nous constatons alors bien souvent la création insidieuse de clans, qui ne se parlent plus. L'objectif du travail s'oublie, l'affectif prend le dessus dans une relation qui devient duelle et non plus triangulaire. C'est bien souvent alors que l'évaluation du professionnel dans sa tâche peut devenir le quart d'heure de médisance ou être oubliée.

Qui alors peut avoir le courage d'éviter les bruits de couloir et de ramener dans un espace donné, en équipe, ce qu'il ne veut garder pour lui seul? ou tout simplement d'arrêter son collègue lui «confiant un non-dit»?

La mise en place d'une évaluation où peut se dire la difficulté de chacun dans son travail mais aussi ses points forts peut apaiser quelque peu et créer un espace intermédiaire permettant peut-être de jouer un rôle de «contenant» au sein de l'équipe, évitant des passages à l'acte, des mots trop destructeurs... ou des silences... De la même façon que nous cherchons à repérer le piège relationnel que nous tend le patient, nous tentons de préciser le mode de fonctionnement du professionnel et à quels moments il risque de reproduire ses propres dérapages dans la relation au patient ou à ses collègues.

Favoriser la circulation d'une parole permet d'officialiser les choses et institue les personnes. Chacun peut alors se situer avec ses possibilités et ses limites en connaissant l'image qu'il peut donner.

Cette remise en question implique des «garde-fous». Nous en citerons l'un ou l'autre, comme la volonté que les apartés repassent en réunion d'équipe, ou la mise en place de règles à respecter, l'exercice de la fonction tranchante, le respect de la hiérarchie.

Nous pensons par exemple à une équipe qui s'entre-déchirait et où la fonction tranchante n'était plus incarnée par personne, plus aucune décision ne se prenait, ou si quelqu'un en prenait une, il était automatiquement disqualifié et il n'y avait aucune exécution de la décision, jusqu'au moment où le directeur a bien été forcé d'assumer cette fonction. Dans cette situation du reste, les subtiles transgressions hiérarchiques ne faisaient qu'alimenter le cercle vicieux.

Comme autre «garde-fou», nous voyons la définition d'un objectif de travail et des moyens mis en œuvre pour y parvenir; ou encore préciser l'utilisation de ce qui a été dit et éviter que les paroles sorties de leur contexte ne prennent un tout autre sens.

Dans un autre ordre d'idée, il semble important aussi que dans une équipe, les professionnels puissent chacun, en même temps s'impliquer dans une tâche précise et définie par l'ensemble, et prendre du recul par rapport à cette tâche et par rapport à la dynamique interpersonnelle, opérant un double mouvement consistant à être dans le système et à en sortir.

Si cependant il y a trop de méfiance, si les «garde-fous» ne sont pas mis en place au sein de l'institution, si l'équipe fonctionne en étant dirigée par des non-dits, par des règles mythiques en distorsion avec le contexte actuel, ou encore par l'un ou l'autre clan non officiel et créant une lutte de pouvoir, peut-être que la personne extérieure aura plus d'aisance pour refaire circuler la parole.

Il faut savoir que faire appel, c'est sans doute espérer que, dans un avenir plus ou moins proche, avec quelqu'un d'un autre lieu, tout change, tout en sachant que le consultant risque d'être pris dans un lien paradoxal où rien ne peut changer. Il risque le rejet ou la rigidification de la situation, et le mythe de l'extérieur peut se perpétuer: chaque membre de l'équipe peut toujours penser que quelqu'un d'autre pourrait résoudre le problème, oubliant de plus en plus la force de l'officialisation des choses, la force de sa propre parole, de son propre questionnement.

Alors faut-il rester dans le déni en pensant que tout va bien, dans le non-dit, rêver à un personnage extérieur qui aura pour mission de dire ce qu'on n'ose dire? Nous préconisons de nous donner un temps et un espace ritualisés favorisant la possibilité de «dire» et instituant une évaluation de chacun dans son travail, dans un cadre donné, en équipe, où chaque professionnel peut nuancer ce qu'il dit à son collègue en fonction de son vécu et de la tâche à accomplir.

Muriel Meynckens

30, Clos Chapelle-aux-Champs
Boîte 3049
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Ausloos G. (1983): «Finalités individuelles, finalités familiales: ouvrir des choix», *Thérapie familiale*, vol. 4, n° 2, pp. 207-219.
2. Benoit J.C., Malarewicz J.A., Beaujean J., Colas Y. et Kannas S. (1988): *Dictionnaire clinique des thérapies familiales systémiques*. Paris, E.S.F.
3. Fourez G. (1985): *Les sacrements réveillent la vie*, Le Centurion, Mayenne.
4. Guex G. (1973): *Le syndrome d'abandon*, Paris, P.U.F.
5. Miller A. (1983): *Le drame de l'enfant doué*, Paris, Fil Rouge, P.U.F.
6. Miller A. (1986): *L'enfant sous terreur*, Paris, Aubier.
7. Seltzer W. et M. (1986): «Le matériel, le mythique et le magique: une approche culturelle de la thérapie de famille», *Dialogues*, Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille, pp. 62-76.
8. Selvini M. et coll. (1984): *Dans les coulisses de l'organisation*, E.S.F., Paris.

Inédit:

9. Delaetere A., Dieu Cl., Meynckens M. et Wery V. (1983): Fascicule sur *La pratique institutionnelle de l'équipe de Feux-Follets, hôpital psychiatrique pour enfants*, Wavre.

INEF - INSTITUT DE LA FAMILLE ET DES SYSTÈMES HUMAINS

Formation théorique et pratique en thérapie et en intervention systémiques

Deux formations sont dispensées:

1. Formation en thérapie familiale

destinée aux psychologues, psychothérapeutes, médecins, enseignants, logopédistes, éducateurs spécialisés.

2. Formation en intervention systémique

destinée aux socio-professionnels: éducateurs, infirmiers, soignants, assistants sociaux, conseillers de personnel, gestionnaires de ressources humaines, juristes, enseignants, physiothérapeutes.

Début de la formation: octobre 1992.

INEF - 76, rue de Lausanne, CH-1202 Genève.

Informations: M. Khalfaoui - Tél. (022) 738.68.68 - Fax (022) 738.19.43

LE TEMPS ET LES FAMILLES SOUS-PROLÉTAIRES¹

Pierre FONTAINE²

Résumé: *Le temps et les familles sous-prolétaires.* — Dans la société, les familles sous-prolétaires sont inadaptées/exclues. Ces deux termes donnent deux vues. Notre contribution tâche de donner une vue binoculaire (Bateson) du temps dans la vie des familles très pauvres. Le temps peut être vu comme un équilibre ou une complémentarité cybernétique entre maintien et changement. Nous examinerons le temps des familles sous-prolétaires à diverses échéances: à court terme: la vie journalière avec une tendance au chaos liée à une situation peu protégée, avec un rythme qui n'est pas lié à un travail régulier et avec une perspective passé, présent, futur, différente; à moyenne échéance: le cycle de vie de ces familles avec — comparé à un jeune couple d'universitaires — télescopage des stades entre le puberté et la naissance du premier enfant; à long terme: le maintien et le changement transgénérationnel. Comment allier, pour les jeunes, en sortir et rester loyal?

Summary: *Time in underprivileged families.* — In our society underprivileged families are maladjusted/excluded. These two terms suggest two different views. In our paper we try to give a binocular view (Bateson) of the time in very underprivileged families. Time can be seen as a cybernetic complementarity or a balance between stability and change. We will consider time in «unprivileged» families during short term, medium term and long term periods. Short term: the daily life with its tendency for chaos linked to a situation offering little protection; with a rhythm not connected to work and with a different perceptive of past, present and future. Medium term: the family life cycle by comparison to a couple with university status and a double carrier is a telescoping of stages between puberty and the birth of the first child. Long term: stability and change on transgenerational level or how can young people reconcile a higher level of education with loyalty to their parents.

Mots-clés: Famille — Pauvreté — Temps — Changement — Rythme — Stades de la vie familiale — Transgénérationnel.

Key words: Family — Poverty — Time — Change — Rhythm — Stages of family life — Transgenerational.

¹ Cet article est une adaptation de la partie sur le temps d'une contribution plus étendue, «Pas de temps, pas d'espace», à paraître dans une publication aux Editions Science et Service Quart Monde, Paris.

² Professeur émérite de la Faculté de Psychologie de l'Université Catholique de Louvain. Collaborateur de l'Institut de recherche et de formation du Mouvement International ATD Quart Monde, à Pierrelaye (France).

Introduction

Ce travail tâche de faire voir et peut-être sentir comment des familles sous-prolétaires vivent le temps. Afin d'être proche de ce vécu, nous avons inclus dans le texte pas mal de phrases ou situations relevées chez les très pauvres, éventuellement par des personnes³ qui vivent très proches d'eux.

Ce travail est limité. Il devrait être amélioré par un feed-back plus important des familles mêmes et par des différenciations parmi elles afin d'éviter des généralisations. Nous sommes aussi limité à une compréhension, sans décrire une action. Nous savons que celle-ci doit être globale, dépassant le problème du temps, de même qu'une action sur le temps, tel que donner une histoire familiale à ces personnes, a une influence beaucoup plus large que sur le vécu du temps.

Dans la suite de cette introduction, nous situerons d'abord les familles sous-prolétaires, puis donnerons quelques réflexions sur la continuité et le changement dans le temps. Ensuite, dans le corps de notre exposé, nous examinerons le temps des familles sous-prolétaires à courte, à moyenne et à longue échéance.

Sous-prolétariat et systémique

Par familles sous-prolétaires ou en grande pauvreté, nous comprenons, selon l'avis du Conseil Economique et Social français, des familles qui souffrent de façon persistante de précarités dans plusieurs domaines d'existence (revenus, habitat, santé, école, accès à emploi) de sorte que sont compromises leurs chances de réassumer leurs responsabilités professionnelles, familiales et sociales et reconquérir par elles-mêmes leurs droits fondamentaux dans un avenir prévisible (Wrésinski, 1987, pp. 6-7).

Ces familles qui représenteraient environ 5% de la population ont souvent peu de contact avec les services de santé mentale à moins que ce ne soit sous ordonnance ou sous la pression de diverses instances juridiques et sociales.

Ces services découvrent de nombreuses difficultés psychiques tant chez les enfants que chez les parents. Et, comme le dit Diatkine (1979, p. 238): «Même si le psychiatre n'est pas immédiatement découragé par la quantité et la variété des problèmes qui lui sont soumis, ses tentatives thérapeutiques semblent vouées à l'échec.»

En effet, chez ces familles que les Américains appellent *multiple problem families*, les diverses précarités sont liées les unes aux autres, forment une totalité. Donnons un exemple: un enfant a des difficultés d'apprentissage car il va irrégulièrement à l'école, car sa mère sait qu'on s'y moque de lui et qu'elle ne peut pour l'instant le laver, car il ne pleut plus depuis un bon bout de temps, et ils n'ont pas l'eau courante, qui est coupée faute de paiement. La mère ne s'adresse pas à l'assistance publique pour avoir de l'argent, car elle a peur qu'une enquête mène à lui enlever

³ Je remercie ici des volontaires du Mouvement ATD Quart Monde et plus particulièrement Jean Lecuit et l'équipe «Corps» à Bruxelles, ainsi que Bruno Dabout et l'équipe de Noisy-le-Grand.

ses enfants, vu leurs circonstances de vie. Elle sait qu'on les lui enlèvera s'ils ne vont pas en classe. C'est le fait que tout est lié qui fait qu'une approche systémique de familles sous-prolétaires est indiquée.

Le livre de S. Minuchin (1967), «Families of the slums. An exploration of their structure and treatment», est un exemple d'une approche pareille⁴.

Il y a aussi moyen de voir ces familles dans un système sociétal plus large. Là l'accent est mis sur le processus d'*exclusion-marginalisation* et nous prendrons une autre définition de la pauvreté: celle du Conseil des Communautés européennes: «On entend: — par personnes pauvres les individus ou les familles dont les ressources sont si faibles qu'ils sont exclus des modes de vie minimaux acceptables dans l'Etat membre dans lequel ils vivent; — par ressources: les revenus en espèce, les biens ainsi que les services disponibles dans les domaines public et privé» (Conseil, 1975, et Sassier, 1990, p. 332).

Vu ainsi comme exclusion-marginalisation, le sous-prolétariat est envisagé comme un problème sociatrique, c'est-à-dire de dysfonctionnement de la société, nécessitant la compréhension et l'intervention dans des suprasystèmes dans lesquels le sous-prolétariat est le «patient identifié» du système.

Pour utiliser une métaphore, je dirais que ce sous-prolétariat n'est pas considéré comme un organe noble de ce corps sociétal: ce n'est pas le cerveau, ou le cœur, ou la musculature. C'est en marge, une peau en mauvais état. Et dans le corps, l'état de la peau est le signe de certaines souffrances, soit dues à des facteurs plus extérieurs: les mains deviennent bleues de froid, et les hivers rudes amènent une plus grande misère; soit dues à des facteurs internes: un ulcère à la jambe est dû à une mauvaise circulation interne ou une glycémie trop élevée compliquée par une infection extérieure. Nous nous arrêtons là pour ne pas décrire toute la complexité systémique d'une affection somatique pareille.

Sur le plan de la société, les causes de rejet/non-intégration des pauvres sont encore plus complexes. Etant en marge, étant les plus sensibles, les plus fragiles, les pauvres signalent les premiers ce qui ne marche pas dans notre système. Par exemple au niveau scolaire, les échecs en primaire, — menant chez eux dans la moitié des cas à l'illétrisme — les difficultés de motivation scolaire des adolescents dont la scolarité a été prolongée, ont signalé avant les longues grèves des enseignants (Belgique, mai-décembre 1990) et les violentes manifestations des lycéens (France, 12 novembre 1990) que quelque chose ne tournait pas rond dans l'enseignement et dans la cité.

⁴ Il ne faut pas oublier que la population étudiée par Minuchin est celle de familles qui ont un enfant à la Wiltwyck School for boys et dont au moins deux enfants sont considérés comme délinquants. Parmi elles, l'intérêt de Minuchin va vers les familles désorganisées qu'il tâche de restructurer. Il ne s'agit donc pas d'un échantillon représentatif de familles sous-prolétaires, ce qui est difficile à trouver. Il y a, comme dit Minuchin, d'autres types de familles sous-prolétaires (Minuchin, 1967, pp. 27 et 36). Il évite d'employer le terme délinquant dans le titre de son livre. Beaucoup de travailleurs de santé mentale et criminologues s'occupant des plus pauvres ont peur d'un étiquetage qui est plus dangereux chez des jeunes dont l'identité sociale et personnelle est plus fragile par absence d'un métier, d'un lieu d'habitation, d'une formation reçue dont ils peuvent être fiers. L. Walgrave (1979) en conclut: «Les classes inférieures et les familles moins stables sont donc plus vulnérables à l'intervention judiciaire.»

C'est en se penchant sur les problèmes d'handicapés mentaux, appelé à l'époque anormaux, que des pédagogues comme Decroly et Montessori ont mis au point une méthode qui s'avère épanouissante non seulement pour ces handicapés, mais pour tous les enfants. Peut-on espérer qu'en se penchant vers ceux qui souffrent le plus d'un dysfonctionnement de la société, on puisse arriver, non à ce que certains appelleraient une reconquête de la marge/marche, mais à sa mise en valeur après une victoire sur les conditions de pauvreté et ainsi à un mieux-être du système entier?

Si l'on voit la grande pauvreté comme un système d'exclusion, rejet/non-intégration, inadaptation, il me semble logique que le travail symptomatique sur la famille individuelle même n'apporte de résultat que si la famille est assez forte et si on a tenu compte de l'ensemble du système ou du moins de la position des intervenants dans le système familial.

Nous employons ici les termes «exclusion, rejet»/«non-intégration, inadaptation». De chaque côté de la barre se trouve une autre vue: une vue d'en bas, une vue d'en haut de la société. Il s'agit d'un phénomène de ponctuation dans un processus circulaire en cercle vicieux.

Le gros problème pour moi semble résider dans la reconnaissance de la dignité humaine. La société dans sa partie dominante «inclusive» a du mal à respecter ces familles exclues, vu leur façon de vivre. Ils paraissent être des sous-hommes, des parents indignes, etc. Si le sous-prolétaire est conscient de sa dignité humaine fondamentale et dit «on n'est pas des chiens», il est aussi très sensible au regard de l'autre⁵ et sent que cette dignité humaine lui est niée. Le risque est alors qu'il finisse par se comporter comme il est vu, par un mécanisme de *self fulfilling prophecy*.

La façon d'en sortir est d'abattre un mur d'incompréhension et d'arriver à une rencontre dans le sens morénien (Moreno, 1914) de sorte que chacun puisse se voir, et le monde, avec les yeux de l'autre, ce que en termes systémiques j'appelle l'*inversion de ponctuation* et qui correspond au *role reversal* ou «changement de rôle» du psychodrame. Acquérir ces deux vues rejoint ce que Bateson (1984, p. 139) appelle la *double description* qu'il compare à la vision binoculaire. Comme cette dernière à travers deux vues différentes de la même scène donne une dimension de profondeur, de même la double description fait apparaître le relation (Bateson dit «constitue, produit la relation») et évite le piège d'attribuer un comportement à des qualités internes d'une des parties.

Quand nous décrivons la façon dont les familles pauvres vivent le temps et puiserons à ce propos dans la littérature dite scientifique, il nous sera difficile de garder cette position de double description, car la vue des pauvres est mal connue et peu publiée dans la littérature scientifique. Elle s'exprime parfois à travers des monographies, histoires de vie, écrites par certains sous-prolétaires. Elle s'exprime dans des universités populaires d'ATD Quart Monde où des familles très pauvres

⁵ Une étude sur les valeurs dans les familles Quart Monde (Fontaine, à paraître) fait apparaître que, contrairement aux familles aisées, «être soi, bien dans sa peau, sachant ce qu'on ressent, aime et veut» n'est pratiquement pas formulé dans les familles Quart Monde, tandis qu'est forte chez elles l'aspiration à être quelqu'un, respecté dans le regard de l'autre.

arrivent progressivement à exprimer leur vécu grâce à la présence d'autres familles et de volontaires du mouvement dont elles se savent comprises.

Nous tâcherons de mettre les comportements dans un contexte qui lui donne un sens. Mais avant d'arriver là, nous devons d'abord donner des concepts généraux concernant cette dimension temps.

Le temps

L'espace et le temps sont des dimensions fondamentales. Ils le sont aussi pour la famille. Pour nous (Fontaine, 1985), l'espace d'une famille, c'est la façon dont elle règle la proximité et la distance, les liens et les limites, l'être avec les autres et l'être soi, la socialisation et l'individuation. Le temps d'une famille, c'est la manière dont elle gère le maintien et le changement, la continuité et l'adaptation, la stabilité et la flexibilité.

Ces deux dimensions espace et temps sont naturellement aussi liées; ainsi l'être soi donne une continuité et l'être avec les autres mène à une adaptation.

Si les deux termes, maintien et changement, sont vus comme opposés et contradictoires, on peut les représenter comme en fig. 1. L'état d'équilibre statique se situe alors à 50% de maintien et 50% de changement (fig. 2).

Mais maintien et changement peuvent être vus comme des vecteurs qui sont en *synergie* (Benedict et Maslow)⁶. Ceci peut être représenté par un graphique ordinaire avec les deux variables en abscisse et ordonnée (Fig. 3 à gauche).

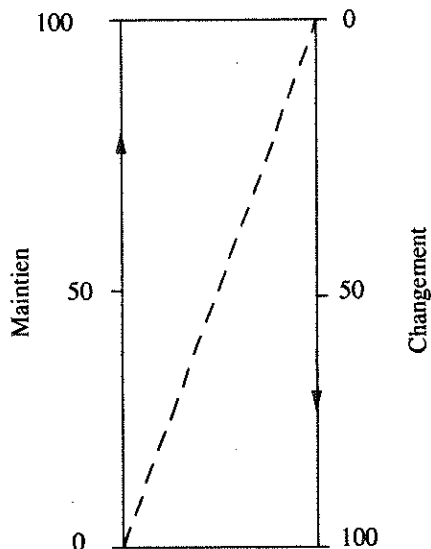


Figure 1: Maintien et changement vus comme opposés.

⁶ Ruth Benedict, anthropologue et poète, est morte en 1948. Ses notes d'études et de conférences ont

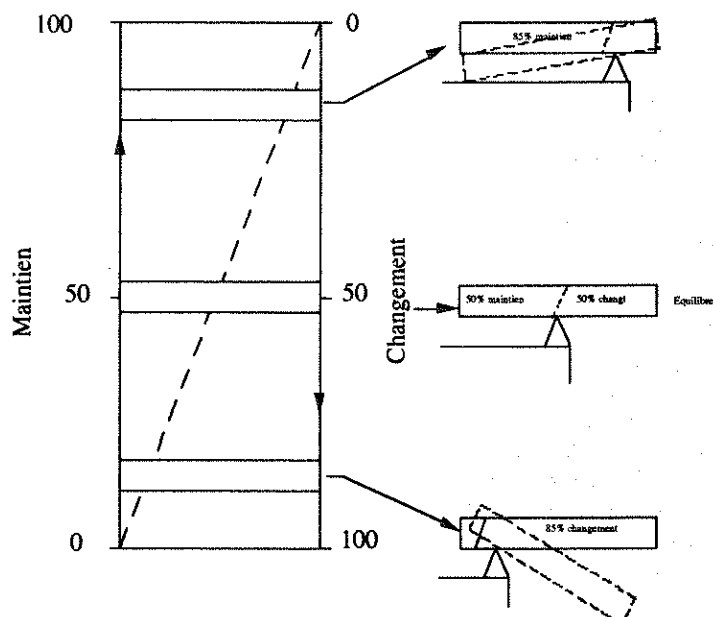


Figure 2: Position d'équilibre ou tendant vers le maintien ou le changement quand ceux-ci sont vus comme opposés.

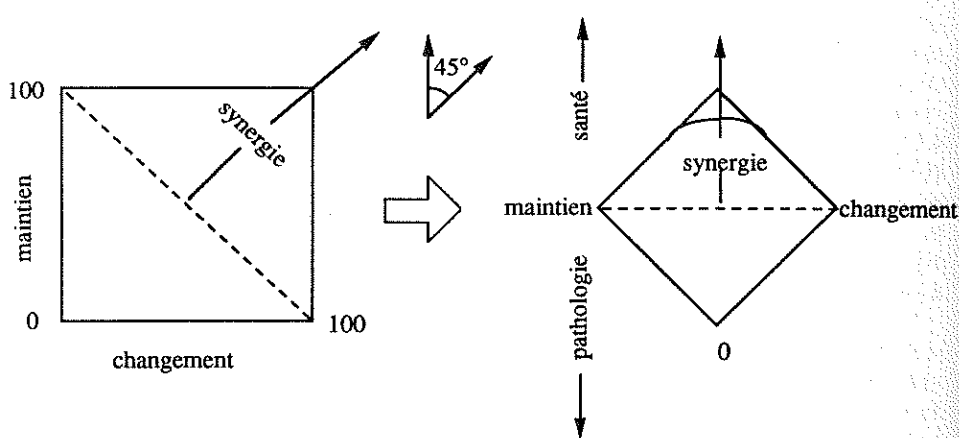


Figure 3: Graphique classique de synergie maintien-changement et sa transformation dans le « losange de l'axe diachronique ».

été étudiées par A. Maslow qui a repris le terme *synergie* que Benedict utilisait pour décrire chez certaines tribus amérindiennes la façon dont agir pour soi et agir pour la tribu — je dirais pour les autres — vont de pair (Hampden-Turner, 1981, p. 148). La synergie entre être soi et être avec l'autre, se trouver soi complètement dans sa relation à l'autre et être vraiment avec l'autre en se révélant complètement, se remarque à première vue plus rapidement que la synergie maintien-changement.

Ainsi, le maintien et le changement peuvent tous deux jouer à fond, à 100% et se compléter. C'est comme si on pouvait dire que c'est parce que le changement peut jouer complètement que la famille peut se maintenir à travers évolutions et événements. Et c'est parce qu'elle parvient à se maintenir complètement que le changement peut y aller. Keeney (1983) se basant sur Varela appelle ce type de relation une *complémentarité cybernétique* (p. 92) et dit «For example Varela's basic form, 'the it/the process leading to it', can be used to frame the pattern 'stability/change'. Cybernetics, as we have defined it, is, in fact, the study of this complementary relation» (p. 94).

Si nous faisons maintenant pivoter de 45° la représentation à gauche de la figure 3, nous pouvons rejoindre le losange que nous avons employé (Fontaine, 1985, pp. 272 et 276) comme modèle de santé/pathologie. Cette forme montre un équilibre gauche-droite entre les deux pôles maintien et changement et indique une direction: vers le haut santé et synergie entre les pôles, et vers le bas: pathologie et antagonisme entre eux.

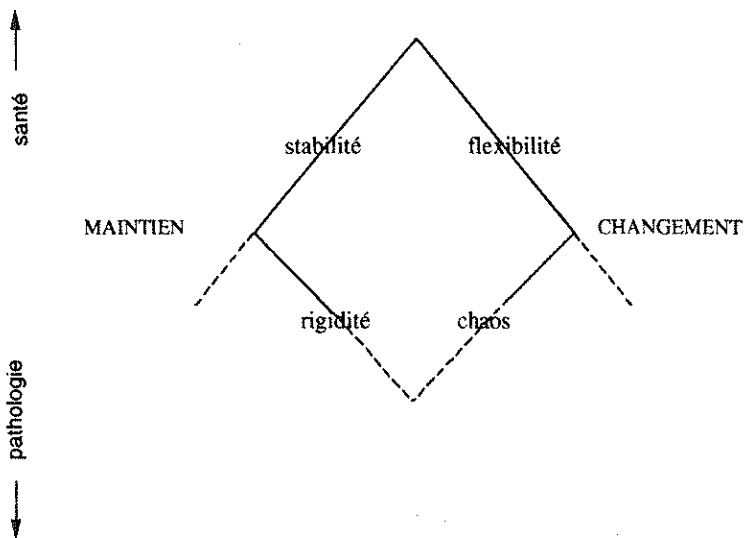


Figure 4: Le losange de l'axe diachronique.

Nous pouvons maintenant (Fig. 4) nommer les quatre côtés de notre losange. Dans le sens de la santé, nous avons un équilibre entre stabilité et flexibilité. La stabilité devient rigidité dans la zone pathologique et de même la flexibilité devient chaos. Chaos et rigidité peuvent se rejoindre dans notre conception et dans notre représentation en losange mais ils peuvent aussi être plus éloignés l'un de l'autre⁷.

⁷ Dans les modèles d'évaluation de la famille (Fontaine, 1988, p. 190), Olson a développé le modèle circumplexe avec les mêmes deux dimensions qu'il appelle cohésion et adaptabilité. L'adaptabilité est liée au temps et comprend quatre gradations: rigide (adaptabilité minimale), structuré, flexible

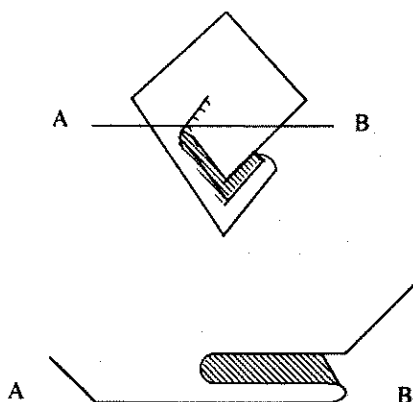


Figure 5: Losange de l'axe diachronique présentant une fronce de R. Thom dans sa partie pathologique.

Nous pouvons dire (Fontaine, 1989) que le côté pathologique (Fig. 5) présente une fronce catastrophique de René Thom entre le chaos et la rigidité. En effet, en situations catastrophiques, un saut peut se produire du chaos à la rigidité et inversement. Ce que Ausloos (1981) appelle familles alternantes.

Certains films de guerre rendent très bien ces situations extrêmes: en première ligne, c'est le chaos: les murs s'effondrent, le camarade tombe, un autre semble trahir, la radio ne marche plus, le caporal semble vous oublier, il ne reste plus que trois cartouches, l'ennemi infiltre le terrain et peut apparaître à chaque moment. A ce moment, tout peut s'arrêter et la vie se figer au fond d'un trou de bombe pour tâcher de survivre en faisant le mort jusqu'à l'arrivée éventuel de renforts. Ça, c'est la rigidité.

Le chaos m'apparaît comme l'ensemble des réactions en tout sens à des stimuli divers et multiples avec lesquels on est confronté sans pouvoir en prendre distance ou avoir un répit, de sorte que, dans le groupe système, désorganisation et incoordination apparaissent avec une perte de la maîtrise de la situation.

La rigidité est le blocage des réactions avec un retrait de la situation et un ralentissement du temps. On ne veut pas maîtriser la situation mais survivre, assurer une continuité.

Les échelles du temps

L'équilibre dynamique entre maintien et changement va s'incarner à diverses échéances sur différentes échelles du temps du vécu familial.

et chaos (adaptabilité maximale). Les extrêmes représentent la pathologie. Comme nous constatons dans la pathologie des passages d'une extrême à l'autre sans passer par les zones équilibrées, nous disons qu'ici aussi les extrêmes se touchent et le font dans la troisième dimension et voyons (Fontaine, 1989 et Reynart *et al.*, 1991) le modèle circomplexe d'Olson comme la toile d'un parapluie dont les baleines se recourbent vers le bas.

1. A courte échéance, il y a les adaptations et oscillations du mouvement du jour, de la semaine, de l'année. On s'adapte au verre renversé, au père qui rentre le soir, à l'angine et à la fête d'anniversaire. Ce sont en général des changements en plus ou moins, ce que Watzawick (1975) appelle «les changements 1».
2. A moyenne échéance, nous pouvons suivre la dimension maintien et changement à travers les stades de développement de la famille qui sont selon Terkelson (1980, p. 40) des «changements 2» et c'est-à-dire d'autres façons d'être: la jeune femme qui attend son premier bébé, de façon assez brusque, n'est plus simplement la jeune épouse, et ceci change les relations conjugales et familiales.
3. A longue échéance, il y a aussi maintien et changement dans le tissu transgénérationnel. Il y a transmission des modes de comportements familiaux et de valeurs qui les soutiennent. Il y a des «loyautés invisibles» (Boszormenyi-Nagy, 1973) qui, de façons plus inconscientes, relient les générations.

Le temps dans les familles sous-prolétaires

A court terme

Le chaos

Prenons comme exemple une situation vécue par une famille: le père séparé de sa femme, tâche de réunir la famille, de se réentendre avec son épouse, de reprendre ses enfants. Il trouve un travail grâce auquel il obtient un logement, il fait revenir sa femme et ses enfants de Rouen où elle a trouvé refuge puis travail, mais dès le premier week-end, les époux se disputent. La femme, qui a précédemment été battue, va chercher refuge avec ses enfants dans un café voisin et y passe la nuit, attablée. Le cafetier est préoccupé pour les enfants et signale leur abandon à la police qui les recueille. Le lendemain, le père alerté quitte son travail et met quelques jours à récupérer ses enfants. Ayant perdu sa place et son logement, il vit avec eux chez des amis qui s'en occupent. Dans cette maison surpeuplée, une poêle est renversée et brûle le plus jeune enfant qui est amené à l'hôpital où on le garde, et on fait mener une enquête, qui aboutira vraisemblablement au placement des enfants.

Des amis trouvent le père perdu, assis dans le noir sur une chaise. Il a perdu sa femme et ses enfants, son emploi et le logement qui en dépendait. Tout s'est effondré en quelques jours, comme un château de cartes. Tout n'était qu'un échafaudage patient, mais sans bases suffisantes pour résister.

Pourquoi cette tendance au chaos chez les familles pauvres? Je tâche d'imaginer comment ce chaos se présente.

La première image qui me vient: «c'est trop léger». Il y a de l'énergie, mais le volant⁸ est trop léger pour maintenir, grâce à la force d'inertie, la machine en

⁸ Volant: 2,4°. Roue de grand diamètre dont la masse en rotation sert à régulariser l'allure d'un moteur. *Figuré*: ce qui sert à régulariser ou à entretenir un processus (Petit Robert, 1987).

marche, malgré de petits accrocs. La masse du volant, il faut être une personne de poids, pour l'avoir. Poids économique, social, culturel?

J'écris «petits accrocs». Gaëlle Rivage, dans son autobiographie, parle de «détails»: «Mes journées sont occupées par une foule d'activités visant à résoudre les détails pratiques. Détails? Pour tout un chacun, oui. Pour nous, ces détails sont d'intérêt vital. Pour l'heure, tout se démantèle, se dégingue, se brise et disparaît» (1990, pp. 42-43). C'est ça: ces détails sont vitaux parce qu'à cause d'eux la machine peut tourner irrégulièrement et s'arrêter. Ce sont comme des grains de sable.

Une deuxième image me vient: une poussette d'enfants, à petites roues, dans un terrain caillouteux. Ceci amène nécessairement une énorme dépense d'énergie et une marche cahotante et chaotique, là où de grosses roues gonflées passeraient aisément.

Une troisième image est celle de familles sans protection contre les intempéries. Et ceci rejoint la conception connue que maintien et changement sont liés à fermeture et ouverture (Fontaine, 1985, p. 269) et plus spécifiquement comme Ausloos écrit (1986, p. 549): «chaotic transactions characterized by to great openness of boundaries» et là je me souviens de plaintes de familles pauvre, «notre vie privée est publique et tout le monde s'en mêle», et les vois sujettes à trente-six accrocs, des grains de sable amenant des pannes en chaîne. Est-ce que les familles les plus aisées vivent aussi, grâce à leurs richesses économiques et sociales, à l'abri des «grains de sable»?

La rigidité

Comme nous venons de le voir, après le chaos et l'effondrement, le père se rigidifie: il est assis sur une chaise dans le noir. C'est une rigidité léthargique qui est bien connue dans le Quart-Monde. Je trouve parlant l'exemple que Joseph Wrésinski (1986, pp. 136-138) en donne dans un poème, «Plus jamais un oiseau mort comme signe de détresse». C'est une situation de rigidification qu'il a lui-même, enfant, vécue de l'intérieur, et où un oiseau oublié est mort dans sa cage. Nous en donnons ci-dessous, dans un encadré, quelques éléments qui en donnent le fil, et auxquels nous nous référons. Dans l'inactivité (lignes 40-41), avec le silence (42), avec le cri ininterrompu du bébé (46), c'est l'arrêt du temps (47) et du vécu (44).

L'arrêt du temps

Extraits de:

Jamais plus un oiseau mort
comme signe de détresse

de Joseph Wrésinski*

In: *Paroles pour demain*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986.
Repris avec la permission de l'éditeur.

→

26 Vinrent donc les jours où nous étions tous très malheureux
Maman délaissait la marche de notre maison,
que jusqu'ici elle avait défendu de devenir un taudis:
«Range ceci, range cela, balaye, pousse-toi que je nettoye la table...»

40 Le soir, nous restions là,
avant d'aller dormir, sans oser dire un mot,
comme si notre voix allait provoquer d'autres catastrophes,
Allions-nous encore à l'école? Je ne sais plus.

45 Je me rappelle seulement mon petit frère Martin
qui ne faisait que pleurer.

Il semblait que le temps s'était arrêté pour nous,
que rien ne comptait plus.

Nous étions comme si nous étions morts.

50 Nous survivions au jour le jour. Combien de temps cela a-t-il duré?
Peu sans doute mais il était tellement intense et terrible
qu'il prend dans mon souvenir
une place exceptionnellement grande.

Puis un jour le soleil est revenu

Est-ce pas une bonne nouvelle, un don, une parole gentille?

65 Je ne le sais plus.

Mais le temps suivait, à nouveau, son cours normal

Apparemment, l'heure du malheur était passée,
mais tout devait se remettre en place

Il a fallu que maman progressivement
reprenne son rôle de mère sans inquiétude, de mère assurée.

90 Etres et choses devaient reprendre leur place.

Les relations avec les voisins,

les mots que notre mère avait peut-être dits en trop,
il a fallu peu à peu qu'elle les retire.

Comment l'expliquer? Wrésinski dit «quand la douleur est trop grande, tout s'arrête: le temps, les sentiments, le bon Dieu» (versets 76-77, non repris dans l'encadré); économie de souffrance par distanciation, économie d'énergie par hibernation.

En tout cas, comme l'hibernation, ceci s'accompagne de renfermement: volets fermés, portes closes, ne pas ouvrir, ne pas répondre aux appels. Nous citons encore Wrésinski (1986, p. 39) avec une vue extérieure cette fois-ci: «Et j'avais beau frapper sur les panneaux de bois, secouer la poignée, crier mon nom, personne ne répondait. Pourtant, la voisine affirmait 'ils sont là, frappez plus fort, ils sont là'. Même le chien n'aboyait pas. Quand je me hasardai à pousser la porte, Jean-Marie était là, au fond de la cuisine, au pied de l'escalier, comme s'il eût voulu défendre l'étage de l'intrusion de méchants. Je n'osais avancer vers lui et je restais, à mon tour, figé d'étonnement...»

Il y a une forme de rigidité que je crois voir parfois avant la situation chaotique, qui est une rigidité non léthargique, mais active. Il y a encore une certaine maîtrise, tout est encore tenu en équilibre, mais moyennant une tension rigide énorme et une souffrance chez plusieurs. On ne peut respirer ou tout s'effondre.

D'autre part, après la période de rigidité léthargique, Wrésinski, dans «Plus jamais un oiseau mort», décrit une période de remise en train des relations dans la famille et au dehors. «Les relations avec les voisins, les mots, que notre mère avait peut-être dit en trop, il a fallu petit à petit qu'elle les retire.»

Voyons-nous avec ces différentes phases des cycles, un rythme se dessiner? Je ne le sais pas encore. De l'extérieur, c'est surtout une absence de rythme, une a-temporalité qui a été décrite. Voyons de quoi il s'agit.

Rythme

L'absence de rythme normal a souvent été reprochée aux pauvres. Au niveau journalier, cela représente: pas d'heures de repas, pas d'heures de lever. La cause a été vue dans l'absence de rythme de travail. En effet, même dans beaucoup de familles favorisées, quand on ne travaille pas, le samedi et le dimanche et en vacances, on est moins régulier pour le lever du matin, pour prendre le repas, on instaure un brunch à midi. Cela fait partie des loisirs, de la détente de pouvoir prendre un autre rythme ou de s'en libérer. De même chez les ouvriers en chômage, on voit apparaître une désorganisation (Piquard, 1987, p. 176). Quand le père a un travail irrégulier, on voit parfois nettement la différence. Quand il est sans travail, non seulement les enfants ne sont pas levés, mais la maison n'est plus entretenue, les démarches peuvent s'arrêter comme s'il y avait une dépression générale dans tout le système familial. La fréquentation scolaire introduit également un rythme dans l'aire de famille. Ceci est pour certains une raison de plus de préconiser cette scolarisation régulière (Sentilhes, 1988, p. 20).

Malgré le travail et la scolarisation, les repas dans ces familles sont souvent très irréguliers. Des facteurs multiples interviennent. Tout d'abord, l'habitude du repas en commun est moins fréquente. L'espace, le mobilier et la vaisselle ne sont pas prévus pour le repas en commun d'une famille nombreuse. Ensuite pour la mère, être distributrice de nourriture et maternante est important (Minuchin, 1967, p. 212).

C'est une façon de montrer son amour. Ainsi certains jours, elle peut préparer quatre repas chauds individuels différents, selon les souhaits des jeunes (Minuchin, 1967, p. 193), donner, en plus, à l'un puis à l'autre, de l'argent pour acheter une cannette de coca ou un sachet de chips, et le lendemain être prise par d'autres problèmes et ne pas préparer de nourriture. Les enfants se débrouillent alors avec des biscuits.

Si les familles pauvres n'ont pas un rythme imposé par le travail régulier, elles en ont un autre qui lui aussi est imposé par les relations à la société. «Le temps des familles n'est pas celui de la logique des saisons⁹. Il obéit au rythme des visites des intervenants, de leurs convocations, des jugements et des mesures diverses» (Nicolas, 1990, p. 77). Ces visites et convocations sont souvent imprévues. La maîtresse de maison ne peut pas afficher sur sa porte «Madame Miserat reçoit les intervenants sociaux, employés du gaz, gendarmes et huissiers, le mardi 2 à 3 h. 1/2 et elle ne peut en maîtriser les conséquences.

Ces familles ne vivent pas dans la ponctualité, la montre au poignet ou dans le ventre. Elles peuvent arriver une heure trop tard, ou tout aussi bien qu'une heure trop tôt, à un rendez-vous, ou à une fête au moment où tout se termine. C'est difficile de se préparer quand tout est en désordre et entassé et qu'il faut remuer toute la maison pour trouver le deuxième soulier.

D'autre part, elles parlent d'urgence. Un prêtre de paroisse raconte que très souvent, pour un baptême, l'urgence est invoquée. Il faut avoir l'argent, les parrain et marraine, d'accord... Si une pareille conjonction propice se présente, ça urge.

La vie est aussi rythmée mensuellement par un événement plus heureux : l'attente et l'arrivée de l'argent : RMI ou minimex¹⁰, pensions, allocations familiales. Ceci amène des largesses, entre autres envers le facteur, mais aussi des stratégies de remboursements de dettes «d'abord le voisin, puis l'épicier, puis le loyer». Il y a aussi une certaine stratégie de dépenser immédiatement une bonne partie de l'argent reçu. C'est dangereux de garder de l'argent liquide. Souvent, ils font des achats alimentaires massifs : pâtes, boîtes de repas tout faits du type cassoulet, choucroute. Les promotions exceptionnelles tentantes, surtout celles à crédit de type chaîne Hi-Fi ou batterie de casseroles, sont un danger. Au courant du mois, on fera un achat dès que le besoin s'en révèle, retournant éventuellement plusieurs fois par jour dans le même magasin. Les familles oublient vraiment des factures et mises en demeure jusqu'au jour où l'huissier vient et que la facture sera augmentée de ces frais. Elles peuvent aussi oublier une créance. Faire et gérer un budget reste difficile. Difficile de donner priorité au loyer, à l'électricité, mais les familles qui ont des recettes très différentes chaque mois pour un travail irrégulier, sans indemnité de chômage, parviennent à vivre certains mois de très peu.

Rythme des saisons. Les pauvres connaissent l'hiver, période rude de froid ; les sans-logis cherchent abri ou placent eux-mêmes préventivement certains de leurs enfants en colonie scolaire. L'hiver, c'est aussi, dans certains pays, la période où, de novembre à mars, les pauvres sont protégés : ils ne peuvent être expulsés de leur

⁹ Pourtant, les familles pauvres sont sensibles aux saisons, au sens strict d'été-hiver. Voir plus loin.

¹⁰ Le revenu minimum d'intégration et son équivalent belge.

domicile et les restos du cœur sont ouverts. Puis il y a l'été avec plus de vie dehors. Dans les cités, c'est alors pour le meilleur et le pire car quand les jeunes, en rue, sont durs et violents, tous le vivent.

Dans le rythme annuel, dès que leur situation est un peu moins une survie, certaines fêtes sont importantes. Noël surtout: il faut donner des cadeaux, se retrouver en famille. En même temps on a peur de la fête, car on ne sait pas comment elle se terminera.

La rentrée scolaire des enfants est aussi très importante: il faut qu'ils apparaissent bien. Cahiers, cartables, vêtements amènent de grosses dépenses.

Comme dit Minuchin (1967, p. 193), une des caractéristiques de la situation de ces familles est son instabilité et imprévisibilité. «Tout peut arriver, mais on ne sait jamais quand» (Bréban, 1984, p. 138).

Le passé, le présent, l'avenir

John Spiegel (1971, pp. 160-175) tâche de comprendre le système de valeurs des familles américaines et il oppose deux systèmes d'orientation de valeurs: celui de la sous-culture hispano-américaine et celui de la sous-culture anglo-américaine dominante. La première vit avec l'accent sur le temps présent, car l'homme est vu comme soumis à la nature et aux forces extérieures. Le passé est sans grande importance et l'avenir est imprévisible et on ne peut espérer qu'il sera meilleur.

La sous-culture anglo-américaine vit avec l'accent sur l'avenir, car l'homme est vu comme appelé à dominer la nature et à se créer un avenir plus grand et meilleur. Le passé et le présent sont moins importants. On a foi dans le changement.

Il existe ou a existé des sous-cultures traditionnelles en Chine et en Angleterre où l'accent est mis sur le passé et la continuité avec ce passé.

Cette orientation de valeurs concernant le temps doit être vue dans un plus large ensemble de valeurs comprenant aussi le relationnel et l'activité. En plus, de la sous-culture hispano-américaine est soumise à une acculturation au profit de la culture dominante, amenée à vivre la montre au poignet et avec des agendas pour planifier le futur proche de sa profession, mais aussi de son plaisir et à travailler et épargner pour un futur plus lointain. Plus loin, Spiegel décrit des familles ouvrières américaines dont le grand-père est né en Italie méridionale et il y trouve les mêmes orientations de valeurs.

Ceci permet au moins de relativiser notre sous-culture dominante et de voir certaines similitudes entre les sous-cultures dominées américaines et ce que nous voyons chez les pauvres. On dit d'eux qu'ils n'ont pas d'histoire, pas d'avenir (Piquard, 1987, p. 176).

Passé

Quel est le sens du passé? Pour Rezsóhazy (19??, p. 137), «le passé remplit un triple rôle: (1) Il *identifie* l'acteur. Nous sommes la somme des moments qui nous ont faits (...) (2) Cette évolution donne à l'acteur sa *sécurité*, elle fournit ses points de référence et de comparaison (...) (3) Le regard qui embrasse le passé y décèle un *progrès* constant. La logique des sociétés modernes (...) est le progrès (...) Etre marginal, c'est ne pas bénéficier de ces trois avantages mûris par le temps.» Rezsóhazy

(*ibid.*) les voit (1) déracinés sans cette identité, (2) insécurisés par un passé trop lourd d'échecs subis, pour être intégré, (3) sans impression de progrès dans leur vie. Quand le vécu du présent est si chaotique, peut-il devenir un passé valable? Il faut pouvoir se centrer sur un événement pour pouvoir l'emmagasiner dans la mémoire et le réutiliser (Minuchin, 1967, p. 193). Ceci demande un temps d'arrêt et de recul (Bréban, 1984, p. 142) dont les pauvres ne disposent pas.

«Vues de l'extérieur, les familles semblent insensibles à leur propre souffrance et à la honte et la culpabilité que la société a essayé de leur imposer» (Rosenfeld, 1989, p. 39). Elles peuvent comme bloquer tout souvenir de périodes de grande souffrance. «C'est comme si M. Lambert avait une mémoire confisquée, ou alors c'est trop douloureux à dire.» Période malheureuse? Nul ne le sait car M. Lambert n'en parle pratiquement pas: les onze premières années sont devenues inaccessibles (Sentilhes, 1988, p. 46). Rabier (1977, p. 76) relève: «un séjour en prison, lui n'en a jamais parlé, du moins en public. Il estime à tort ou à raison que ce n'était pas justifié, et qu'il n'y a donc pas à en parler. Il pense en outre que ceux qui en parlent y mettent une certaine fierté. Pour lui, ce n'est pas un honneur d'avoir fait de la prison.»

Minuchin semble chercher plus loin que l'hypothèse «trop douloureux à dire». «L'incapacité à retrouver leur expérience affective n'est pas simplement le reflet de ne pas aimer le faire, ni une question de capacités verbales réduites» (1967, p. 193, note). Piquard (1987, p. 176) dit: «Pourtant l'histoire n'est pas oubliée. Elle est simplement laissée de côté, comme vidée de ses représentations.» Des circonstances de vie et l'écoute peuvent toutefois amener à se rappeler et se confier. Anne-Marie Rabier, qui a pu aider Guy Piquet à établir l'histoire de sa famille et sa pauvreté sur plusieurs générations, écrit (1977, p. 10): «Ma grand-mère racontait peu son enfance, dit Guy, et de fait il sait très peu de chose de la vie qu'elle a menée. Ils ont toujours été si absorbés par les soucis immédiats qu'il restait peu de temps pour les histoires d'autrefois. Aujourd'hui aveugle, continuellement alitée, Mme Hazard (88 ans) vit avec ses souvenirs. Sa mémoire est très vive et elle est heureuse d'en parler.»

L'avenir

Notre civilisation dominante est tournée vers l'avenir et le progrès. Les pauvres le sont moins. Tout d'abord parce qu'ils sont souvent pris par des situations immédiates, qui les bouleversent et demandent toute leur attention. Ensuite les pauvres ont une maîtrise très réduite de leur avenir. Cela a donc pour eux peu de sens de s'en occuper. «Les aléas de l'existence interdisent aux marginaux de prévoir» (Rezsohazy, 1978, p. 4). Les gens ont fait l'expérience de projets, par exemple pour trouver du travail. Cela les a menés à des «retours hébétés, excédés: rien, ou une arnaque, ou déjà pris» (Rivage, 1990, p. 61). Ceci mène à accepter de s'enraciner dans le présent. «On m'avait dit suivez le couloir, et première porte en face. Seulement, je suis toujours dans le couloir, j'ai bien sûr pas trouvé la bonne porte, chaque fois que j'en ouvre une, 'on' me la referme. A qui la faute si je prends racine dans mon couloir? Ce qui est important... c'est l'erreur; quand j'ai cru qu'il suffisait de vouloir pour pouvoir» (Rivage, 1990, p. 31).

Enfin, leurs relations avec les services publics ne les incitent pas à croire en l'avenir.

S'ils font des démarches pour pouvoir se loger mieux, on ne sait comment les aider et comment s'en débarrasser. On leur fait des promesses, «on va s'en occuper, voir si...». Ils attendent pour avoir finalement une réponse négative (Piquard, 1987, pp. 176-177).

Ou bien, ils entrent dans les circularités de préalables : ainsi pour louer une maison, ils doivent donner une garantie, et l'assistance publique pourrait leur avancer cette somme, s'ils sont domiciliés dans la commune, mais ils n'ont pas de domicile. C'est justement cela qu'ils cherchent (Pluijgers, 1990).

Comment tiennent-ils ? Ils vivent dans l'attente. Wrésinski (1987, p. 48) l'indique comme première caractéristique de leur manière d'être et de vivre : «La population vit dans l'attente. Attente d'une bonne nouvelle à laquelle on n'ose pas croire : une possibilité d'embauche ou de stage (...). Mais aussi une attente anxieuse de l'huissier ou de l'agent de l'EDF dont on sait qu'ils risquent de se manifester.» Pour Minkowski, dans l'attente on ne tend pas vers l'avenir, comme dans l'activité, mais on le laisse venir vers soi (Brébant, 1984, p. 140). *Le locus of control* est extérieur.

Levinas (1971, p. 266) parle de patience : «Cette situation où la conscience privée de toute liberté de mouvement conserve une minimale distance à l'égard du présent ; cette passivité ultime qui se mue cependant désespérément en acte et en espoir — est la 'patience' — la passivité de subir et cependant la maîtrise même.»

Il y a le rêve, il y a l'espoir. Le rêve. Un jeune Africain sans travail en parle. «Il y a beaucoup d'obstacles qu'on n'arrive pas à surmonter seul. (...) Mais dans notre tête, il y a quelque chose qui est plus fort, c'est l'envie de montrer le rêve qu'on porte en nous. (...) Celui de réaliser avec nos mains quelque chose de bien, de beau, pour relever notre honneur, notre dignité et celle de nos parents» (Mouvement international ATD Quart Monde, 1990, p. 77).

Parfois, ils ne disent pas leur rêve mais leurs gestes parlent : «Comme ils l'ont toujours fait aussi, ils entassent les matériaux de récupération qui serviront peut-être un jour à terminer la maison qui n'a encore qu'une seule pièce et un petit réduit pour la cuisine : ils gardent l'espoir. Et c'est cet espoir qui est à peine croyable. De toute leur vie, ils n'ont jamais vécu que dans des baraques ou des maisons délabrées (...) mais cela ne les empêche pas de rêver encore d'un avenir meilleur» (Rabier, 1977, pp. 61-62).

L'espoir se retrouve dans des petits gestes pareils, mais surtout dans les enfants.

Il y a aussi l'espérance comme vertu religieuse. Le Père J. Wrésinski (1986a, pp. 27-41) la médite en pensant à la famille Martin : «Et je vois cet homme (le père) s'enfoncer progressivement, disparaître, et cependant toujours essayer, toujours recommencer pour échouer encore (p. 29) (...). Cet après-midi, aux côtés d'André Martin, je savais que l'homme le plus démuné, le plus tronqué par la misère, garde en lui le besoin indéterminable et la faculté jamais tout à fait détruite d'espérer. Espérance souterraine, refus acharné de renoncer à la dignité de l'homme (p. 37), refus de rester à terre (p. 32). Est-ce que cette espérance est présence de Dieu?»

Ce qui fonde l'espérance des pauvres, c'est l'amour (Wrésinski, 1986a, p. 67). Leur amour pour les proches et quelques gestes d'amour qu'ils perçoivent.

Le présent

Il est courant de dire que le pauvre vit dans l'immédiateté. «La dimension dominante du temps des marginaux est le présent. Les conditions d'existence ressèment l'horizon temporel. Les nécessités inéluctables mobilisent toutes les énergies et les perspectives sont limitées aux tâches préoccupantes du moment. Le regard est fixé sur l'immédiat» (Rezsöhazi, 1978, p. 134).

L'homme qui vit dans l'immédiateté, que ce soit par choix ou pas, est en général mal vu dans notre société. Thines (1975, p. 955) synthétisant Heidegger, dit : «Dans l'existence inauthentique, l'homme choisit de se réfugier dans la temporalité présente; il est livré aux préoccupations de la vie quotidienne, il sombre dans l'anonymat de l'existence collective au lieu de chercher à se dépasser dans ses projets.» En effet, dans la culture occidentale dominante, l'homme cherche à «se dépasser dans ses projets». Dans cette phrase, on entend le «progrès, projet, dépassement, compétition» et, d'autre part, le «se, ses, son, soi» de la société individualiste.

Le mode de vie sous-prolétaire, par contre, est plus sensible et met l'accent sur la relation aux autres, du moins dans les «lieux où la concentration de personnes de même profil est propice à créer ce type de solidarité» (Join-Lambert, 1986, p. 250). Cette relation semble tenir compte uniquement du présent. Ainsi, lorsqu'une famille reçoit une somme importante, par exemple comme arriéré d'une allocation, l'argent est vite dépensé. «Mais il disparaît en partie pour payer des dettes: cela permettra d'emprunter de nouveau... Il disparaît aussi en prêts, en accumulation de nourriture et de denrées de consommation courante dont on fait parfois bénéficier des amis aujourd'hui plus démunis, ou des amis chez qui on pourra demander demain... Enfin, on fait aussi la fête pour compenser les privations précédemment endurées, pour témoigner de l'affection qu'on n'a pas pu manifester quand l'angoisse due à la pénurie était trop préoccupante, et pour entretenir des réseaux d'entraide (d'où les conflits ne sont d'ailleurs pas absents)» (Join-Lambert, 1986, p. 249).

Cette attitude leur donne en fait une certaine assurance pour l'avenir... «Dans la misère, il n'est pas possible de prévoir, il est donc plus judicieux de s'assurer contre les conséquences de l'imprévisible (*ibid.*). Labbens (1969, p. 274), qui a étudié la vie au camp des sans-logis de Noisy-le-Grand, conclut: «Ce sont donc des échanges de petits services, mais ceux-ci sont continuels; incessants, et les habitants subsistent grâce à de tels échanges. Celui qui n'a pas à manger est toujours sûr de trouver une assiette ou une petite somme, cinq francs, qui lui permet de tenir un jour ou deux. Cette nourriture ou cet argent sont 'prêtés', mais sont rarement rendus comme tels; en tout cas, on ne les réclame pas. On sait seulement qu'en pareille situation, celui qui a 'prêté' aujourd'hui, trouvera à emprunter demain: peut-être à son débiteur, peut-être à un autre... Ces 'prêts' et ces 'emprunts' n'entraînent pas l'ouverture de compte entre tel ou tel... C'est le camp tout entier qui, par le truchement de tel aujourd'hui, tel demain, donc en fait de tous, accorde à tel aujourd'hui, et à tel demain, le crédit d'un dîner ou d'un billet de banque. Que certains en profitent, et que d'autres y perdent, c'est indiscutable... Mais tous y trouvent leur compte parce que tous sont 'assurés' contre les coups particulièrement durs. L'organisation du camp permet de faire face entre soi, en autarcie, aux situations les plus critiques et par des solutions au jour le jour.»

A moyenne échéance: le cycle de vie

Cycle de vie et société

Dans le cycle de vie de la famille, l'apparition de certaines phases est déterminée biologiquement par la nature. Ainsi, la première séparation-individuation de l'enfant est liée à la marche, et le début de l'adolescence à la puberté. D'autres phases sont plus influencées par des facteurs sociaux: le jeune adulte non lié, le mariage, et les naissances planifiées.

Nous voudrions ici traiter de ces phases, sur lesquelles la société et le contexte agissent comme sur un accordéon, en condensant ou en étirant ces phases. L'attention a été attirée par Fulmer (1989) sur ces tendances plus récentes. L'étirement/ralentissement des stades chez des couples d'universitaires à deux carrières et le télescopage/accélération dans des familles sous-prolétaires. Chez les premiers, la conception d'enfants peut être retardée jusque dans la trentaine, tandis que chez les seconds la maternité se situe à partir de 15 ans¹¹.

Ainsi, les premiers accueillent leur premier bébé à l'âge où les seconds deviennent grand-parents.

Voyons brièvement ces phases chez les universitaires à deux carrières. Nous tâcherons ensuite de voir plus en détail comment ces phrases socialement influencées se déroulent en famille sous-prolétaire.

Les couples universitaires à deux carrières

Chez eux, dit Fulmer (1989, pp. 550-557), la profession est d'une importance essentielle. Non seulement, elle va permettre de vivre largement, mais sa pratique donne une identité et un sens à la vie. Mais elle demande un long et dur effort d'études. Elle est aussi incompatible avec une vie sexuelle menée jusqu'à la maternité. Voyons maintenant, étape par étape, (1) la préparation professionnelle, (2) la vie sexuelle.

Adolescence. — Tout semble centré sur les résultats scolaires sous l'attention et l'exigence continues mais contenues des parents.

Des plaisirs sexuels sont tolérés dans la mesure où ils ne gênent pas l'étude, et où la grossesse est évitée ou avortée.

Début d'université. — Travail dur pour l'étude sans contrôle des parents.

La vie sociale avec des pairs remplace la vie familiale. Des contacts sexuels deviennent plus fréquents, parfois une relation plus régulière s'installe.

Fin de l'université et spécialisation. — Choix plus net d'orientation professionnelle: des diplômes complémentaires ou des stages sont nécessaires pour pouvoir percer plus tard.

¹¹ Nous avons fait une rapide recherche sur l'âge de la mère à la naissance de son aîné dans cent vingt familles très pauvres du Val d'Oise répertoriées à ATD Quart Monde. Le médian se situe entre dix-neuf et vingt ans. Ils est possible que certains enfants élevés ailleurs aient été omis, ce qui rajeunirait encore cet âge.

Ils quittent la vie entre pairs pour choisir et essayer une relation intime régulière dans laquelle ils recherchent leur propre épanouissement, mais ils retardent le mariage.

Début de carrière. — Les premières places sont vues comme provisoires. Elles permettent d'apprendre le métier, mais il faut travailler dur et patienter pour percer.

Mariage entre professionnels avec l'intention de pratiquer tous deux et d'éviter la grossesse encore quelques années. Certaine lutte symétrique pour le pouvoir, par exemple autour du lieu d'habitation, même non-définitif. Sera-t-il proche du lieu de travail du mari ou de la femme? Est-ce que la carrière de la femme sera vue comme moins importante parce que, à niveau égal, elle gagne moins? Ou parce qu'on anticipe qu'elle aura des enfants plus tard? Un modèle complémentaire s'installera-t-il ou tâcheront-ils de maintenir la symétrie jusqu'au bout? (Fulmer, 1989, p. 556).

Percée de carrière. — Des places à plus haut statut sont obtenues ou bien l'indépendant perce.

Le ménage se fixe (à moins que le divorce ne menace) et peut envisager d'avoir un enfant. La tâche sera alors d'assurer une certaine continuité parentale. L'aide sera cherchée dans des services payés ou de l'aide louée et non dans la famille...

Les familles sous-prolétaires

Voyons comment en milieu sous-prolétaire se déroulent ces phases plus socialement influencées. Nous remarquons ici l'inverse de ce qui se passe chez les couples universitaires à deux carrières.

1. La profession et son apprentissage sont difficiles à valoriser. Les parents, souvent, n'ont pas de métier ou bien c'est un travail peu valorisant et pénible pour le physique, prématurément usé. Les jeunes mêmes ont des difficultés de relation et d'apprentissage à l'école. Ils ressentent que le métier est de plus en plus lié à la scolarité et que, même avec un assez bon résultat scolaire, ils ont, vu leur milieu, moins de chances d'être embauchés.
2. Les enfants et la famille sont des valeurs sûres, pour la jeune fille en tout cas: ses enfants lui donnent un statut respectable de mère, une identité et un sens à la vie. Ce sont eux qui, dans le monde chaotique, assurent de façon naturelle une continuité (Colon, 1980, p. 358) et même un espoir. Ainsi, la parentalité passe avant la conjugalité comme valeur et dans le temps.

Nous illustrons la grossesse-naissance par un récit autobiographique, celui de Pauline (encadré), puis passerons en revue l'adolescence, la maternité et la vie conjugale, trois phases biosociales où pour les universitaires nous avons vu des stades liés aux études et au travail et le biologique et relationnel s'y adapter.

Ma première grossesse

par Pauline*

J'ai travaillé tout de suite en quittant l'école. J'avais 15 ans et, après la bagarre avec mon père, je vivais dans une caravane avec Terry, mon futur mari. Je vivais encore avec Terry et j'attendais mon premier bébé quand il est arrivé plein de choses qui m'ont fait craquer.

Une de mes amies avait été tuée dans un accident de voiture. Et deux jours après, j'ai perdu mon emploi parce que Terry venait me voir trop souvent pendant les heures de travail, et ils en ont eu assez. J'ai dit à Terry que j'étais peut-être enceinte mais que je ne voulais plus vivre avec lui. Je ne pouvais accepter d'avoir perdu mon travail à cause de lui. Alors, je suis retournée vivre chez mes parents.

Ça n'a pas duré longtemps. Mes parents ne pardonnaient pas à Terry ce qui était arrivé, et c'était difficile pour moi de vivre de nouveau à la maison. Au bout d'une semaine, j'ai de nouveau disparu. Je suis allée dans un autre quartier de la ville; je ne savais pas vraiment ce que j'allais faire là-bas, mais j'ai retrouvé une vieille amie. C'était drôle parce que Jacky était enceinte, elle aussi. J'étais contente de l'avoir retrouvée parce que je n'étais plus seule. On dormait à la dure. Partout où c'était possible de dormir. Souvent on dormait dans de vieux logements ou on passait la nuit sous les escaliers. Parfois on dormait dans les toilettes publiques. Une nuit, la police nous a ramassées; et ils ont dit que nous étions signalées comme ayant disparu, et ils ont averti nos parents. Mais avant que nos parents soient venus nous chercher, on a réussi à se sauver du commissariat.

J'ai réussi à trouver un boulot dans un entrepôt. J'ai travaillé à peu près un mois, après ils ont découvert que j'étais enceinte et ils m'ont mise à la porte. Mais on a pu vivre un moment avec l'argent que j'avais gagné. Pendant une quinzaine, nous avons habité dans un appartement avec quelqu'un que nous connaissions et puis nous avons décidé de rentrer à la maison.

Quand je suis retournée à la maison, j'étais enceinte de six mois. Papa répétait sans arrêt: «Je suis sûr qu'elle est enceinte»; mais je ne voulais rien dire. J'avais peur tout le temps et je portais des pulls et des pantalons larges pour que ça ne se voit pas trop. Un soir, Maman m'a coincée dans la cuisine et m'a dit: «Je peux te poser une question?» Elle m'a demandé si j'étais enceinte et j'ai dit: «Non, je vais avoir mes règles.»

Un soir on jouait aux cartes, j'étais assise par terre et je n'ai pas pu me relever. Un des mes oncles qui était là a fait une remarque là-dessus et m'a demandé quand j'allais avoir le bébé. J'ai pensé: «Ah non!» Papa m'a regardée, Maman m'a regardée, ils m'ont regardée tous les deux, et j'ai bien dû finir par dire la vérité.»

Leigh est née à la maison juste quand je descendais l'escalier, chez Maman. On m'a emmenée à l'hôpital avec elle. Tout de suite, une assistante sociale est venue me voir pour emmener le bébé. J'ai dit: «Laissez-la.» Elle a dit: «Ah, je croyais qu'on devait prendre le bébé dès la naissance.» Je lui ai dit que j'allais garder le bébé et m'en occuper moi-même. Je n'oublierai jamais ces moments à l'hôpital. C'était comme une grande fête. Des tas de gens sont venus me voir; même mon père, qui n'était jamais entré dans un hôpital est venu avec des fleurs et du chocolat. Il m'a dit: «Ce serait formidable de vous avoir à la maison, toi et ton bébé.» C'était extraordinaire d'avoir tous ces gens qui s'occupaient du bébé et de moi. J'avais l'impression que j'étais de nouveau acceptée.

Un après-midi où je donnais le biberon à Leigh, Terry est venu avec un copain. Ils ont commencé par bavarder, et puis il a sorti tout simplement: «Veux-tu qu'on se marie?» Je lui ai répondu que je ne voulais pas encore me marier. Je me sentais trop jeune. Je ne me sentais pas assez forte pour savoir ce que j'attendais vraiment de la vie. En plus, j'étais trop occupée par la petite, mais une chose était sûre: je voulais décider ce que je voulais pour moi et il me fallait du temps.

Après la naissance de Leigh, je crois que je suis restée longtemps déprimée. C'était en fait parce que je vivais dans un monde à part avec Leigh.

* In: Pauline, *Famille de courage*, Paris, Sciences et Service, 1985. Repris avec la permission de l'éditeur.

L'adolescence

L'indépendance. — Les enfants ont très tôt appris à se débrouiller seuls et à se passer d'un contrôle parental. Minuchin (1967, p. 214) décrit une tendance des mères à ne pas se sentir responsables de ce qui se passe hors de leur vue et proximité immédiate. Les enfants qui sont tôt dans la rue, vu le manque d'espace, et décident eux-mêmes, sans l'avis des parents.

D'autres enfants grandissants gardent plus de contacts avec le foyer, ils jouent un rôle parental, s'occupent des plus jeunes enfants, des courses, du ménage, ou gagnent quelqu'argent. Leur accès à l'indépendance est plus complexe.

Dans les familles à tendance monoparentale matriarcale, l'indépendance des enfants et le vide du nid menacent la mère dans son identité principale, car elle ne peut réinvestir son couple. Si elle conseille avec insistance à sa fille de ne pas faire la même bêtise qu'elle, en étant enceinte à 16 ans, elle peut tout de même rêver de pouponner l'enfant de sa fille.

La sexualité. — L'âge des premières règles ne semble pas différer beaucoup de la moyenne de la population. Les relations sexuelles sont souvent précoces. Chantal, jeune femme du Quart Monde, écrit (de la Gorce, 1986, p. 37): «Lorsqu'un a habité de tels endroits (bidonvilles), les filles savent dès l'âge de dix ans, parfois même avant, qu'elles risquent de se faire agresser sexuellement. Certaines d'entre elles finissent par se laisser faire, s'y accoutumer, accepter même sans étonnement ces relations sexuelles avec plusieurs garçons de suite...» D'autres évitent de sortir le soir, ou se font accompagner, ou jouent un peu avec le feu.

Les mères mettent leur fille en garde dès avant la puberté: «Si tu ne fais pas attention, à seize ans tu feras comme moi.» La grossesse «est la menace, la punition d'une éventuelle inconduite dont la responsabilité n'est pas partagée, car les garçons n'encourent guère de reproches» (de la Gorce, 1986, p. 82). La protection est faible. La prévention est souvent limitée à l'abstinence (Fulmer, 1989, p. 566).

La maternité

La grossesse est vue comme un piège, mais aussi comme une porte de sortie. Dans une certaine mesure, elle répond à un besoin de différents membres de la famille (Fulmer, 1989).

Pour la future mère, avoir un bébé remplit sa pauvreté vide. Cela lui permet de réaliser quelque chose et d'avoir le droit de le maîtriser; cela donne un statut adulte; pouvoir materner remplit aussi un besoin d'être materné. «La fonction essentielle du nouveau-né semble en effet de réparer les dommages de l'enfance» (Ribeaud, 1979, p. 123). L'enfant donne sens et espoir dans la vie. Les bébés font rêver: «C'est peut-être une des fonctions des bébés» (Ribeaud, 1979, p. 100) et ils assurent une continuité.

La future grand-mère, elle, résoud des problèmes de relation avec sa fille: la grossesse diminue les oppositions de l'adolescente et les critiques maternelles sur l'habillement et les sorties; elle augmente la dépendance de la jeune mère: la grand-mère a moins peur d'être abandonnée: elle va former avec sa fille un couple pour élever le bébé dans lequel elle pourra jouer le beau rôle: elle n'a pas l'opprobre et

la honte d'avoir conçu, mais elle a le plaisir de pouponner, elle le fait comme experte et on lui doit de la gratitude.

Autour de ce «couple parental», d'autres membres de la famille peuvent aussi profiter de cette grossesse: la future arrière-grand-mère — qui n'a que l'âge des grand-mères des classes sociales plus aisées — les sœurs plus âgées ou plus jeunes de la future mère.

Ce couple mère/grand-mère présente des avantages et des désavantages.

Avantage dans le sens que cette grand-mère se trouve à ce moment souvent dans la période la plus stable de sa vie au point de vue hébergement et revenus. Elle a atteint à travers des années de lutte une capacité de recul. Désavantage quand la grand-mère veut garder l'enfant qu'elle a élevé. «La mère de Louise, sans le vouloir, reproduisait les attitudes habituelles de la société à l'égard des plus démunis: assistance et tutelle, allant jusqu'à se substituer à eux» (Dacos, 1972).

La conception d'un enfant se fait souvent dans une relation qui est rapide et peu stable et qui est souvent critiquée par les parents qui en voient la précarité.

La grossesse est en général cachée le plus longtemps possible (de la Gorce, 1986, p. 82). Pour cette raison, elle n'est pas suivie médicalement et socialement (allocations prénatales) (*ibid.*, p. 86).

Parfois, la relation homme-femme et le désir d'indépendance sont plus forts mais les circonstances de vie sont en général très difficiles, surtout pour le logement. On trouve une solution dans la famille, au besoin séparément, ou bien dans une chambre meublée tant qu'il y a de l'argent, ensuite dans des logements de fortune: taudis ou vieux camions abandonnés. Les conditions de vie sont d'habitude très dures et mènent souvent à un retrait et au placement du bébé par les autorités.

La vie conjugale — Sa stabilisation

Fréquemment, les jeunes de familles sous-prolétaires passent par plusieurs tentatives conjugales avant de pouvoir les stabiliser. En effet, le jeune femme croit souvent ne pas mériter d'être aimée. Elle devra souvent attendre que les enfants l'aient valorisée. Pour l'homme joue l'incapacité d'assurer la subsistance et sécurité du ménage. Ceci engendre la honte. Viennent aux jours mauvais les reproches mutuels et la violence à la place de la tendresse (de la Gorce, 1986, p. 78).

Le choix du conjoint se fait assez rapidement à la faveur d'un moment particulier: bal, rencontre, incident (par ex. Tourneminne, 1989, p. 27). Il se fait dans un cercle assez proche (Labbens, 1969 et de la Gorce, 1986, p. 75).

Il se base souvent sur l'expérience commune de la souffrance et sur la volonté et l'engagement commun d'en sortir. «A deux, on va s'en sortir» (p. 75).

Le mariage et la stabilité de la relation dépendent de l'aptitude que les couples ont de s'insérer socialement, d'avoir un logement, du travail, d'être intégrés dans un quartier qui les reconnaît, de pouvoir renouer avec une famille (p. 79).

La stabilisation se fait progressivement lors d'une deuxième ou troisième union. Si les couples restent ensemble malgré misère et violence, c'est sans doute parce qu'au départ ils se sont fondés sur la reconnaissance de l'autre à travers sa souffrance, sa misère.

Nous sommes ainsi arrivés à la fin de notre comparaison entre deux classes sociales extrêmes. Dans l'une, il y a ralentissement-élongation de cette partie du cycle autour du mariage. Dans l'autre, il y a accélération-télescopage. Il y a aussi des valorisations différentes qui apparaissent.

Souvent, quand nous relevons ce phénomène, on nous dit: «En fait, ces jeunes de familles sous-prolétaires se marient tôt comme cela se faisait, il y a deux-trois siècles chez nous et comme cela se fait encore dans les pays en voie de développement.» Il y a, pour nous, une différence importante: c'est l'*hétérochronie* (Zazzo, 1975) par rapport à la culture dominante qui amène le regard de condamnation qui vient d'en haut: l'exclusion des parents et le (dé)placement des enfants.

Pour finir ce chapitre, nous voudrions présenter une observation que nous avons pu faire dans une maison maternelle, d'une jeune femme qui a été placée comme enfant dans le milieu protégé d'un Institut Médico-Pédagogique et qui a accouché il y a trois-quatre mois. Notre société, en intervenant dans la vie de cette jeune fille, a tâché de ralentir des choses, mais au cours de cette semaine capitale de sa vie où elle doit accomplir les tâches de plusieurs stades de vie. En effet, quand elle sort de l'Institut pour être plus libre, pour prendre son bébé enfin dans ses bras, pour rencontrer des hommes, pour commencer un métier, *le temps ne lui est pas donné* et l'enfant qui, dans son milieu d'origine, aurait été une valeur capitale, lui sera enlevé après un essai de huit jours.

Martine

Observation d'une jeune mère

Une maison maternelle, avec laquelle je collabore régulièrement, demande mon aide pour une jeune femme qui vient d'être admise avec son bébé.

Historique

Martine a 20 ans. Elle vient d'être libérée d'une institution où elle était placée par la justice. Elle a accouché dans une maternité, il y a trois mois, d'une fille, Isabelle. L'enfant était légèrement prématurée. Elle a été envoyée dans un service de néonatalogie à environ 10 km; elle y a été gardée pour des raisons sociales; elle pesait 4,1 kg à la sortie. Martine a quelques fois pu la nourrir.

Le juge de la jeunesse, dont Martine dépend, pense qu'il vaut mieux que l'enfant soit adoptée et que Martine n'établisse pas trop de liens avec elle, mais elle a droit à un essai dans un lieu protégé.

La jeune femme est arrivée il y a quatre jours, jeudi soir, après avoir été prendre son bébé en clinique. Elle dit ne pas connaître exactement le père de l'enfant, mais aimerait se marier. Elle connaît plusieurs garçons auxquels elle a écrit jeudi en sortant d'institution pour leur dire où ils pourraient la contacter. Dimanche, elle a eu un jour difficile, s'est sentie abandonnée, a tapé sur les vitres en criant «je veux un homme» et a fini par donner quelques coups de téléphone à des amis. Aujourd'hui lundi, elle a été travailler pour la première fois et son bébé est mis en crèche. →

Observation

Je suis dans la maison depuis 18 heures, à la cuisine. On attend Martine. Isabelle pleurniche un peu, dans le local à côté. La monitrice finit par préparer le biberon de sorte que Martine n'ait qu'à le réchauffer.

Martine rentre vers 19 heures en faisant assez bien du bruit. C'est une assez jolie fille, grande, au teint clair, cheveux blonds mi-longs, lisses, à larges ondulations, qui tombent sur son visage. Par contre, sa motricité fait un peu instable, grande bringue déhanchée, dégingandée, déjetée. Est-ce une timide derrière son audace?

Elle semble contente. Elle lance sur la table le courrier qu'elle vient de relever : des lettres et une carte postale avec une jolie fille.

On lui dit assez rapidement que le bébé attend et pleurniche, qu'elle doit chauffer le biberon qui est prêt. Elle répond quelque chose comme « Oh ça va. Ça ne presse pas tant ». Elle est visiblement agacée.

Elle cherche son enfant dans l'autre pièce. Le biberon n'est pas encore assez chaud. Elle va présenter à la monitrice la carte et la lettre qu'elle vient de parcourir en lui disant « Tien, lis », ce que la monitrice fait. Elle passe au hall d'entrée avec sa fille dans les bras. Elle pirouette et danse. Je lui dis « Tu sembles contente ». « Oh oui, je suis contente. J'ai de bonnes nouvelles. On m'a écrit. J'ai envie de danser. » On peut se demander ce que je fais. Je parle d'un plaisir mère-enfant et, en réalité, je la vois danser avec un homme et son bébé. Les lettres ne sont pas loin. Mais les affaires d'hommes, elle les règle avec la monitrice. Elle sait que je suis là pour l'enfant.

Le biberon est chaud et elle va s'asseoir à la salle à manger, à table, près de l'endroit où je suis assis. La mise au biberon est difficile, je trouve. Elle fait des allers-retours avec la tétine dans la bouche du bébé comme les mères le font d'habitude quand le bébé est endormi et qu'elles veulent le stimuler à boire. Mais ici le bébé crie. Il a faim. Il a attendu. Bien qu'il semblait désireux de boire, il ne boit pas, et c'est seulement une ou deux minutes plus tard que les choses se mettent en marche, qu'il soupire et boit. Je puis attirer l'attention de Martine : « Regarde, il boit bien, régulièrement. »

J'aurais voulu que la monitrice soit là. Je voulais tenir calme ce bras, ce bras qui faisait des allers-retours stimulants et tout pédiatre que j'avais été, homme, je ne m'autorisais pas à le faire avec une femme que je connaissais à peine. Ce sont des affaires de femmes, de sages-femmes.

Ce qui me frappe, pendant qu'elle nourrit, c'est qu'elle est tendue. Elle semble fière de son bébé à l'arrêt, elle le tend pour le présenter, le faire mousser, le chatouiller, le sortir de ses bras pour mieux le montrer. Elle dit : « Je demanderai à Madeleine (la directrice) qu'elle fasse une photo de moi avec le gosse. » Il y a en même temps une tendresse et une rudesse, un déjeté.

Je sais que j'ai envie qu'elle montre moins son bébé, le prenne plus, je dirais à nouveau sur son sein. Mais je ne dois pas dire maintenant ce que je crois être les besoins de l'enfant. On doit tant lui en avoir dit durant ses années d'institut. Et elle m'amuse. Martine avec sa jeune fierté maternelle!

Martine chantonne maintenant et son corps trépigne... Elle chante le nom de sa fille. L'enfant boit régulièrement. On entend le bruit de succion. De toute rouge, elle est devenue rosée. Progressivement, elle s'endort dans les bras de sa mère, les bras en croix comme un petit Jésus. Martine a retiré le biberon de la bouche d'Isabelle qui se réveille à moitié, la bouche ouverte. Elle semble prête à se remettre à boire. Il reste un tiers du biberon.

→

Martine veut que la monitrice Claire s'asseye à côté d'elle. Elle l'appelle quand elle entre. (La place à côté d'elle était prise par une personne qui est allée un moment à la cuisine. Martine déplace l'assiette de cette personne.) Elle prend une assiette vide et la remplit pour Claire. Elle aime bien que Claire s'occupe d'elle et de son enfant (voilà la sage-femme que je cherchais). Quand Claire s'intéresse à la petite Martine, la fille de la Zairoise, la grande Martine dit: «Ecoute, non Claire. C'est ici, c'est de moi que tu dois t'occuper.»

Entre temps, la conversation à table tourne autour de Martine et de son bébé. Les autres mères — il y en a quatre-cinq avec quelques enfants — se plaignent de ce qu'Isabelle a tant crié la nuit. Martine est aussi ennuyée.

Quand je demande à quelle heure a-t-elle commencé à pleurer, Martine dit à 6 heures, mais les autres disent à 4 heures et il y en a une qui dit: «Moi, je l'ai entendue à une heure et demie.» «Oh, dit Martine, cela je ne l'ai pas entendu moi-même, c'est que j'ai un bon sommeil, moi.»

Après le souper, au living, Martine nous parle à la monitrice et à moi de ce problème disant: «Je ne sais pas quoi faire. Si je la prends simplement dans les bras, elle ne se tait pas. C'est uniquement si je la prends avec moi dans mon lit qu'elle se tait.» Mais là, d'autres mères qui écoutent à moitié, réagissent: «Tu ne peux pas faire ça...» Sur ce, Martine dit elle-même: «Oui, j'aurais peur de l'écraser et de l'étouffer en dormant.»

J'apprends par la monitrice que les autres pensionnaires prétendent qu'elle bat son enfant la nuit. Elles ne l'ont pas vue, mais ce qu'elles entendent va dans ce sens-là.

En même temps, Martine attend un homme qui a téléphoné, mais il y en a au moins un autre qui a écrit très sérieusement. Elle demande à la monitrice de voir ces hommes et d'en dire ce qu'elle pense, de l'aider à faire un choix.

(Ce qui me frappe dans le peu de relations que j'ai vues avec un de ces hommes, c'est qu'elle le stimule souvent. Par exemple, elle montre une tache qu'elle a sur son pantalon et dit: «C'est toi qui a fait ça.» Je repense à la façon dont elle stimulait son bébé.)

Ce lundi soir, j'ai discuté avec les monitrices de la manière d'aider Martine à faire un essai avec son enfant.

Le mardi, le juge a téléphoné pour connaître les résultats de l'essai. J'ai expliqué pourquoi je trouvais sa prolongation nécessaire.

Le vendredi, l'enfant a été placée. J'ai été furieux vingt minutes. Quant à la mère, je ne l'ai plus revue... et j'ai oublié de demander si elle avait eu sa photo avec sa (?) gosse.

A longue échéance: le transgénérationnel

La fécondité

Avoir des enfants est une façon classique de transcender le temps de sa génération. Levinas, dans «Totalité et infini» (1971, p. 301), dit: «La fécondité continue l'histoire sans produire la vieillesse, le temps infini n'apporte pas une vie éternelle à un sujet vieillissant. Il est *meilleur* à travers la discontinuité des générations, scandé par les jeunesse inépuisables de l'enfant.» «La relation avec l'enfant,

c'est-à-dire la relation avec l'Autre, non pas pouvoir mais fécondité, met en rapport avec l'avenir absolu ou le temps infini» (*ibid.*, p. 300). Est-ce que ceci peut être mis en rapport avec l'importance des enfants pour les sous-prolétaires et le souhait «qu'eux l'aient meilleur que nous». Est-ce ce même vieux principe qui fait dire «femmes et enfants d'abord!» quand le bateau s'enfonce et qu'on décroche la barque de sauvetage? Est-ce une délégation (Stierlin, 1979, p. 39), surtout dans le sens d'une délégation liante (Simon, 1985, p. 84)? A la mission donnée par les parents va correspondre la loyauté (Boszormenyi-Nagy *et al.*, 1973) de la jeune génération.

Loyauté et double/simple contrainte

Les parents désirent que les enfants les transcendent, pas seulement sur la ligne du temps, mais dans le sens qu'ils ne connaissent pas la même misère, aient plus de chance qu'eux, et aussi réussissent mieux qu'eux. Ce dernier terme met plus l'accent sur le travail personnel, et ils ajoutent: «Ne fais pas comme moi, va à l'école tant que tu peux, moi j'en avais maré.» L'école est la première passerelle vers cet avenir meilleur.

D'autre part apprendre à lire et le valoriser peut sembler dévaloriser ses parents qui sont illettrés et ont d'autres valeurs. Ceci peut mener à se sentir supérieur à eux comme c'est le cas des intervenants sociaux. Ça peut paraître changer de bord et être amené à avoir honte d'eux et à les rejeter. D'où un autre souhait, autre message: «Reste fidèle à tes parents, ta famille.»

Ces deux messages, sans être strictement en paradoxe, peuvent par moment s'y trouver. Certains y voient une double contrainte. Hoffman (1981), dans son écrit «The simple bind and discontinuous change», montre comment le changement de façon d'être, qu'on trouve dans le changement de stade du cycle de la vie familiale, s'accompagne de ce qu'elle appelle un simple lien dans lequel, par exemple à l'adolescence, parents et jeunes sont coincés et qui demandent un saut, un changement discontinu pour en sortir. Ce simple lien peut toutefois devenir un double lien si le contexte est défavorable.

Chez les gens dans la misère, la réussite de leurs enfants représente aussi un changement d'être. Deux attitudes peuvent faciliter le passage du système familial au système scolaire.

1. Les parents qui se sentent solidaires de leurs enfants dans leur progression. Nous en trouvons un exemple dans Joutard (1987, p. 132). Il raconte comment Dolores Santiago se sent s'enfoncer dans la misère mais parlant de ses enfants, elle dit: «Ils tiennent bon, ils travaillent bien, malgré tous les soucis qu'ils ont, parce que la nuit ils ne dorment pas parce que leur cerveau, il travaille. Le lendemain ils sont prêts à aller à l'école, en forme. Et moi, de voir mes enfants comme ils vont, ça m'encourage encore. Ils tiennent.»
2. Les enseignants peuvent aider l'enfant quand ils lui montrent que ses parents sont dignes de respect et ont aussi un savoir. Ainsi une institutrice maternelle était très attentive à permettre à tous les enfants de s'exprimer en début de journée. Un enfant pauvre dit: «Mon père a mis un poêle dans notre chambre.» L'institutrice a demandé à l'enfant d'expliquer l'installation du poêle, la buse

bien adaptée, la protection du grillage pour le bébé, la mise en route du poêle à charbon... «Cet intérêt et respect pour le travail du père permet la progression de l'enfant.»

Molina (1991) travaille avec des familles de favela au Brésil. D'origine rurale pauvre, elles ont été attirées par le mirage de la ville. A la campagne, le père avait la force et, avec l'âge, l'expérience et le savoir. En ville, la force du père est souvent inutilisée et la mère et les enfants ont souvent plus de savoir citoyen que lui.

Pour les enfants, le dilemme se pose: appartenir (à la famille) ou être quelqu'un (réussir). En effet, réussir amène souvent les enfants à ne plus se reconnaître dans leurs parents, à en avoir honte. Qui peut faire le deuil de l'admiration de ses enfants? Comment le jeune peut-il arriver à ce que Molina appelle «appartenê-tre»¹³, c'est-à-dire à relier les deux. Molina brise le mythe de l'ignorance des parents et révèle leur savoir muet et leur sagesse masquée. A ce moment, les enfants peuvent réussir sans renier leurs parents et les parents soutenir sans arrière pensée les progrès de leurs enfants.

Quels sont sinon les dangers? Les filles d'habitude ont moins de difficultés à étudier, mais arrivées à la puberté, elles se demandent qui épouser: un garçon qui a étudié et ainsi sortir de la misère, mais tourner le dos à leur famille, être mais ne plus appartenir, ou un garçon avec qui elles répéteront la misère familiale et avec qui il sera difficile d'être.

Le garçon est en général coincé plus tôt. Si la fille peut s'identifier à un certain savoir de la mère, le garçon s'identifie à la force physique, il casse, et la maîtresse à l'école ne peut le contrôler. Dans le fond, le père est fier du nombre de vitres cassées par son fils. Son fils est quelqu'un. Tout le monde en parle. Il risque d'être quelqu'un, à travers la violence, de continuer à appartenir, mais de ne servir à rien.

Tout ceci joue un rôle dans certains comportements qui paraissent contradictoires.

- Une mère trouve l'école très importante pour les enfants et ne parvient pas à les y envoyer...
- Un jeune a réussi à l'école professionnelle et a un métier bien rémunéré. Il s'achète à tempérament une voiture. Une nuit, il roulera contre le mur d'une église. On s'en étonne. Il connaissait l'endroit. Il faut pratiquement le faire exprès. Il dit: «Ce n'était pas possible que je réussisse. Je ne suis pas né pour le bonheur.» Veut-il dire: «Tôt ou tard, je me casserai la figure. Il vaut encore mieux se le faire soi-même, et de suite» ou bien «ce n'est pas possible (permis) que je réussisse et me démarque des mes parents»?
- Parfois, les jeunes qui se mettent en ménage veulent prendre distance, rompre avec la famille et la misère qu'ils ont connue, commencer à zéro, et ils nous proclament bien haut: «Je ne veux plus voir mes parents, ils m'ont volé tout ce que

¹³ En espagnol «appartenir» se dit «apartencer» et «cer» se prononce comme «ser» qui veut dire «être».

j'avais épargné pour louer une chambre et ils l'ont bu et dépensé.» Mais deux jours plus tard, on voit ces parents chez eux, accueillis et couverts de cadeaux.

Conclusions

Pour conclure, nous pourrions résumer les passages principaux de notre exposé.

Les familles sous-prolétaires nous apparaissent souvent comme des familles à problèmes multiples dont les difficultés dans les grands domaines (travail, revenu, logement, protection sociale, justice, éducation, psychisme...) sont liées les unes aux autres.

Leur exclusion-marginalisation peut être vécue comme un dysfonctionnement du système sociétal et leurs symptômes comme des signes d'alarme pour toute la société. Une double description (Bateson) vue d'en haut, vue d'en bas est nécessaire pour saisir la situation.

Le temps des familles peut être vu comme une complémentarité cybernétique maintien-changement à courte échéance dans le journalier, à moyenne échéance dans les stades du cycle de vie de la famille et à longue échéance dans le transgénérationnel.

A court terme, les familles semblent fonctionner dans les zones extrêmes, chaos et rigidité, et alterner entre ces positions sans passer par les zones modérées. Ceci paraît une adaptation à la situation très ouverte, peu protégée dans laquelle elles vivent et à la précarité de leurs moyens de protection et d'action.

On leur reproche une vie irrégulière. En effet, le rythme de leur vie n'est pas souvent donné par les heures et jours de travail auxquels nous sommes sensibles, mais par l'arrivée d'argent et les interventions extérieures.

La proximité dans la lutte journalière corps à corps avec la vie, réduit l'horizon temporel, surtout quand le passé a souvent été pénible et la maîtrise de l'avenir réduite. Pour la prévoyance, où la culture met l'accent sur l'individu et son avenir, la prévoyance des pauvres peut résider dans un réseau d'entraide au jour le jour, qui peut être une assurance contre un avenir hasardeux.

A moyenne échéance. Dans le cycle de vie des familles, les stades de la puberté à la naissance du premier enfant apparaissent télescopés (5 ans) par rapport à l'étalement (en 15 ans) de ces stades chez des universitaires ce qui devient la norme.

Enfin à longue échéance, entre les générations, la question de maintien et changement se pose dans le double vœu des parents: «Qu'ils puissent mieux réussir que nous, qu'ils restent fidèles à leurs parents et leur famille.» Ceci peut prendre la forme d'une double contrainte dès l'entrée à l'école, mais aussi n'être qu'une simple contrainte.

Pierre Fontaine

Herestraat 21
B-3000 Leuven

BIBLIOGRAPHIE

1. Aponte H. (1976): «Underorganization in the poor family», pp. 432-448. In: Guerin Ph. J. (Ed.), *Family therapy: Theory and practice*, New York, Gardner Press.

2. Ausloos G. (1981): «Systèmes-Homéostasie-Equilibration», *Thérapie familiale*, 2 (3), pp. 187-202.
3. Ausloos G. (1986): «The march of time: Rigid or chaotic transactions. Two different ways of living time», *Family process*, 24 (4), pp. 549-557 (traduit en français: «Temps des familles, temps des thérapeutes», *Thérapie familiale*, 11, 1990, pp. 15-25).
4. Brebant B. (1984): *La pauvreté, un destin?*, Paris, Harmattan.
5. Boszormenyi-Nagy Y. and Spark G. (1973): *Invisible loyalties. Reciprocity in intergenerational family therapy*, New York, Harper.
6. Colon F. (1980): «The family life cycle of the multiproblem poor family», pp. 343-381. In: Carter E.A. and McGoldrick M., *The family life cycle*, New York, Gardner Press.
7. Conseil des Communautés européennes (1975): «Décision du conseil du 22 juillet 1975 concernant le programme de projets pilotes et d'études pilotes pour combattre la pauvreté (75/458/CEE)», *Journal officiel des Communautés européennes*, n° L 199 du 30.7.75, pp. 34-35.
8. Dacos-Burgues M.H., Lentin L. et G.: «Il a grandi tous les jours», *Igloos*, n° 103-104, Pierrelaye, Science et Service.
9. de Gaulejac, V. (1987): *La névrose de classe. Trajectoire sociale et conflits d'identité*, Paris, Hommes et Groupes.
10. de la Gorce, F. (1986): *Famille, terre de liberté*, Paris, Science et Service.
11. Diatkine G. (1979): «Familles sans qualités: Les troubles du langage et de la pensée dans les familles à problèmes multiples», *Psychiatrie de l'enfant*, 22 (1), pp. 237-273.
12. Fontaine P. (1985): «Familles saines. I. Esquisse conceptuelle générale», *Thérapie familiale*, 6 (3), pp. 267-282.
13. Fontaine P.J. (1988): Evaluation de familles. Modèles et échelles, pp. 189-195. In: Benoit J.C., Malarewicz, J.A. et al., *Dictionnaire clinique des thérapies familiales systémiques*, Paris, ESF.
14. Fontaine P.J., Janne P. et al. *Les extrêmes se touchent dans la troisième dimension. Comparaison de modèles de santé/pathologie familiale*, Poster présenté à la journée annuelle de la Société Belge de Psychologie le 8.5.1989 à Louvain-la-Neuve.
15. Fulmer, R.H. (1989): Lower-income and professional families: A comparison of structure and life cycle process, pp. 545-578. In: Carter B. and McGoldrick M. (Eds), *The changing family life cycle. A framework for family therapy*, Boston, Allyn & Bacon.
16. Graftaux S. (1975): *Mémé Santerre. Une vie de sagesse et d'amour*, Paris, Delarge.
17. Hampden-Turner C. (1981): *Maps of the Mind*, London, Mitchell Beazley. Traduction néerlandaise: *De geest in kaart gebracht*, Haarlem, Rostrum, 1981.
18. Heireman M. (1989): *Du côté de chez soi. Thérapie contextuelle d'Ivan Boszormenyi-Nagy*, Paris, ESF.
19. Hines P.M. (1989): «The family life cycle of poor black familie», pp. 513-544. In: Carter B. and McGoldrick M. (Eds), *The changing family life cycle. A framework for family therapy*, Boston, Allyn & Bacon.
20. Hoffman L. (1981): *Fondations of family therapy. A conceptual framework for systems change*, New York, Basic Books.
21. Joutard P. (dir.) (1987): *Savoir la Vie. La grande pauvreté à voix haute*, Paris, Science et Service Quart Monde.
22. Join-Lambert L. et Camus D. (1986): *Des clés pour l'avenir. Sous-prolétaires, assistés ou citoyens à part entière*, CAF d'Ille et Vilaine et Mouvement ATD Quart Monde, Pierrelaye.
23. Keeney B.P. (1983): *Aesthetics of change*, New York, Guilford.
24. Labbens J. (1969): *Le Quart-Monde. La condition sous-prolétaire*, Paris, Science et Service.
25. Levinas E. (1979): *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Martinus Nyhoff.
26. Molina-Loza C.A.: Conférence faite à l'Université Catholique de Louvain à Bruxelles le 25 février 1991.

27. Moreno J.L. (publié sous le non de Jakob Lévy) (1914-1915): *Einladung zu einer Begegnung*, Wien Anzengruber.
28. Mouvement International ATD Quart-Monde (1990): *Cahiers du Quart-Monde 1990-1991*, Paris, Science et Service.
29. Minuchin S., Montalvo B. et al. (1967): *Families of the slums. An exploration of their structure and treatment*, New York, Basic Book.
30. Nicolas J.P. (1990): «Heurts et malheurs dans les familles assistées», *Le groupe familial*, n° 126 (Histoire de vie), pp. 76-79.
31. Pauline (1985): *Pauline, familles de courage*, Paris, Science et Service.
32. Piquard A., Capiomont Gh. et al. (1987): «A la rencontre de l'enfant de milieu très défavorisé ou ambigüité du regard psychiatriques sur 'ces gens-là'», *Psychiatrie de l'enfant*, 30 (1), pp. 167-207.
33. Pluijgers J.F. (1990): «Le cercle vicieux des sans-logis privés de documents d'identité», *La Libre Belgique*, 108 (n° 362), p. 4.
34. Rabier A.M. et Piquet G. (1977): «Soleil interdit ou deux siècles de l'exclusion d'un peuple», *Quart-Monde Igloos* (Pierrelaye), n° 96, pp. 1-133.
35. Reynaert C., Janne P. et al. (1991): «Eléments pour une reconsidération circulaire du modèle complexe d'Olson: comment une logique des contraires est aussi une logique des proximités», *Thérapie familiale*, 12, pp. 55-63.
36. Rezsöházy R. (1978): *Le processus de marginalisation. L'univers culturel des marginaux*, Bruxelles, Service du Premier Ministre.
37. Ribeaud M.C. (1979): *La maternité en milieu sous-prolétaire*, Paris, Stock.
38. Rokeach, M. (1973): *The nature of human values*, New York, Macmillan.
39. Rosenfeld J.M. (1989): *Emerger de la grande pauvreté* (traduction française de *Emergence from extreme poverty*), Paris, Science et Service.
40. Sassier, P. (1981): *Du bon usage des pauvres. Histoire d'un thème politique, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Fayard.
41. Simon F.B. et al. (1985): *The language of family therapy. A systemic vocabulary and sourcebook*, New York, Family Process Press.
42. Sintilhes, I. (1988): *Parle-moi! Pré-écoles familiales en Quart-Monde*, Paris, Science et Service.
43. Stierlin H. et al. (1979): *Le premier entretien familial*, Paris, Delarge.
44. Spiegel J. (and Papajohn J., Ed.) (1971): *Transactions the interplay between individual, family and society*, New York, Science House.
45. Terkelsen K.G. (1980): «Toward a theory of family life cycle», pp. 21-52. In: Carter E. and McGoldrick M., *The family life cycle*, New York, Gardner.
46. Thines G. et Lempereur A. (1975): *Dictionnaire général des sciences humaines*, Paris, Editions Universitaires.
47. Tournemine J.P. (1989): *Dans la mouscaille*, Paris, Science et Service.
48. Walgrave L. (1979): «Le système familial, facteur de reproduction et de production de vulnérabilité accrue pour l'intervention sociales», pp. 485-497. In: Selosse J. (coord.), *Le travail avec les familles de jeunes marginaux*, Actes du Colloque international de Vauresson, 30 mai-1^{er} juin.
49. Watzlawick P. et Weakland J. (1975): *Changements, paradoxes et psychothérapies*, Paris, Seuil.
50. Wresinski J. (1986a): *Les pauvres rencontres du vrai Dieu*, Paris, Cerf.
51. Wresinski J. (1986b): *Paroles pour demain*, Paris, Desclée de Brouwer.
52. Wresinski J. (1987): «Grande pauvreté et précarité économique et sociale. Rapport présenté au nom du Conseil économique et social», *Journal Officiel de la République Française*, n° 6, 104 p.
53. Wresinski J. (1988): Préface, pp. 4-6. In: Sintilhes I., *Parle-moi! Pré-écoles familiales en Quart-Monde*, Paris, Science et Service.
54. Zazzo R. (1975): Préface, pp. 5-50. In: Zazzo R. (Ed.), *Les défibités mentales*, Paris, Colin.

LE TEMPS DE LA FORMATION

Maggy SIMÉON*

Résumé: *Le temps de la formation.* — Le temps de la formation est un temps de lente maturation. L'auteur, au travers du processus de formation, y relie: les concepts socio-culturels du temps, les niveaux d'apprentissage, les cycles d'évolution des groupes.

Summary: *The training time.* — The training time is a time of slow growing: socio-cultural concepts of time, training levels, and group life-cycles, and related to the training process by the author.

Mots-clés: Temps — Apprentissage — Cycle de vie des groupes.

Key words: Time — Training — Group life-cycles.

Para mi, solo recorrer los caminos que tienen corazón,
cualquier camino que tenga corazón.

Por ahí yo recorro, y la única prueba que vale
es atravesar todo su largo.

Y por ahí yo recorro mirando, mirando, sin aliento.

Don Juan

Rien de plus ne peut être tenté que d'établir
le commencement et la direction d'une route
infiniment longue

Prétendre à n'importe quel achèvement systématique et
définitif serait à tout le moins une illusion personnelle.

Georg Simmel

La chose difficile à apprendre est le moyen d'atteindre
la brèche entre les mondes... en un endroit, les deux
mondes se chevauchent; là se situe la brèche.

Elle s'ouvre et se referme comme une porte au vent.

Don Juan

C'est en compagnie de l'Indien Yaqui, Don Juan, de Carlos Castaneda (1972), que je vous propose de prendre la route avec moi. Quelle route? Celle de Carlos

* Psychologue, psychothérapeute, co-directrice du Département Enfants et leur Famille à l'U.C.L., chargée de formation à l'approche systémique et thérapie familiale au Centre de Guidance, Bruxelles.

Castaneda décrit dans son ouvrage, ce long voyage d'une lente maturation faite d'embûches et d'obstacles à franchir. Ce long voyage, retour au centre de soi-même, en même temps qu'ouverture au monde revisité. Long voyage que Don Juan, maître, initiateur, formateur, parcourt avec son élève... comme le professeur Fontaine l'a fait en son temps avec moi, ce dont je le remercie au passage.

Après être passée par le temps du processus, le temps du changement, le temps de l'apprentissage, je me propose de développer ma vision du *processus de formation, processus rythmé par le temps*. Cette vision est inspirée par Bateson, Palo-Alto, Castaneda, Goldbeter (1986), Ausloos (1986), Hall (1984) et Ferry (1987), influencée par mon expérience des groupes, (T-group, A-transactionnelle) et par un cheminement respectivement de huit ans en Psychodrame et de quinze ans en Systémique. Elle est influencée et enrichie aussi par les échanges et expériences avec les collègues formateurs.

*

Apprendre, c'est d'abord articuler une demande de formation, par une lettre qui sera suivie d'un colloque singulier, colloque où s'élaborera le pourquoi de la démarche.

DON JUAN: «Pourquoi veux-tu acquérir cette connaissance?»

CARLOS : «Pour savoir. Le désir de connaître n'est-il pas suffisant?»

DON JUAN: «Non, parce que tu ne connais pas ton cœur. Tu dois fouiller en ton cœur pour y découvrir le pourquoi.»

Le désir de connaître, d'en savoir plus est bien ce qui est énoncé, mais la peur de ce qui pourrait advenir, le «prix à payer», sont au cœur du débat et de l'analyse des enjeux. Ce moment appartient au *temps synchronique* tel que le définit R. Devisch (3), temps socioculturel traduit en termes d'espace, forme de mesure des activités en commun, temps du contrat où «des groupes donnés se mettent d'accord sur le commencement, la fin et la durée d'activités exercées en commun».

Le cadre espace-temps de la formation «suppose une séparation de la vie professionnelle dont elle suspend ou diffère le cours. En retrait, en décalage, en parenthèse, en dérivation, elle se développe dans une zone franche selon une finalité, un cadre et un objet qui lui sont propres, ouvrant à une réalité professionnelle symbolisée, reconstruite dans la perspective et le cadre de la formation» (Ferry, 1987, p. 61).

*

Apprendre, c'est aussi trouver sa place, le *sitio*

DON JUAN: «La bonne place (*sitio*) et la mauvaise place (l'ennemi) sont les clés de l'équilibre de l'homme. Le simple fait de s'asseoir à sa propre place accroît la force; par contre, la place ennemie affaiblit et peut même entraîner la mort. Se tenir à la bonne place, découverte par soi-même, est une véritable connaissance qui donne la puissance. «Qu'est-ce à dire? La formation aide-t-elle les participants à repérer clairement leurs rôles et leurs fonctions? A promouvoir l'individu fonc-

tionnant bien dans des systèmes fonctionnels? Duss-von Werdt (1990) nous donne un premier élément de réponse en nous mettant effectivement en garde contre une vision fonctionnaliste de l'individu, dans nos théories et pratiques systémiques, rappelant à bon escient les notions fondamentales de rôle, de personne, d'individu autopoïétique et d'écosystème individuel.

«Entre le rôle et celui qui le joue, entre la personne-représentation et le représenté, il y a en même temps différence à voir non-identité. La *personne*, c'est un rôle observable — donc tactile, audible et visible. Elle est une des actualisations possibles d'un individu, une de ses objectivations ou «opérations» (comme dirait Gunther). C'est uniquement à travers ses opérations qu'un individu est perceptible, atteignable; peut être rencontré. L'interaction se joue entre personnes. L'individu «transagit» par sa personne... Donc ce qui est communicable et perceptible à travers ses opérations et ses rôles, c'est ce que j'appelle *personne*. Elle révèle et cache en même temps l'*individu* ineffable. L'individu est toujours plus que la somme de ses rôles et de ses opérations... L'identifier à ses rôles serait sa réduction à un simple objet, un manque de respect à l'égard du sujet, de ses solitude et unicité, bref de la dignité humaine... L'individu est un organisme *autopoïétique*, *centre de son écosystème*; à lui qu'il construit sur la base de sa conscience de soi et de son écosystème (comme cadre de référence).

Trois dimensions de la conscience peuvent être distinguées:

- a) la conscience de moi-même qui me distingue des autres,
- b) la conscience de ma provenance évolutive et familiale, ainsi que l'expérience de mon appartenance à un univers physique, social et spirituel,
- c) l'acceptation par autrui ou la congruence de l'identité que je m'attribue à moi-même et les attributions sociales qui proviennent des autres.

Ces trois niveaux de conscience peuvent nous suggérer une compréhension du *sitio*. *Trouver sa place*, ne serait-ce pas:

- se différencier,
- appartenir,
- s'accepter,

démarches constitutives — et parfois combien douloureuses — du processus de formation, relevant cette fois d'une dimension temporelle du temps, *temps diachronique*, temps progressif du savoir et de la connaissance?

Je rejoins volontiers G. Ferry dans sa définition de la formation conçue comme *approche situationnelle*. Il la différencie d'autres processus de formation en extériorité, telles les approches fonctionnalistes, scientifiques et technologiques. Pour l'approche situationnelle, «c'est le sujet désirant et actif dans sa relation aux situations dans lesquelles il est personnellement engagé, y compris la situation de formation, qui est amené à élargir, enrichir, élaborer son expérience et à accéder par l'expérience à de nouvelles lectures de situations»... Et Ferry de conclure en rappelant «qu'aucune conduite apprise n'est effectivement mobilisatrice pour la pratique si elle n'est pas comprise, c'est-à-dire si elle ne trouve pas place dans le champ des désirs et des représentations propres à celui qui s'en empare. C'est admettre

qu'il n'y a pas de changement possible au niveau des pratiques que par le travail théorique du praticien sur sa perceptions des situations et de lui-même dans les situations où il est acteur.»

*

Apprendre, c'est aussi apprendre « comment on a appris à apprendre », c'est-à-dire traverser spatio-temporellement les quatre niveaux d'apprentissage de Bateson. Il est intéressant de constater que différents auteurs, chacun à leur façon, vont retraduire ces notions fondamentales — de temps et de niveau logique — liées au processus d'apprentissage.

Bateson (in Marc et Picard, 1982) conçoit les apprentissages en niveaux:

- Apprentissage niveau O = un même stimulus provoque une même réponse.
- Apprentissage niveau I = APPRENDRE.
Le sujet va donner à un même stimulus une réponse différente aux moments T2 et T1. C'est le chien de Pavlov, le cas des apprentissages routiniers ou de l'accoutumance.
- Apprentissage niveau II = APPRENDRE À APPRENDRE.
Le sujet apprend à apprendre; il y a transfert de l'apprentissage à d'autres contextes. A ce niveau 2 appartiennent les traits de caractère ou les visions du monde. En fonction des prémisses de ses apprentissages, l'individu ponctue les événements ou «comprend» les situations, et il devient intéressant de repérer les types de contextes interactionnels de niveau 1 qui prêtent leur forme au processus de niveau 2.

Ces apprentissages sont largement inconscients, car «en tant qu'éléments du système, nous n'avons pas accès directement à la connaissance du contexte dans lequel se sont forgés nos apprentissages de base».

- Apprentissage niveau III = APPRENDRE COMMENT ON A APPRIS À APPRENDRE.
Le sujet prend conscience des prémisses qui ont présidé à l'apprentissage 2 et à le modifier, c'est le niveau des processus thérapeutiques ou des phénomènes de conversion, c'est le niveau des changements de type 2 de Watzlawick, de la bissociation, de l'effet de sens à la base de réorganisations structurelles.

Il est intéressant de rapprocher les modèles d'apprentissage décrits par Ferry des niveaux d'apprentissage de Bateson. Ferry distingue:

- **le modèle centré sur les acquisitions,**
défini comme acquisition d'un savoir-faire, c'est-à-dire d'une conduite utile au sujet ou à d'autres que lui et qu'il peut reproduire à volonté si la situation s'y prête (*apprentissage 1?*);
- **le modèle centré sur la démarche**
englobe, à côté des apprentissages systématiques, toute sortes d'expériences,

dont les effets de sensibilisation, de déblocage ou de mobilisation des énergies sont plus ou moins recherchés au départ ou même ne sont reconnus qu'après coup. Conçu comme développement de la personne à travers une suite d'expériences, ce modèle conçoit le rapport entre les activités de formation et le métier comme un transfert de connaissances et d'expériences vécues. Le moment théorique est à la fois formalisation de l'expérience pratique, élargissement du champ de représentations et anticipation sur d'autres expériences (*apprentissage 2*);

- **le modèle centré sur l'analyse**

se fonde sur l'imprévisible et le non-maîtrisable. C'est un travail de «déstructuration-restructuration de la connaissance du réel».

C'est apprendre à repérer ce qu'il convient d'apprendre... C'est repérer les composantes d'un ensemble, leurs interactions, leurs agencements, de manière à appréhender leur structure et/ou leur fonctionnement. Expériences, chocs existentiels, n'ont d'effets de transfert durable que si un travail d'élucidation donne lieu à un remaniement des représentations et des attentes. Le va-et-vient entre la théorie et la pratique est intensifié et rythme le processus sur tous les lieux de la formation (*apprentissages 2 et 3?*).

Ces trois niveaux d'apprentissage peuvent également être rapprochés des concepts socioculturels du temps développés par R. Devisch.

En effet, on peut concevoir que:

- l'apprentissage 0 et 1 relèvent du *temps synchronique*;
- l'apprentissage 2 fasse bien référence à la dimension temporelle du temps, c'est-à-dire au *temps diachronique*;
- tandis que l'apprentissage 3 inclut à la fois:
 - l'*instant* de la bissociation, de l'effet de sens, c'est-à-dire le temps dilaté de la réceptivité créatrice; le *temps euchronique*,
 - le *processus*, temps des reprises, des analogies, *temps diachronique*.

J.C. Benoit, dans sa préface au livre de C. Guitton, décrit ce moment thérapeutique en ces termes: «Le sortilège de l'instant de la séance agit et se montre lorsque la séance répond au moment du changement possible.»

Car ce temps euchronique, ce niveau d'apprentissage 3, décrivent bien *cet instant...* de tous les changements, instant de grâce, de bifurcation, de conversion, de restructuration, de je ne sais quoi... que les mots ne parviennent pas toujours à traduire, que la mémoire a même déjà oublié, que la déroute et le trouble du moment intense vécu laisseront incertain, ambigu, insaisissable.

G. Ausloos reprend à Girard la description de deux modes d'apprentissage — *mimésis* et *maïeutique* — que nous pourrions reconsidérer sous l'angle du temps.

Comme le rappelle G. Ausloos, «la forme d'apprentissage la plus ancienne est la *mimésis*. Plus par identification qu'imitation, dans ce processus, l'élève cherche à s'approprier les connaissances du maître, calque ses attitudes sur les siennes, observe les règles qui découlent de son épistémologie et finit par les faire siennes.»

Par la *maïeutique*, le maître fait découvrir à l'élève ce qu'il possède en lui. «Par un questionnement sans cesse renouvelé, le maître permet à l'élève de découvrir les ressources dont il dispose en fonction de son histoire, de ses expériences, de son milieu familial et social d'origine.»

Bien que Guy Ausloos souligne que l'apprentissage par la *maïeutique* soit plus proche de la démarche systémique, il me semble que les deux formes coexistent et se suivent dans le temps.

Au début, la *mimésis* est plus largement utilisée, l'identification étant la première forme d'apprentissage et le tremplin aux essais créatifs ultérieurs. C'est le canevas à partir duquel les élèves font leur tapisserie. En élargissant leur clavier, ils découvrent d'autres sons de leur piano, s'essayant aux gammes dans l'attente du concerto.

Elle est relancée par la *maïeutique*, le système de formation devenant ce lieu d'assemblages et de résonances... comme l'exprimerait M. Elkaim.

Le groupe devient le cadre espace-temps d'un mouvement dialectique constant entre les deux formes d'apprentissage. Ceci le protège d'idéologies ambiantes du style «l'émotionnel et le vécu du thérapeute avant tout» qui lui permettraient d'échapper à la question de la compétence et au deuil de sa limite.

Ces oscillations d'une ponctuation sur la *mimésis* ou la *maïeutique* se retrouvent d'ailleurs dans tout le mouvement systémique.

Les débuts — très mimétiques — des approches structurales et paradoxales sont actuellement remplacés par la deuxième cybernétique, l'autoréférence et l'auto-poïèse, c'est-à-dire une tendance plus *maïeutique*.

Il nous restera à décider si les approches étaient telles ou si les élèves qui les ont découvertes s'inscrivaient dans le temps de leur processus d'apprentissage avec les ponctuations qu'ils voulaient bien y donner.

Apprendre, c'est aussi vivre le temps du processus.

Don Juan: «... les champignons macèrent pendant un an. Ainsi, tu fumeras l'année prochaine. Mais le mélange ne sera vraiment à toi que l'année suivante, car tu l'auras récolté seul. La première fois que tu fumeras, j'allumerai la pipe. La fumée viendra... te donnera la liberté de voir tout ce que tu désires contempler.»

Autre regard, autre vision du monde, recadrage de la réalité, temps de maturation, essais progressifs accompagnés d'abord... puis solitaires. Il s'agit bien d'un cycle d'évolution que la dynamique de groupe nous avait déjà enseigné.

Les cycles des groupes de formation correspondent aux cycles d'évolution des groupes:

- de la fusion à la solidarité, en passant par la compétition, les membres des groupes des années '69-'70 traversaient déjà ce même cycle d'évolution;
- de la centration sur le psychodramatiste ou l'animateur à l'autonomie des membres en passant par la crise (avec l'animateur et avec les pairs), T-Group et Psychodrame m'avaient permis de l'observer et de le vivre...

E. Goldbeter, dans un excellent article, identifie les quatre étapes d'un groupe de formation de deux ans; cycle de vie reformulé en termes systémiques, d'où son intérêt pour notre propos. Elle distingue:

- la fusion, idéalisation et centration sur le formateur,
- le début de différenciation,
- la crise, la remise en question radicale,
- l'individuation et la séparation.

Je me propose de reprendre sa classification en y apportant ma ponctuation personnelle, et en tenant compte de la structuration particulière de notre groupe de formation. En effet, chaque année, formateurs et superviseurs changent, offrant aux stagiaires un éventail de possibilités dans le processus de différenciation.

Le cycle d'évolution tel que le décrit E. Goldbeter, s'étend quant à nous sur trois années de formation, et se rejoue également en mineur durant chaque année avec le nouveau formateur qui l'assume.

Chaque séparation et chaque départ avec «le nouveau» oblige le groupe à une déprise... reprise, mais dans un *tempo* différent quant aux étapes où il aura à s'attarder.

Ainsi, si *la première année* peut jouir pleinement d'un temps de fusion pour constituer le groupe avant de parcourir en demi-teintes d'autres étapes, *la seconde* se doit, après de rapides retrouvailles, de se démarquer de la première année en comparant les formateurs, les champs professionnels, les rangs dans la fratrie, les institutions, les diplômes, les connaissances, les écoles, etc. La liste est longue et les différences se disent et se jouent dans le groupe dans une phase d'appropriation de savoir.

On finit par acquérir «une grosse tête et de petites jambes».

On finit par SAVOIR, sans POUVOIR,
sans ÊTRE CAPABLE DE...

Et c'est la crise qui s'annonce, crise dans la structure, tant des individus que du groupe qu'ils forment, devenue trop étroite. Le formateur est remis en question, et après lui, les pairs avec lesquels ils se posent en s'opposant. Compétition, pouvoir, rivalité, annoncent la véritable différenciation par le deuil de la forme relationnelle existante.

La troisième retrouve très vite les membres du groupe où la crise les avait laissés. Par une reprise parfois douloureuse de l'histoire familiale et/ou institutionnelle, ils vivent le processus de différenciation, intégrant et découvrant leurs limites... et la solitude de la responsabilité.

Moment d'individuation, d'intégration et de solidarité à travers les réseaux qui se créent et les projets «pour après» qui se construisent.

C'est à Don Juan que je voudrais laisser la parole pour achever de parcourir le chemin de la connaissance.

«Être un homme de connaissance ne constitue pas un état permanent. On ne le devient que pour un très bref instant après avoir vaincu ses quatre ennemis naturels: la peur, la clarté, la puissance et la vieillesse.

Ce que l'homme apprend ne correspond jamais à ce qu'il se représentait et imaginait, et, graduellement, la peur s'infiltré en lui. Une épreuve nouvelle marque chaque étape de la connaissance et la frayeur qu'éprouve l'homme s'accroît, irrépressible, impitoyable. Ainsi il trébuche sur la peur!

Même imprégné par la peur, il ne doit pas s'arrêter. C'est la règle. Et le moment viendra où son premier ennemi battra en retraite et l'homme se sentira plus assuré.

Une fois la peur dominée, l'homme acquiert la clarté, une clarté d'esprit qui efface la peur. Mais l'homme rencontre là son second ennemi: **la clarté!**

Elle entraîne l'homme à ne jamais douter de lui-même. Elle lui donne la certitude de pouvoir accomplir tout ce qu'il désire car tout lui est transparent. Mais illusion que tout cela... Si cet homme se complaît dans le mirage de ce pouvoir, il aura succombé à son second ennemi et trébuchera sur le chemin de l'apprentissage.

Il doit défier cette clarté, et l'appliquer uniquement à voir, attendre patiemment et considérer avec soin chaque nouvelle étape avant de s'engager à la franchir.

Le pouvoir est en sa possession. Il peut accomplir tout ce qu'il veut. Sa volonté est souveraine. Il voit tout ce qui l'entoure... mais il a croisé son troisième ennemi: **la puissance.**

La puissance est le plus fort de tous les ennemis, et bien sûr le piège dans lequel l'homme tombe le plus facilement... Il commande, il calcule ses premiers risques, puis il arrive à dicter sa loi, parce qu'il est un maître.

L'homme doit comprendre que cette puissance conquise ne lui appartient pas réellement. A tout instant, il doit contrôler sa route en utilisant loyalement tout ce qu'il a appris.

Presque sans avertissement, au terme de sa longue quête de la connaissance, surgira son dernier ennemi: **la vieillesse!**

Voici venu le temps où l'homme ne connaît plus la peur, ne laisse plus l'impatience troubler la clarté de son esprit, ne s'abandonne plus à la fascination de la puissance — mais c'est aussi le temps où l'envahit l'irrésistible désir de repos. S'il succombe à ce désir, s'allonge et oublie, il aura perdu sa dernière bataille.

Mais si l'homme repousse sa lassitude et poursuit sa vie selon sa destinée, alors il pourra être appelé un **homme de connaissance!** »

Maggy Siméon

30, Clos Chapelle-aux-Champs
B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Ausloos G. (1986): «The march of time: Rigid or chaotic transactions, two different ways of living time», *Family Process*, 25, pp. 549-557.
2. Castaneda C. (1972): *L'herbe du diable et la petite fumée*, Soleil Noir, Paris.
3. Devisch R. (1992): «De quelques concepts socioculturels du temps», *Thérapie familiale*, XIII, n° 3, pp. 227-232.
4. Duss-von Werdt J. (1990): «L'écosystème individuel», *Thérapie familiale*, vol. XI, n° 3, pp. 237-247.

5. Ferry G. (1987): *Le trajet de la formation*, Dunod, Paris.
6. Foulket S.H. et Anthony E.J. (1969): *Psychothérapie de groupe*, EPI, Paris.
7. Goldbeter E. (1986): «Cycle de vie du système formateur-étudiant», *Thérapie familiale*, vol. 8, n° 2, pp. 197-201.
8. Hall E. (1984): *La danse de la vie*, Seuil, Paris.
9. Marc E. et Piquard D. (1982): *L'école de Palo-Alto*, RETZ, Paris.
10. Rodgers C. (1973): *Psychologie et libération de l'homme*, Marabout, pp. 332-355.
11. Siméon M. (1986): En guise de préface, «Savoir, savoir-faire, savoir-être, savoir faire faire ou le processus de formation», *Thérapie familiale*, vol. 7, n° 2, pp. 125-135.

7^e Journée de l'A.T.S.F.
Fédération d'Associations de Thérapie Systémique et Familiale

RECHERCHE et CLINIQUE en ANALYSE SYSTÉMIQUE

Samedi 24 octobre 1992, Saint-Etienne (France)

Programme: Séance plénière d'ouverture: «La recherche», modérateur: L. Vasquez, invités: J.C. Benoit et J.C. Cosnier

Symposiums: «Transaction Toxicomaniaque», «Sexualité et Singularité», «Approche Anthropologique Clinique», «Travail Social et Intervention Systémique», «Formation en Thérapie Familiale et Approche Systémique», «Enfant et Adolescence», «Travail Social de la Crise en Institution», «Communications Libres».

Séance plénière de clôture: «Clinique», modérateur: D^r R. Perrone, invités: F. Bridgman et E. Fivaz-Depeursinge.

Prix: FF 250.—

Organisation et inscriptions

I.F.A.T.C.

3, rue de la République, F-42000 St-Etienne
Tél. 77.32.98.58 - Fax 77.21.29.65

A.D.P.S.

66, rue Bergson, F-42000 St-Etienne
Tél. 77.93.42.01

CONCLUSIONS

Carmen VIEYTES-SCHMITT

« ... Au lieu d'une vision à l'exclusion des autres, j'eusse voulu dessiner les moments qui bout à bout font la vie... »

H. Michaux

Temps de conclure. Temps encore à définir: temps de fixer certaines notions? temps d'un résumé? temps d'une synthèse? Nous aimerions que ce temps de conclure soit aussi le temps d'une nouvelle ouverture. Qu'il devienne, à la manière d'un épilogue, le temps d'une réflexion postérieure à l'écriture et destinée à en compléter le sens, la portée.

Notre temps d'écriture

- Temps d'abord d'une réflexion à partir de nos expériences professionnelles: anthropologue pour Devisch, de thérapeutes systémiciens pour les autres.

La question à la base de notre démarche était: quelle est la place du *temps* dans l'approche systémique? Des années durant, le temps, en tant que composante fondamentale, avait été décrié par une certaine réflexion systémique dominante. Il avait été banni d'elle, tant du point de vue de la durée de la thérapie que du point de vue de l'histoire des systèmes rencontrés. Seul, le temps, l'ici et maintenant de la séance, était pris en considération. Redonner une juste place au temps dans nos réflexions nous semblait impératif.

En tant que fondement, contenant, ainsi qu'élément essentiel des systèmes thérapeutiques et de formation, quelle est la signification du temps? Nos textes constituent autant de réponses, partielles et complémentaires.

- Temps d'une reliance.

Nos expériences de vie sont bien le contenant, ainsi qu'un des éléments de nos expériences professionnelles. D'une certaine manière, il a fallu à chacun de nous, vivre toute sa vie pour écrire son texte, tel qu'il a été présenté dans cet ouvrage. Le temps d'échanger nos idées, de discuter nos esquisses de texte, a été aussi un temps de reliance au-delà de l'écriture.

«Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. (...) Dessin cinématique. Je tenais au mien, certes. Mais combien j'aurais eu plaisir à un tracé fait par d'autres que moi, à le parcourir comme une merveilleuse ficelle à nœuds et à secrets, où j'aurais eu leur vie à lire et tenu en main leur parcours.

Mon film à moi n'était guère plus qu'une ligne ou deux ou trois, faisant par-ci par-là rencontre de quelques autres, faisant buisson ici, enlacement là...» (Michaux, 1966, p. 308.)

Notre temps d'écriture a été le temps de notre «dessin cinématique» complexe. Nos lignes, dans leurs rencontres, ont constitué un système. Une composition à onze temps. Après coup, nous pensons qu'il s'agit d'une composition à onze temps plus une multiplicité de temps. Avant l'écriture finale, nous avons organisé un séminaire sur le sujet. Les réflexions des participants ont été autant de lignes qui rencontraient les nôtres et les nourrissaient. Maintenant, à l'épilogue, il s'agit bien d'une composition à onze temps plus une multiplicité *plus un*: chaque fois s'ajoutent, changeant le système, les lignes du lecteur.

- Temps de création et de découvertes.

L'apport de Devisch nous a permis de conceptualiser le temps thérapeutique comme un temps *euchronique* (*eu*: élément, du grec *eu*: bien, *khronos*: temps). Temps intermédiaire, temps de réceptivité, temps de création, temps dilaté.

Le temps de l'écriture a aussi été un temps *euchronique* pour chacun de nous et pour notre système. Temps parfois rempli de la douleur de la création, pendant lequel notre sujet devenait subjectivité omniprésente:

«Quand rien ne vient, il vient toujours du temps,
du temps,
sans haut ni bas,
du temps,
sur moi,
avec moi,
en moi,
par moi,
passant ses arches en moi qui me ronge et attends.
Le Temps.
Le Temps.
Je m'ausculte avec le Temps.
Je me tâte.
Je me frappe avec le Temps.»

(Michaux, 1966, p. 311.)

Temps aussi rempli du plaisir de la création. Plaisir de l'instant dilaté. Plaisir du temps intermédiaire. Plaisir du dialogue imaginaire avec l'autre à travers le texte. Plaisir sensuel de l'écriture.

- Temps de la différence et de la complexité.

Si, pour nous, tous les temps de l'écriture ont été le temps de *dire*, ils ont également été le temps de vivre consciemment la complexité et la différence.

Complexité des temps: temps synchronique des délais, temps diachronique rempli de notre projet et de notre production, temps euchronique de la création.

Différence de nos points de vue, différence de nos rythmes, mais aussi différence de nos temps. Temps de la sagesse et de la générosité pour les uns, temps de la maturité et de la tendresse pour les autres, temps de la découverte, temps initiatique, temps de liberté...

Complexité des temps différents et coexistants que nous rencontrons dans notre travail thérapeutique systémique ainsi que dans les formations.

Complexité à respecter, tout en l'augmentant par l'introduction d'un temps thérapeutique porteur des changements possibles.

«Il ne suffit pas d'un certain nombre d'hommes pour faire une cité, il faut encore qu'ils soient différents d'espèce; on ne fait pas une cité à partir d'individus semblables» (Aristote, cité par Clair, 1989, p. 63).

Ce numéro spécial sur le temps représente notre travail, notre équipe, notre cité, notre système. Peut-être est-il aussi, en tant qu'œuvre et dans sa forme même, la métaphore d'une vision systémique du monde.

Carmen Vieytes-Schmitt

Centre de Guidance

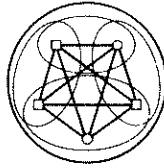
30, Clos Chapelles-aux-Champs

B-1200 Bruxelles

BIBLIOGRAPHIE

1. Clair A. (1989): *Ethique et humanisme*, Paris, CERF.
2. Michaux H. (1966): *L'espace du dedans*, Mayenne, Gallimard.

THERAPIE FAMILIALE



Revue Internationale d'Associations Francophones

Comité de rédaction :

Guy AUSLOOS, Montréal — Jean-Claude BENOIT, Paris, — Léon CASSIERS, Bruxelles — Yves COLAS, Lyon — † Jean-Jacques EISENRING, Marsens — Daniel MASSON, Lausanne — Maggy SIMÉON, Louvain-La Neuve.

Paraît au rythme d'un numéro d'une centaine de pages par trimestre.

Cette revue publie :

- des articles cliniques où la réflexion s'élabore à partir de la pratique,
- des articles théoriques favorisant la confrontation de modèles différents puisant leur origine dans la théorie de la communication, les concepts systémiques, cybernétiques, les écoles psychanalytiques, les modèles sociologiques, mathématiques, etc.,
- des articles consacrés à la formation, aux questions professionnelles, aux problèmes de technique, en particulier de techniques d'enregistrement audio-visuel,
- des traductions d'articles fondamentaux parus dans d'autres langues,
- des présentations et des critiques d'ouvrages pouvant concerner des lecteurs d'une revue de thérapie familiale,
- enfin des informations sur la vie des différentes associations, leurs possibilités de formation.

Numéro spécimen sur demande.

Le soussigné désire s'abonner à la revue trimestrielle

THÉRAPIE FAMILIALE

pour l'année 199__ Un an (4 numéros)

Collectivités, bibliothèques, abonnements institutionnels: FS 120.- FF 500.-*
Abonnements individuels: FS 64.- FF 267.-*

ÉDITIONS MÉDECINE et HYGIÈNE

C.P. 456 — CH-1211 Genève 4 — CCP 12-8677-8 Genève

Société de Banque Suisse — CH-1211 Genève 6 — C2.622.803.0

* Les chèques bancaires ou postaux à l'ordre de la Banque de l'Union Occidentale sont admis.

Nom et prénom: _____

Adresse: _____

N° postal: _____ Ville: _____

Date: _____ Signature: _____

A envoyer aux ÉDITIONS MÉDECINE et HYGIÈNE — Case postale 456 — CH-1211 Genève 4

INFORMATIONS

CONGRÈS, SÉMINAIRES

JOURNÉES NATIONALES DE STRASBOURG: «Nouvelles dynamiques pour la santé mentale en Europe. Politiques de santé, stratégies des soins.» Organisées par la Fédération Nationale des Associations Croix-Marine d'Aide à la Santé Mentale. Strasbourg, les 21, 22, 23 septembre 1992.

Informations: Journées de la Fédération Nationale des Associations Croix-Marine d'Aide à la Santé Mentale, 31, rue de Liège, F-75007 Paris. Tél. 43.87.73.44. Fax 44.70.06.22.

CONGRÈS: «Addictive behaviour: determinants for long-term course». Organisé par: Psychiatrische Universitätsklinik, Zürich, et Psychiatrische Klinik, Universitätskrankenhaus, Eppendorf, Hamburg. Zürich, du 23 au 25 septembre 1992.

Informations: Psychiatrische Universitätsklinik Zürich, Sozialpsychiatrischer Dienst, Frau Erna Lutz, Militärstrasse 8, CH-8021 Zürich. Tél. (01) 242.22.34. Fax (01) 241.94.43.

CONFÉRENCE: «La nouvelle hypnose, science des mécanismes inconscients et la manière de les activer dans l'esprit de Milton Erickson», par Jean Godin, suivie d'un débat avec P. Watzlawick. Vendredi 2 octobre 1992, à 19 h. 30, La Sorbonne, Amphithéâtre Descartes, rue de la Sorbonne, Paris V^e.

SÉMINAIRE avec P. Watzlawick: «Psychothérapies brèves dans l'esprit d'Erickson», organisé par l'institut Milton H. Erickson de Paris. Paris, Hôpital de la Salpêtrière, les 3 et 4 octobre 1992.

Informations: Le Dojo, 2, Square Vermeuzen, F-75005 Paris. Tél. (1) 39.54.20.66.

1^{er} COLLOQUE FRANCOPHONE: «Travail social et approche systémique». Avec P. Lebbe-Berrier, E. Goldbeter, J. Pluymaekers, P. Lüssi, J. Düss-von Werdt et O. Amiguet. Ateliers sur les thèmes: le handicap, la pauvreté, la délinquance, les placements, le mandat, la gestion d'institutions, l'argent, les valeurs. Genève, les 8 et 9 octobre 1992.

Informations: Centre d'Etudes et de Formation Continue (CEFOC), Institut d'Etudes Sociales, 28, rue Prévost-Martin, Case postale, CH-1211 Genève 4. Tél. (022) 20.39.75.

2^e CONGRÈS INTERNATIONAL de l'ARPPE (Association de Recherche en Psychiatrie et Psychanalyse de l'Enfant): «Métaphore et Représentation» sous la présidence du D^r R. Cahn. Metz, les 9, 10 et 11 octobre 1992.

Informations: ARPPE, Centre Médico-Psychologique D.W. Winnicott, 11, av. Leclerc-de-Hauteclocque, F-57000 Metz. Tél. 87.38.00.75. Fax 87.56.39.00.

AMERICAN ASSOCIATION FOR MARRIAGE AND FAMILY THERAPY 50th ANNIVERSARY CONFERENCE: «Family Therapy: The Next 50 Years». The «Who's Who & What's What» of Marriage and Family Therapy. 500 leading family therapists demonstrate the latest approaches for working with families of the '90s. CE approved for MFT's, social

workers, psychologists, counselors, sex counselors, and physicians. Miami Beach (Fl.), 15-18 octobre 1992.

Informations: AAMFT Conference, 1100 17 th St., NW, 10th Floor, Washington, DC 20036-4601. Tél. (202) 452.0109. Fax (202) 223.2329.

CONFÉRENCE et SÉMINAIRE: «La création d'un espace thérapeutique lors du premier entretien», «Les jeunes enfants comme co-thérapeutes». Invitée: E. Tilmans. Fondation Kannerschlass Suessem, les 22 et 23 octobre 1992.

Informations: G. Pregno, Fondation Kannerschlass Suessem, rue du Château, L-4992 Sanem. Tél. 59.13.84. Fax 59.47.13.

13^{èmes} JOURNÉES NATIONALES de Thérapie Familiale: «Terapia familiar y sentimientos». Organisées par la Federacion Española Asociaciones Terapia Familiar. Cáceres (E), les 29, 30, 31 octobre 1992.

Informations: Secrétariat de la F.E.A.T.F., Alameda de Rekalde, 71, 1^º izqda, E-48012 Bilbao. Tél. (94) 410.02.53. Fax (94) 410.20.67.

CONGRÈS INTERNATIONAL sur le thème: «Sentiments et systèmes, un défi pour la thérapie familiale?». Organisé par l'European Family Therapy Association avec la collaboration de la Società Italiana di Terapia Familiare et de la Società Italiana di Psicologia e Psicoterapia Relazionale. Sorrento, du 12 au 15 novembre 1992.

Informations: Medicon Italia Srl, Piazza A.-Mancini 4, I-00196 Roma. Tél. (06) 39.62.826. Fax (06) 39.63.641.

23^{èmes} JOURNÉES NATIONALES BALINT: «Le travail de la maladie et la relation soignant-soigné». Sous la présidence du professeur Guy Besançon. Nantes, Palais des congrès, 14 et 15 novembre 1992.

Informations: AEMF-Journées Nationales Balint, 7-9, rue de la Faïencerie, F-44000 Nantes. Tél. 40.99.54.00. Fax 40.99.54.29.

2^º CONGRÈS INTERNATIONAL de Psychiatrie et Psychologie Légales, organisé par l'Association Mondiale de Psychiatrie et Psychologie Légales. Paris, les 18, 19 et 20 décembre 1992.

Informations: Secrétariat du congrès, D^r C. Kottler, Centre Hospitalier Général Robert Ballanger, F-93602 Aulnay-sous-Bois. Tél. (1) 49.36.71.74-75-76. Fax (1) 49.36.72.79.

4^{èmes} JOURNÉES ROMANDES DE THÉRAPIE FAMILIALE: «Système en évolution et liberté individuelle, quels rapports? Quelles implications éthiques?». Hôpital Cantonal Universitaire de Genève, AGTF, IUPG, les 15 et 16 octobre 1993.

Informations: Mme C. Asper, tél. (022) 786.58.54 et Dr B. Gallay, tél. (022) 372.38.66.

FORMATIONS

POST-FORMATION EN THÉRAPIE FAMILIALE. Responsable: E. Tilmans-Ostyn. Deux modalités: le groupe intensif, 2 semaines de 5 jours (23 au 27 novembre 1992 et 3 au 7 mai 1993); Les supervisions, groupe mensuel de 3 heures pour 3-4 personnes (français, néerlandais, espagnol).

Informations: N. Devos, U.C.L., Centre de Guidance, 30, Clos Chapelle-aux-Champs, boîte 3049, B-1200 Bruxelles.

COURS INTENSIF DE THÉRAPIE FAMILIALE dirigé par M. Andolfi et M. de Nichilo. «L'enfant, la femme et le mariage dans une dimension trigénérationnelle». Ouvert aux thérapeutes de langue française. Rome, du 7 au 11 septembre 1992.

Informations: M. Andolfi, via Fibreno 10, I-00199 Rome. Tél. (06) 838.28.55.

PROGRAMME INTERNATIONAL DE THÉRAPIE CONTEXTUELLE en langue française, coordonné par le Dr Le Goff, avec le Pr I. Boszormenyi-Nagy, 18 mois, 250 heures de janvier 1993 à juin 1994. Lieu: Paris.

Informations: I.F.E.C. Institut de Formation et d'Evolution Contextuelle, 25, Square des Peupliers, F-75013 Paris.

FORMATION À LA PSYCHOTHÉRAPIE FAMILIALE ET AUX INTERVENTIONS SYSTÉMIQUES dans les familles, institutions, réseaux et communautés en fonction du mandat. Cycle de 3 ans, organisé par le Groupe de Formation et de Recherche en Intervention Thérapeutique Systémique et à la Thérapie Familiale. Université Catholique de Louvain, Centre Chapelle-aux-Champs.

Informations: Mme Vandeput au (02) 764.31.42 ou à Mme Devos au (02) 764.39.45 au Centre Chapelle-aux-Champs, Clos Chapelle-aux-Champs 30, boîte 3049, B-1200 Bruxelles.

FORMATION À L'APPROCHE SYSTÉMIQUE ET À LA THÉRAPIE FAMILIALE. Organisé par le Centre d'Etudes de la Famille et des Systèmes. Début: octobre 1992; durée: 3 ans.

Informations: Centre d'Etudes de la Famille et des Systèmes, av. Edouard-Lacomblé 30, B-1040 Bruxelles. Tél. (02) 771.74.76. Fax (02) 771.65.01.

DIPLÔME UNIVERSITAIRE: «La psychose, le polyhandicap de l'enfant et la famille». Organisé par la Faculté de Médecine Saint-Antoine. Responsables de la formation: Pr J.M. Alby, Dr M. Gayda et Dr G. Vacola. Paris, de novembre 1992 à avril 1993, le mardi de 16 h. à 19 h.

Informations: Mme Fernandez-Cabezas, Service du Pr J.M. Alby, 184, rue du Faubourg Saint-Martin, F-75571 Paris Cedex 12. Tél. (1) 49.28.26.39.

INTERNATIONAL TRAINING SCHOLARSHIP IN FAMILY THERAPY. Organised by the Family Therapy Network and the Family Systems Program of the Institute for Juvenile Research, University of Illinois at Chicago, Department of Psychiatry. Three-month training program for foreign therapists.

Informations: The International Training Scholarship in Family Therapy, c/o The Family Therapy Network, 7705 13th St., N.W., Washington, D.C. 20012. Tél. (202) 829-2452.

SENSIBILISATION À LA DYNAMIQUE DES GROUPES, INITIATION AU PSYCHODRAME, ÉVOLUTION PERSONNELLE, organisées par l'Institut Français d'Analyse de Groupe et de Psychodrame. Paris, Bordeaux, Lyon, Marseille, Montpellier, Rennes, Toulouse.

Informations: Groupe Français d'Etudes de Sociométrie, 12, rue Emile-Deutsch-de-la-Meurthe, F-75014 Paris. Tél. (1) 45.88.23.22.

FORMATION DE PSYCHOTHÉRAPEUTE SOCIO- ET SOMATANALYSTE. Formateur principal: Dr R. Meyer. Strasbourg, 20 jours par an pendant 3 ans.

Informations: Ecole Européenne de Psychothérapie Socio- et Somatanalytique, Dr R. Meyer, Tour Europe, 20, place des Halles, F-67000 Strasbourg. Tél. (0033) 88.22.46.92. Fax (0033) 88.32.51.24.

DIVERS

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE PSYCHIATRIE: Les membres du Bureau de la Fédération Française de Psychiatrie nouvellement créée sont: *Président:* S.D. Kipman, *Vice-président:* H. Loo, *Secrétaire général:* J.M. Turin, *Secrétaire Général Adjoint:* S. Parizot, *Trésorier:* D. Sechter, *Trésorier Adjoint:* Y. Tyrode. Les Secrétaires responsables des Comités sont: *Formation-Information:* J. Garrabe, *Psychiatrie biologique:* J.P. Olie, *Psychothérapie et Psychologie médicale:* B. Rivière, *Epidémiologie et Evaluation:* T. Lemperrière, *Psychiatrie sociale et Santé Publique:* P. Chanoit, *Enfance Adolescence et Sénescence:* R. Soulayrol.

L'ASSOCIATION GENEVOISE DE THÉRAPIES FAMILIALES (A.G.T.F.), dont L'Assemblée Générale Ordinaire s'est tenue le 23 janvier 1992, a élu son nouveau Comité comme suit: *Président:* D^r B. Gallay, *Trésorier:* E. Louis, *Membres:* G. Badaf, J.J. Gerber, F. Julier-Costes, C. Maes, G. Weinberger. L'A.G.T.F. va organiser les 4^{èmes} Journées Romandes de Thérapie Familiale les 15 et 16 octobre 1993.

Nouvelle adresse: A.G.T.F., 7, rue Beaumont, CH-1206 Genève. Tél. (022) 347.15.10.

Une **ASSOCIATION** Française pour le Rapprochement, la Complémentarité et l'intégration des Psychothérapies est en train de se créer. Les psychiatres ou psychothérapeutes intéressés peuvent se renseigner auprès du D^r O. Chambon, SHUP du P^r M. Marie-Cardine, CHS «Le Vinatier», 95, bd Pinel, F-69677 Bron Cedex.

CONDITIONS DE PUBLICATION

1. La revue «Thérapie Familiale» publie des contributions théoriques originales, des apports cliniques et pratiques, des débats sur les théories qui sous-tendent cette nouvelle approche: systèmes, communication, cybernétique; des analyses, des bibliographies et des informations sur les associations de thérapie familiale, les centres et les possibilités de formation.
2. Les articles sont publiés en français et doivent être accompagnés d'un résumé analytique de 10 à 20 lignes en français et en anglais. Le titre doit être également traduit en anglais.
3. Les articles soumis pour publication doivent être écrits à la machine, à interligne 1 1/2, recto seulement, à raison de 30 lignes par page. Ils n'excèdent en principe pas quinze pages.

La première page comporte le titre de l'article, les initiales des prénoms, les noms complets des auteurs et l'adresse du premier auteur. L'article est adressé en trois exemplaires.

4. Les articles soumis pour publication ne doivent pas être proposés, parallèlement à d'autres revues.
5. Le comité de rédaction décide de la publication et se réserve le droit de solliciter les modifications de forme qu'il juge nécessaire.
6. Le premier auteur sera considéré comme responsable de la publication. Il assure la correction des épreuves. Les épreuves devront être retournées dans un délai d'une semaine au maximum. Le premier auteur recevra 30 tirés à part.

Les manuscrits soumis à la rédaction ne sont pas retournés à leur auteur.

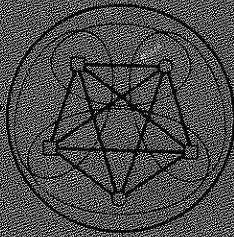
BIBLIOGRAPHIE

Les références figureront en fin d'article, numérotées et dans l'ordre alphabétique des auteurs.

La référence d'un article doit comporter dans l'ordre suivant: nom de l'auteur et initiales des prénoms; année, titre dans la langue (sauf si caractères non latins), titre de la revue non abrégé (la rédaction se réserve de l'abrégé selon la World list of scientific periodicals, Oxford) tome, première et dernière page.

La référence d'un livre doit comporter dans l'ordre suivant: nom de l'auteur et initiales des prénoms; année, titre dans la langue; nom de l'éditeur, ville.

Pour les ouvrages publiés originellement en langue étrangère mais dont la traduction a paru en français, il serait préférable d'indiquer les références de l'édition francophone.



THERAPIE FAMILIALE Vol. XIII — 1992 — No 3

SOMMAIRE

| | |
|---|-----|
| G. AUSLOOS: Introduction: Temps et systémique | 221 |
| R. DEVISCH: De quelques concepts socioculturels du temps | 227 |
| B. FOUREZ: Quand le temps s'accélère | 233 |
| J. BARUDY: Les différents temps dans la phénoménologie humaine: le temps biologique et le temps culturel | 239 |
| E. TILMANS-OSTYN: Le temps dans le processus thérapeutique | 257 |
| C. VIEYTES-SCHMITT: Les enfants de Cendrillon | 267 |
| M. SACRÉ: Le temps écoulé | 275 |
| E. DELVIN: Le temps arrêté | 281 |
| M. MEYNCKENS: Le temps en institution | 287 |
| P. FONTAINE: Le temps et les familles sous-prolétaires | 297 |
| M. SIMÉON: Le temps de la formation | 327 |
| C. VIEYTES-SCHMITT: Conclusion | 337 |
| Informations | 341 |

CONTENTS

| | |
|--|-----|
| G. AUSLOOS: Introduction: Time and systemic approach | 221 |
| R. DEVISCH: Some socio-cultural concepts of time | 227 |
| B. FOUREZ: When time accelerates | 233 |
| J. BARUDY: The different time in human phenomenology the biological and the cultural time | 239 |
| E. TILMANS-OSTYN: Time in the therapeutic process | 257 |
| C. VIEYTES-SCHMITT: Cinderella's children | 267 |
| M. SACRÉ: The flow out time | 275 |
| E. DELVIN: The stopped time | 281 |
| M. MEYNCKENS: Time in institution | 287 |
| P. FONTAINE: Time in underprivileged families | 297 |
| M. SIMÉON: The training time | 327 |
| C. VIEYTES-SCHMITT: Conclusion | 337 |
| Informations | 341 |